1-3-28

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME DIX-NEUVIEME.

Digitized by Google

POËSIES

MÊLÉES,

&c.

TOME SECOND.

GENEVE.

M. DCC. LXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

POËSIES.

FRAGMENT D'UNE LETTRE.

» JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-roſe. » L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle » Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était indigne du théatre tragique. Auſſi *Corneille* n'en » fit qu'un ouvrage ridicule. Et ce grand maître *Racine* eut » beaucoup de peine avec tous les charmes de ſa diction éloquente, à ſauver la ſtérile petiteſſe du ſujet. J'ai toûjours » regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* juſqu'à *Iphigénie*, » comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des paſſions furieuſes, de grands crimes, » des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuſe, ni raiſonneuſe. Si elle n'eſt pas terrible, ſi elle ne » tranſporte pas nos ames, elle m'eſt inſipide.

» Je n'ai jamais conçu comment ces Romains qui devaient » être ſi bien inſtruits par la poëtique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* & de *Thieſte* une déclamation ſi plate & ſi faſtidieuſe. J'aime mieux l'horreur dont » *Crébillon* a rempli ſa piéce.

» Cette horreur aurait fort réuſſi ſans quatre défauts qu'on » lui a reprochés. Le premier, c'eſt la rage qu'un homme » montre de ſe venger d'une offenſe qu'on lui a faite il y a » vingt ans. Nous ne nous intéreſſons à de telles fureurs, » nous ne les pardonnons, que quand elles ſont excitées par » une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offenſé, & » qui émeut la nôtre.

» Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteſtable, & qui ſans aucune intrigue, ſans » obſtacle & ſans danger l'exécute au cinquiéme, eſt beaucoup » plus froid encor qu'il n'eſt horrible. Et quand il mangerait

» le fils de ſon frère, & ſon frère même, tout cruds ſur le » théatre, il n'en ſerait que plus froid & plus dégoûtant, » parce qu'il n'a eu aucune paſſion qui ait touché, parce qu'il » n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, » rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

» Le troiſiéme défaut eſt un amour inutile, qui a paru froid, » & qui ne ſert, dit-on, qu'à remplir le vuide de la piéce.

» Le quatriéme vice, & le plus révoltant de tous, eſt la » diction incorrecte du poëme. Le premier devoir quand on » écrit eſt de bien écrire. Quand votre piéce ſerait conduite » comme l'*Iphigénie* de *Racine*, les vers ſont-ils mauvais, » votre piéce ne peut être bonne.

» Si ces quatre péchés capitaux m'ont toûjours révolté; ſi » je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muſes, leur donner » l'abſolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des » *Pélopides*. Plus je perds de tems à compoſer des piéces de » théatre, plus je vois combien l'art eſt difficile. Mais Dieu » me préſerve de perdre encor plus de tems à recorder des » acteurs & des actrices. Leur art n'eſt pas moins rare que » celui de la poëſie.

ACTEURS.

ATRÉE.

THIESTE.

ÆROPE, fille d'Euriſthée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, veuve de Pélops.

POLÉMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'Atrée & de Thieſte.

MÉGARE, nourrice d'Ærope.

IDAS, officier d'Atrée.

La ſcène eſt dans le parvis du temple.

Digitized by Google

LES PÉLOPIDES,
OU
ATRÉE ET THIESTE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

VOilà donc tout le fruit de tes ſoins vigilans !
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte & d'Atrée.
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrégent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe,
Je me meurs !

POLÉMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pouraient ſe réunir.

Nos archontes ſont las de la guerre inteſtine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruïne.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraſer
Et forcer, s'il ſe peut, vos fils à s'embraſſer.

HIPPODAMIE.

Ils ſe haïſſent trop ; Thieſte eſt trop coupable ;
Le ſombre & dur Atrée eſt trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les Dieux,
Thieſte n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de ſon frère.
A garder ſa conquête il oſe s'obſtiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Ærope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime,
Attendant ſon deſtin du deſtin des combats,
Voit encor ſes beaux jours entourés du trépas.
Et moi dans ce ſaint temple où je ſuis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des Dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins reſpectent votre azile ;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ſerait toûjours ſacré.
J'oſe eſpérer bien plus. Depuis près d'une année,
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le ſénat me ſeconde, on propoſe un partage

Des états que Pélops reçut pour héritage ;
Thieſte dans Micène, & ſon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus ſous leurs yeux
Cet éternel objet de diſcorde & d'envie
Qui déſole une mère ainſi que la patrie.
L'abſence affaiblira leurs ſentimens jaloux ;
On rendra dès ce jour Ærope à ſon époux :
On rétablit des loix le ſacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce ſont là nos deſſeins. Puiſſent les Dieux plus doux
Favoriſer mon zèle & s'appaiſer pour vous !

HIPPODAMIE.

Eſpérons : mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins & ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc en naiſſant des races condamnées,
Par un triſte aſcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des Dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels !
La maiſon de Tantale eut ce noir caractère.
Il s'étendit ſur moi. — Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs affreux, mes allarmes timides,
Tout me fait friſſonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la ſageſſe a maîtriſé le ſort,
C'eſt le tyran du faible & l'eſclave du fort.
Nous faiſons nos deſtins, quoique vous puiſſiez dire.
L'homme, par ſa raiſon ſur l'homme a quelque empire.

Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin ;
Ou bien cet univers eſclave du deſtin,
Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires
Ne ſerait qu'un amas de crimes néceſſaires.
Parlez en reine, en mère ; & ce double pouvoir
Rappellera Thieſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eſt là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée il eſt moins intraitable ;
Il connaît ſon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais ſon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLÉMON.

Mais la cauſe fatale
Du malheur qui pourſuit la race de Tantale,
Ærope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviſſeur,
Qui met la Grèce en feu par ſes funeſtes charmes !

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encor obtenir que des larmes.
Je m'en ſuis ſéparée : & fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agiſſons point, les Dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Le peuple me conſerve un reſte de faveur,
Le ſénat me conſulte, & nos triſtes provinces

Digitized by Google

Ont payé trop longtems les fautes de leurs princes.
Il eſt tems que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'état vont bientôt s'aſſembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce ſang qui crie,
Autant que pour mes rois ſera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux plus puiſſante que nous,
La haine renaiſſante éveillant leur couroux,
N'oppoſe à nos conſeils ſes trames homicides.
Les méchans ſont hardis ; les ſages ſont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'état,
Et pour ſervir les rois, je revole au ſénat.

HIPPODAMIE.

Tu ſerviras leur mère. Ah! cours, & que ton zèle
Lui rende ſes enfans qui ſont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE (*ſeule*)

MEs fils, mon ſeul eſpoir, & mon cruel fléau,
Si vos ſanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y deſcende au moins, tranquille & conſolée.
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.
Qu'elle expire en vos bras ſans trouble & ſans horreur ;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poiſon des chagrins trop longtems me conſume.
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

Digitized by Google

SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MEGARE.

ÆROPE, (*en entrant, pleurant & embraſſant Mégare.*)

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux,
Dans ces antres ſecrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Ærope, eſt-ce vous? qui! vous dans ces aziles!

ÆROPE.

Cet objet odieux des diſcordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent ſe reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû ſe cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeſte?
Menacé par Atrée & ſouillé par Thieſte!
L'aſpect de ce lieu ſaint doit vous épouvanter.

ÆROPE.

A vos enfans du moins, il ſe fait reſpecter.
Laiſſez-moi ce refuge, il eſt inviolable.
N'enviez pas, ma mère, un azile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toûjours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroiſſent ma miſère.
Parlez; vous arrivez vers ces Dieux en couroux
Du théatre de ſang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'eſpérance?

ÆROPE.

Digitized by Google

ÆROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par ſa prudence
Polémon qui ſe jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains.
Ils ſont tous deux plus fiers & plus impitoyables;
Je cherche ainſi que vous des Dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accuſant de toutes vos douleurs
Qu'à vos gémiſſemens j'oſe mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Eſt-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les cauſez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs euſſent éteint le feu pernicieux,
Dont le poiſon trop ſûr & les funeſtes charmes,
Ont eu tant de puiſſance & coûté tant de larmes!
Peut-être que ſans vous ceſſant de ſe haïr
Deux frères malheureux que le ſang doit unir,
N'auraient point rejetté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſu plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

ÆROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieſte
Outragea ſous vos yeux la juſtice céleſte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ſes amours,
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes ſentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; & c'eſt à ce ſaint titre
Que mon cœur déſolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô reine! entre Thieſte & moi.

Après ſon attentat, de troubles entourée
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée :
Mais plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux ſans doute Ærope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

ÆROPE.

Vous avez ſur un fils encor quelque puiſſance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit.
L'enfance nous la donne & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eſt ſourd à ma prière.
Hélas! c'eſt quelquefois un malheur d'être mère.

ÆROPE.

Madame — il eſt trop vrai — mais dans ce lieu ſacré
Le ſage Polémon tout-à-l'heure eſt entré.
N'a-t-il point conſolé vos allarmes cruelles ?
N'aurait-il apporté que de triſtes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous ſes ſoins
Mes tranſports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les Dieux en courroux ;
Tout préſente à mes yeux les ſanglantes images
De mes malheurs paſſés & des plus noirs préſages :
Le ſommeil fuit de moi, la terreur me pourſuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés aſſiégent les penſées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.

Digitized by Google

D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive eſt ſur ma tête ; on m'abreuve de ſang ;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feſtin que prépara Tantale,
Son ſupplice aux enfers, & ces champs déſolés
Qui n'offrent à ſa faim que des troncs dépouillés ;
Je m'éveille mourante aux cris des Eumenides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! ſi mes fils ſavaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité ;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÆROPE.

Peut-être un ſort plus triſte empoiſonne ma vie.
Les monſtres déchaînés de l'empire des morts,
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.
C'en eſt fait.... Votre fils, & l'amour m'ont perdue.
J'ai ſemé la diſcorde en ces lieux répandue.
Je ſuis, je l'avouerai, criminelle en effet ;
Un Dieu vengeur me ſuit — mais vous, qu'avez-vous fait ?
Vous êtes innocente & les Dieux vous puniſſent ?
Sur vous comme ſur moi leurs coups s'appeſantiſſent.
Hélas ! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés ſur les triſtes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

Digitized by Google

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

PRinceſſe.... Les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

ÆROPE.

Quoi!.... Thieſte!.... ce temple!.... Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

MÉGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

ÆROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires. —
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifieront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ÆROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

OU courez-vous ? — rentrez — que vos larmes tariſſent.
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent.
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change.
La paix revient.

ÆROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel Dieu, quel ſort étrange
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le tems.
Aveugle en ſon couroux le violent Atrée
Déja de ce ſaint temple allait forcer l'entrée.
Son couroux ſacrilège oubliait ſes ſermens.
Il en avait l'exemple : & ſes fiers combattans
Promts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.
(*à Ærope*)
Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.

Il le peut ; mais il doit reſpecter ſa parole.
Thieſte eſt allarmé ; vers lui Thieſte vole ;
On combat, le ſang coule ; emportés, furieux
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main ſaiſit leur main barbare ;
Je me livre à leurs coups : enfin je les ſépare.
Le ſénat qui me ſuit, ſeconde mes efforts.
En atteſtant les loix nous marchons ſur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des Dieux aux mortels favorables,
Laiſſe tomber le fer à leur auguſte aſpect.
Il a bientôt paſſé des fureurs au reſpect.
Il conjure à grands cris la diſcorde farouche ;
Et le ſaint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous ſauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats ſoit l'exemple des rois.
Lorſqu'enfin la raiſon ſe fait partout entendre,
Vos fils l'écouteront, vous les verrez ſe rendre ;
Le ſang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à ſe montrer ;
Mais elle eſt chancellante ; il la faut aſſurer.
Thieſte en poſſédant la fertile Micène,
Pourra faire à ſon gré dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des loix
Sans remords & ſans crime un légitime choix.

La veuve de Pélops heureuſe & triomphante,
Voyant de tous côtés ſa race floriſſante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le Dieu qui de ſon ſang eſt le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déja grace, & non moins à vous-même.
Et vous ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Uniſſez vos tranſports à mes remercimens;
Aux Dieux dont nous ſortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille & raſſurée
Remette Ærope heureuſe entre les mains d'Atrée,
Qu'il pardonne à ſon frère.

ÆROPE.

Ah Dieux? — & croyez-vous
Qu'il ſache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ſes tranſports jaloux
Il ſait que par Thieſte en tout tems reſpectée
Il n'a point outragé la fille d'Euriſthée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeſte bonheur de lui donner la main.
Qu'enfin par les Dieux même à leurs autels conduite
Elle a dans la retraite évité ſa pourſuite.

ÆROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourait reprocher.
C'eſt là qu'aux pieds des Dieux on nourrit mon enfance;
C'eſt là que je reviens implorer leur clémence.
Je veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux,

Cachez-vous pour Thieſte ; il eſt perdu pour vous.

ÆROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieſte!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÆROPE.

Ah! je l'ai dû — mon ſort eſt trop funeſte.

(*elle ſort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLÉMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

MOn fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Oſez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

Je viens — chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au deſeſpoir livrée,
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe.
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

POLÉMON.

Vous le pouvez ſans doute en ſachant vous dompter.
Lorſqu'à de tels excès ſe laiſſant emporter,
On ſuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à ſortir
De la férocité qui dans nos premiers âges

Fit des cœurs ſans juſtice & des héros ſauvages.
On n'eſt rien ſans les mœurs. Hercule eſt le premier
Qui marchant quelquefois dans ce noble ſentier
Ainſi que les brigands oſa dompter les vices.
Son émule Théſée a fait des injuſtices,
Le crime dans Tidée a ſouillé la valeur ;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aſpirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout — imitez vos modèles. —
Souffrez encor un mot : ſi vous perſéveriez,
Pouſſé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuſer encor Ærope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous ſon courage indigné.
Vous pouriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai ſenti mes malheurs plus que vous ne penſez.
N'irritez point ma plaie ; elle eſt cruelle aſſez.
Madame, croyez moi, je vois dans quel abîme,
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des Dieux dont on nous fait deſcendre.
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux ſacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolatrais la fille d'Euriſthée ;
Que par mes vœux ardens longtems ſollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir ;

Qu'enfin ce fut à moi qu'on oſa la ravir;
Que ſi le deſeſpoir fut jamais excuſable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuſe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Ærope, & la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne;
C'eſt la paix que je veux: il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous eſt mon ſang, eſt mon fils.
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir ſans la pencher la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, & vaincre ſon couroux.

SCENE III.

THIESTE *ſeul.*

QUe deviens-tu Thieſte! Eh quoi cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort!
Cette paix pour Ærope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Ærope on me ſépare;
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare;
Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis;
On m'arrache ma femme, on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourai-je aujourd'hui mourir en combattant?

Digitized by Google

Micène a des guerriers, mon amour les attend ;
Et pour quelques momens ce temple eſt un azile.

SCENE IV.

THIESTE, MÉGARE.

THIESTE.

MÉgare, qu'a-t-on fait ? ce temple eſt-il tranquile ?
Le deſcendant des Dieux eſt-il en ſûreté ?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté
Au milieu des tombeaux recèle ſon enfance.

THIESTE.

L'aſyle de la mort eſt ſa ſeule aſſurance !

MÉGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux,
Veille aux premiers momens de ſes jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ærope s'épouvante : & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En accroit la bleſſure en voulant la cacher :
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître.
Elle craint dans Atrée un implacable maître ;
Et je tremble de voir ſes jours enſevelis
Dans le ſein des tombeaux qui renferment ſon fils.

THIESTE.

Epouſe infortunée ! & malheureuſe mère !
Mais nul ne peut forcer ſa priſon volontaire.
De cet aſyle ſaint rien ne peut la tirer.

SCENE V.

THIESTE, ÆROPE, MÉGARE.

ÆROPE.

SEigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer !
Votre mère l'ordonne — & je n'ai pour excuſe
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuſe ;
Un enfant malheureux qui ſera découvert.
Que je réſiſte ou non, c'en eſt fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite ?

THIESTE.

Oubliez mes forfaits, n'en craignez point la ſuite.
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reſte pour vous des amis, des ſoldats,
Mon amour, mon courage : & c'eſt à vous de croire
Que ſi je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandeſtin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en eſt pas moins ſacré.
Je me ſuis trop, ſans doute, accuſé devant elle.
Ce n'eſt pas vous, du moins, qui futes criminelle.
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les Dieux n'avaient point mis Ærope entre ſes bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête.
Malgré vous, en un mot, vous futes ma conquête.
Je fus le ſeul coupable, & je ne le ſuis plus.
Votre cœur allarmé, vos vœux irréſolus,
M'ont aſſez reproché ma flamme & mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,

Qu'il approuve l'hymen dont nous ſommes unis.
Et Micène bientôt, à ſon prince fidelle,
En pourra célébrer la fête ſolemnelle.

ÆROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces Dieux, & l'hymen. — Ils nous ont condamnés.
Oſons-nous nous parler? — tremblante, confondue,
Devant qui déformais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant ſur moi ta funeſte victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conſerver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice — & la fatalité
Qui ſubjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient ſi puiſſamment à ton crime enchaînée,
Qu'il eſt devenu cher à mon ame étonnée,
Que le ſang de ton ſang qui s'eſt formé dans moi,
Ce gage de ton crime eſt celui de ma foi,
Qu'il rend indiſſoluble un nœud que je déteſte —
Et qu'il n'eſt plus pour moi d'autre époux que Thieſte.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever.
La mort & les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

ÆROPE, THIESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

SEigneur, Atrée arrive; il a quitté ſes armes.

Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes.
Des oliviers heureux les feſtons deſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'eſſuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÆROPE.

Mon ſang devait couler — vous le ſavez, grands Dieux!

THIESTE (*à Polémon.*)

Il me faut rendre Ærope!

POLÉMON.

Oui Thieſte, & ſur l'heure.
C'eſt la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monſtres des enfers mes mânes ſoient livrés!....

POLÉMON.

Quoi! vous avez promis, & vous vous parjurez!

THIESTE.

Qui? moi! — qu'ai-je promis?

POLÉMON.

Votre fougue inutile

Veut-elle rallumer la diſcorde civile?

THIESTE.

La diſcorde vaut mieux qu'un ſi fatal accord.
Il redemande Ærope ; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la juſtice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon ſupplice ;
Je ne le puis ſouffrir.

POLÉMON.

Ah! c'eſt trop de fureurs ;
C'eſt trop d'égaremens & de folles erreurs ;
Mon amitié pour vous, qui ſe laſſe & s'irrite,
Plaignait votre jeuneſſe imprudente & ſéduite,
Je vous tins lieu de père, & ce père offenſé
Ne voit qu'avec horreur un amour inſenſé.
Je ſers Atrée & vous, mais l'état davantage.
Et ſi l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raiſon je veux mieux eſpérer.
Et bientôt dans ces lieux l'heureuſe Hippodamie
Reverra ſa famille, en ſes bras réunie.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

C'En eſt donc fait, Thieſte, il faut nous ſéparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils! — quel trouble a pu vous égarer!
Quel eſt votre deſſein?

ÆROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt tems que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A ce trouble éternel qui ſuit le diadême,
Au redoutable Atrée, & ſurtout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux.
Je vous diſputerais à mon frère, à nos Dieux.
Suivez-moi.

ÆROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes;
C'eſt-là votre partage, amours illégitimes.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÉMON, IDAS, gardes, peuple, prêtres.

HIPPODAMIE.

GÉnéreux Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos ayeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les Dieux.
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi longtems allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux longtems ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux — je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.
(*à Hippodamie.*)
Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux.

A peine encor ſorti de nos tems orageux,
D'Argos enſanglantée, à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toûjours prompts à renaître.
Thieſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait.
Il a promis la paix ; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée ?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos myſtères divins dans la Grèce établis,
La retiennent encor au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les Déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute appaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah ! je voulais de vous, après tant de ſouffrance,
Un peu moins de reſpects & plus de complaiſance.
J'attendais de mon fils une juſte pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié.
Je ſais que la nature en a peu ſur votre ame.

ATRÉE.

Thieſte vous eſt cher, il vous ſuffit, madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans aſſez longtems bleſſé. —
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudeſſe ;
Vous avez en tout tems repouſſé ma tendreſſe ;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne ſe rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne ;
Il n'a pas moins rempli mes deſirs empreſſés.
Connaiſſez votre mère, ingrat, & rougiſſez.

SCENE II.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS, peuple.

ATRÉE (*au peuple, à Polémon & Idas.*)

QU'on ſe retire. — Et vous, au fond de ma penſée
Voyez tous les tourmens de mon ame offenſée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut céler.
Et jugez ſi ce trône a pu me conſoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils ſoient, vous ſavez ſi mon zèle eſt ſincère.
Il peut vous irriter. Mais, ſeigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aſpect des mortels & des Dieux,
Devait-elle eſſuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confuſion vous venez de lui faire ?
Ah! le ciel lui donna des fils dans ſa colère.

Tous les deux ſont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de triſtes chemins.
C'était de vous ſurtout qu'elle devait attendre
Et la reconnaiſſance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieſte en conſerve : elle l'a préféré ;
Elle accorde à Thieſte un appui déclaré.
Contre mes intérêts puiſqu'on le favoriſe,
Puiſqu'on a couronné ſon indigne entrepriſe,
Que Micène eſt le prix de ſes emportemens,
Lui ſeul à ſes bontés doit des remercimens.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux ; & la reine, & moi-même,
Nous avons de Pélops ſuivi l'ordre ſuprême.
Ne vous ſouvient-il plus qu'au jour de ſon trépas
Pélops entre ſes fils partagea ſes états ?
Et vous en poſſédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aîneſſe à vous ſeul aſſurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout tems vous futes le ſoutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt ſans négliger le ſien.
La loi ſeule a parlé ; ſeule elle a mon ſuffrage.

ATRÉE.

On récompenſe en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On condamne ſon crime, il le doit expier.
Et vous, s'il ſe repent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé ſur un trône d'Aſie,
Ce ſiége de l'orgueil & de la jalouſie,
Appuyé ſur la crainte & ſur la cruauté,

Et du ſang le plus proche en tout tems cimenté.
Vers l'Euphrate un deſpote ignorant la juſtice
Foulant ſon peuple aux pieds ſuit en paix ſon caprice.
Ici nous commençons à mieux ſentir nos droits.
L'Aſie a ſes tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïſſe. —
Petit-fils de Tantale, écoutez la juſtice.

ATRÉE.

Polémon, c'eſt aſſez, je conçois vos raiſons;
Je n'avais pas beſoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inſtruire.
Vos ſoins dans ma jeuneſſe ont daigné me conduire;
Je dois m'en ſouvenir, mais il eſt d'autres tems.
Le ciel ouvre à mes pas des ſentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le ſais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je ſuis votre maître.

POLÉMON.

Puiſſe ce titre heureux longtems vous demeurer,
Et puiſſent dans Argos vos vertus l'honorer.

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'Eſt à toi ſeul, Idas, que ma douleur confie
Les ſoupçons malheureux qui l'ont encor aigrie;
Le poiſon qui nourrit ma haine & mon couroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.
Mon cœur peut ſe tromper; mais dans Hippodamie

Je crains de rencontrer ma ſecrète ennemie.
Polémon n'eſt qu'un traître, & ſon ambition
Peut-être de Thieſte, armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manège perfide;
La vérité les fuit, l'impoſture y réſide,
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon,
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance?
Ce peuple ſous vos loix ne s'eſt-il pas rangé?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; & je ne puis juger
Dans quel indigne ſang il faudra me plonger. —
Je veux croire, & je crois qu'Ærope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère. —
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des Dieux.
Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hyménée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,

Digitized by Google

L'amour habite encor au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer ?
L'abſolu ſouverain d'Ærope & de l'empire,
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il deſire.
De votre mère encor j'ignore les projets.
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne ; & de trouble laſſée
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble & juſte ; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non, ma fatale épouſe, entre mes bras ravie
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jetter.
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.

ATRÉE.

Pour Ærope, il eſt vrai, j'aurais pu ſans faibleſſe
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe. —
Mais pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien longtems.
Ærope n'a point part au crime de mon frère ;
Ærope eût pu calmer les flots de ma colère,
Je l'aimai, j'en rougis. — J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Ærope eſt l'aſſemblage,
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage,
Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter & chérir mon erreur ;

Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſurtout d'avoir à la punir.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

VOus revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toûjours trop ſenſible & toûjours outragée,
Revient vous dire enfin du pied des ſaints autels,
Au nom d'Ærope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Ærope a déſuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres;
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux.
Ses jours infortunés ſont conſacrés aux Dieux.
Sa douleur nous trompait: ſes ſecrets ſacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de ſes amans,
Sa bouche a prononcé ſes éternels ſermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleſte.
Des murs du ſanctuaire elle écarte Thieſte;
Son criminel aſpect eût ſouillé ce ſéjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour.
Vivez, régnez heureux. — Ma carrière eſt remplie.
Dans ce tombeau ſacré je reſte enſevelie.
Je devais cet exemple au-lieu de l'imiter. —
Tout ce que je demande avant de vous quitter,

C'eſt

C'eſt de vous voir ſigner cette paix néceſſaire,
D'une main qu'à mes yeux conduiſe un cœur ſincère.
Vous n'avez point encor accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, ſans que d'un ſeul murmure
Nous faſſions un moment ſoupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'artendais pas.
Ma femme oſe en ces lieux s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands privilèges!
Thieſte les ſouilla de ſes mains ſacrilèges. —
Mais, de quel droit Ærope oſe-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejetter?
Par des vœux plus ſacrés elle me fut unie:
Voulez-vous que deux fois elle me ſoit ravie?
Tantôt par un perfide, & tantôt par les Dieux?
Ces vœux ſi mal conçus, ces ſermens odieux,
Au roi comme à l'époux ſont un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos conſacrés,
Habités par ma mère en ſeront honorés.
Mais Ærope eſt coupable en ſuivant votre exemple:
Ærope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui m'ont donné ſa foi,
Lui commandent ſurtout de n'obéir qu'à moi.
Eſt-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui penſez la ſouſtraire à mon pouvoir ſuprême?
Vous êtes-vous tous trois en ſecret accordés,
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouſe au maître qu'elle offenſe;
Et ſi l'on me trahit qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprêtez mal une juſte pitié
Que donnait à ſes maux ma ſtérile amitié.
Votre mère pour vous du fond de ces retraites,
Forma toûjours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieſte & vous, Ærope ſans ſecours,
N'avait plus que le ciel... il était ſon recours.
Mais puiſque vous daignez la recevoir encore,
Puiſque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin ſon époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ſes appas n'oſèrent ſe flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence.
Je puis me plaindre à vous; mais ſon bonheur commence.
Cette auguſte retraite, aſyle des douleurs,
Où votre triſte épouſe aurait caché ſes pleurs,
Convenable à moi ſeule, à mon ſort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eſt aſſez. Sur moi, ſur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuſte ſoupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & ſévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère!

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes eſprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes ſens accablés
N'auraient point ſoutenu le poids inſupportable.
Oui, j'aime encor Ærope, elle n'eſt point coupable.
Oubliez mon courroux; c'eſt à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puiſqu'Ærope en ce temple à ſon devoir fidelle
A fui d'un raviſſeur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner. Mais qu'en ce même jour

De ſon fatal aſpect il purge ce ſéjour.
Je vais preſſer la fête, & je la crois heureuſe.
Si l'on m'avait trompé... Je la rendrais affreuſe.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous conſulte, allez & confirmez
Ces juſtes ſentimens dans ſes eſprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *ſeule.*

DIſparaiſſez enfin redoutables préſages,
Preſſentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui pourſuiviez partout mon eſprit incertain.
La race de Tantale a vaincu ſon deſtin.
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, ÆROPE.

HIPPODAMIE.

ENfin, votre bonheur paſſe votre eſpérance.
Ne penſez plus, ma fille, aux funèbres apprêts,
Qui dans ce ſombre aſyle enterraient vos attraits.
Laiſſez-là ces bandeaux, ces voiles de triſteſſe,
Dont j'ai vu friſſonner votre faible jeuneſſe.
Il n'eſt ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureuſement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.

Ne montrez à ſes yeux que des yeux ſatisfaits,
D'un pas plus aſſuré marchez vers le palais.
Sur un front plus ſerein poſez le diadême.
Atrée eſt rigoureux, violent ; mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

ÆROPE.

Je ſuis perdue !... ah Dieux !

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je ? Et quel nuage a couvert vos beaux yeux !
N'éprouverai-je ici qu'un éternel paſſage
De l'eſpoir à la crainte, & du calme à l'orage !

ÆROPE.

Ma mère !... j'oſe encor ainſi vous appeller.
Et de trône, & d'hymen ceſſez de me parler,
Ils ne ſont point pour moi... Je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, madame, à l'unique réfuge
Où je dus fuir Atrée, & Thieſte, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'eſt en horreur.
Un Dieu cruel, un Dieu me ſuit & nous raſſemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper enſemble.
Ne me conſolez plus ; craignez de partager
Le ſort qui me menace en voulant le changer...
C'en eſt fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre deſtinée.
Mais on ne verra point Ærope abandonnée
D'une mère en tout tems prête à vous conſoler.

ÆROPE.

Ah ! qui protégez-vous ?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller ?

Digitized by Google

Je vous ſuis.

ÆROPE.

Que de ſoins pour une criminelle ?

HIPPODAMIE.

Le fut-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

DAns ces aſyles ſaints j'étais enſevelie,
J'y cachais mes tourmens ! j'y terminais ma vie ;
C'eſt toi qui m'as rendue à ce jour que je hais.
Thieſte, en tous les tems tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeſte deſſein nous faiſait trop d'outrage.

ÆROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi ! verrai-je en tout tems vos remords douloureux
Empoiſonner des jours que vous rendiez heureux !

ÆROPE.

Nous heureux ! nous cruel ! ah dans mon ſort funeſte
Le bonheur eſt-il fait pour Ærope & Thieſte ?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

ÆROPE.

Raviſſeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thieſte, il t'a donné des droits inviolables.
Et les nœuds les plus ſaints ont uni deux coupables.

Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne ſaurais reſter,
Je ne puis ſoutenir la préſence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

ÆROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue ?

THIESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs.
Et Micène déja m'a promis des vengeurs.

ÆROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Ærope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

ÆROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thieſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler ! — Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu ?

ÆROPE.

— De n'être point à lui. —

Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout tems refuſé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on oſe exiger que Thieſte vous cède!
Vaincu je ſais mourir, vainqueur je vous poſſède.
Je vais donner mon ordre; & mon ſort en tout tems
Eſt d'arracher Ærope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

AH! madame, le ſang va-t-il couler encore?

ÆROPE.

J'attends mon ſort ici, Mégare, & je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible & quelle triſte paix!
On borde de ſoldats le temple & le palais:
J'ai vu le fier Atrée: il ſemble qu'il médite
Quelque profond deſſein qui le trouble & l'agite.

ÆROPE.

Je dois m'attendre à tout ſans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout conſpire aujourd'hui.
Ce temple eſt un aſyle & je m'y réfugie,
J'attendris ſur mes maux le cœur d'Hippodamie,
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils ſont malheureux,
Que tant d'autres hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos Dieux je me crois réſervée;

Thieſte

Thieſte m'y pourſuit quand je veux m'y cacher ;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher ;
Soit qu'un reſte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de ſon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diſſimuler.
A ſon trône, à ſon lit il oſe m'appeller.
Dans quel état, grands Dieux ! quand le ſort qui m'opprime
Peut remettre en ſes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir ſans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour !

MÉGARE.

Puiſqu'il veut vous parler, croyez que ſa colère
S'appaiſe enfin pour vous & n'en veut qu'à ſon frère.
Vous êtes ſa conquête — il a ſu l'obtenir.

ÆROPE.

C'en eſt fait, ſous ſes loix je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouſe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux Dieux, c'était mon dernier choix :
Ces Dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en ſes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut ſubir mon ſort,
Je ſuis entre la honte & le coup de la mort ;
Mon cœur eſt à Thieſte ; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me deshonore ;
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCENE III.

ÆROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

PRinceſſe, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'appaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thieſte; engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point différer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence.
Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie avec perſévérance
Adoucit de ſon fils la ſombre violence,
Que Thieſte abandonne un ſéjour dangereux:
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez ſur ce prince avoir quelque puiſſance;
Le ſalut de vos jours dépend de ſon abſence.

ÆROPE.

L'intérêt de ma vie eſt peu cher à mes yeux.
Peut-être il en eſt un plus grand, plus précieux. —
Allez, digne ſoutien de nos triſtes contrées,
Que ma ſeule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais ſeconder vos auguſtes deſſeins;

J'admire vos vertus ; je cède à mes deſtins.
Puiſſai-je mériter la pitié courageuſe
Que garde encor pour moi cette ame généreuſe !
La reine a juſqu'ici conſolé mon malheur.....
Elle n'en connait pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle ; & pour grace dernière,
Je vous conjure encor d'écouter ſa prière.

SCENE IV.

ÆROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

VOus le voyez, Atrée eſt terrible & jaloux ;
Ne vous expoſez point à ſon juſte couroux.

ÆROPE.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais ſon injure,
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le couroux d'Atrée armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître.
Le ſort en eſt jetté.

MÉGARE.

Princeſſe, il va paraître.
Vous n'avez qu'un moment.

ÆROPE.

Ce mot me fait trembler.

MÉGARE.

L'abîme eſt ſous vos pas.

ÆROPE.

N'importe, il faut parler.

MÉGARE.

Le voici.

SCENE V.

ÆROPE, MÉGARE, ATRÉE, GARDES.

ATRÉE (*après avoir fait ſigne à ſes gardes, & à* MÉGARE *de ſe retirer.*)

JE la vois interdite, éperdue,
D'un époux qu'elle craint elle éloigne ſa vue.

ÆROPE.

La lumière à mes yeux ſemble ſe dérober. —
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez. Une plainte offenſante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître, & des plus ſaintes loix.
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embraſait l'Argolide & Micène.
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,

Je frémis de parler à qui me deshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux ;
Qu'attendez-vous d'Atrée & que méritez-vous ?

ÆROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juſte vengeance
De Thieſte & de vous eût égalé l'offenſe,
Les pervers auraient vu comme je ſais punir,
J'aurais épouvanté les ſiécles à venir.
Mais quelque ſentiment, quelque ſoin qui me preſſe,
Vous pouriez déſarmer cette main vengereſſe ;
Vous pouriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les ſerpens dont il eſt dévoré.
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, oſez-vous me rendre votre foi ?
Voici le temple même où vous futes ravie,
L'autel qui fut ſouillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains ſe joignaient — où je crus être aimé ;
Du moins vous étiez prête à former les promeſſes
Qui nous garantiſſaient les plus ſaintes tendreſſes.
Jurez-y maintenant d'expier ſes forfaits,
Et de haïr Thieſte autant que je le hais.
Si vous me refuſez vous êtes ſa complice ;
A tous deux, en un mot, venez rendre juſtice.
Je pardonne à ce prix ; répondez-moi.

ÆROPE.

Seigneur,

C'eſt vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal ſecret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point ſi les Dieux offenſés
Scélèrent mes ſermens à peine commencés.
J'étais à vous, ſans doute, & mon père Euriſthée
M'entraîna vers l'autel où je fus préſentée.
Sans feinte & ſans deſſeins ſoumiſe à ſon pouvoir,
Je me livrais entière aux loix de mon devoir.
Votre frère enyvré de ſa fureur jalouſe,
A vous, à ma famille arracha votre épouſe.
Et bientôt Euriſthée en terminant ſes jours,
Aux mains qui me gardaient me laiſſa ſans ſecours.
Je reſtai ſans parens. Je vis que votre gloire
De votre ſouvenir banniſſait ma mémoire ;
Que diſputant un trône, & promt à vous armer,
Vous haïſſiez un frère, & ne pouviez m'aimer.....

ATRÉE.

Je ne le devais pas — je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez Ærope, abjurez-vous un traître ?
Aux pieds des immortels remiſe entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas ?

ÆROPE.

Je ne ſaurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon deſtin pour jamais me livre à votre frère.
Thieſte eſt mon époux.

ATRÉE.

Lui !

ÆROPE.

Les Dieux ennemis
Eterniſent ma faute en me donnant un fils.

Vous allez vous venger de cette criminelle :
Mais que le châtiment ne tombe que ſur elle.
Que ce fils innocent ne ſoit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor ſon enfance première ;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il eſt après tout le ſang de vos ayeux ;
Il eſt ainſi que vous de la race des Dieux :
Seigneur, avec ſon père on vous réconcilie ;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie.
Il ſuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Raſſurez-vous — le doute était mon ſeul ſupplice. —
Je crains peu qu'on m'éclaire — & je me rends juſtice. —
Mon frère en tout l'emporte — il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous-même avec lui. —
De Micène & d'Ærope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître. —
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ſa félicité.
Je ne puis m'oppoſer au nœud qui vous enchaîne.
Je ne puis lui ravir Ærope ni Micène.
Aux ordres du deſtin je ſais me conformer.
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer.
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreſſe,
Deux fois pour une femme enſanglante la Grèce ;
Je reconnais ſon fils pour ſon ſeul héritier.
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même. —
Vous tremblez.

ÆROPE.

Ah ! ſeigneur, ce changement extrême ;
Ce paſſage inouï du couroux aux bontés,
Ont ſaiſi mes eſprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous allarmez point ; le ciel parle, & je cède.
Que pourais-je oppoſer à des maux ſans remède ?
Après tout, c'eſt mon frère — & ſon front couronné,
A la fille des rois peut être deſtiné. —
Vous auriez dû plutôt m'apprendre ſa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire. —
Cet enfant de Thieſte eſt ſans doute en ces lieux ?

ÆROPE.

Mon fils — eſt loin de moi — ſous la garde des Dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme il ſera ſous la mienne.

ÆROPE.

Sa mère doit, ſeigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ſes parens, à vous, les chemins ſont ouverts,
Je ne regrette rien de tout ce que je perds ;
La paix avec mon frère en eſt plus aſſurée.
Allez....

ÆROPE (*en partant.*)

Dieux ! s'il eſt vrai — mais dois-je croire Atrée ?

SCENE

SCENE VI.

ATRÉE (*seul*)

ENfin, de leurs complots, j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait ſon lâche raviſſeur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle eſt toute à Thieſte;
Du ſaint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceſte;
Ils jouïſſent en paix du fils qui leur eſt né;
Le vil enfant du crime au trône eſt deſtiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Le fruit des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendreſſes,
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faibleſſes.
Et je ſuis la victime & la fable à la fois,
D'un peuple qui mépriſe, & les mœurs & les loix.
Je vous ferai frémir Grèce légère & vaine,
Déteſtable Thieſte, inſolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Ceſſez, filles du Styx, ceſſez troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon ayeul Tantale.
Sur Thieſte & ſur moi venez vous acharner.
Paraiſſez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLÉMON, IDAS.

ATRÉE.

IDas, exécutez ce que je vais preſcrire.
Polémon, c'en eſt fait, tout ce que je puis dire,
C'eſt que j'aurai l'orgueil de ne plus diſputer,
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix eſt préférable à l'amour d'une femme,
Ainſi qu'à mes états je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits —
Si vous les approuvez, mes vœux ſont ſatisfaits.

POLÉMON.

Puiſſe un pareil deſſein, que je conçois à peine,
N'être point en effet inſpiré par la haine!

ATRÉE (*en ſortant.*)

Craignez-vous pour mon frère?

POLÉMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux!
Que de ton feu ſacré quelque faible étincelle,
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'état ſois l'auguſte lien?
Nature, tu peux tout, les conſeils ne ſont rien.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE, MÉGARE.

THIESTE (*à Ærope.*)

JE ne puis vous blâmer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, & pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

ÆROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

ÆROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité,
Diſpoſe en tous les tems du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

ÆROPE.

Quel triomphe. Etes-vous hors de ſa dépendance?

Votre frère avec vous eſt-il d'intelligence ?
Atrée en me parlant s'eſt-il bien expliqué ?
Dans ſes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude ?
Polémon de ſon ame a longtems fait l'étude,
Il ſemble être peu ſûr de ſa ſincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la néceſſité.
C'était le ſeul moyen (du moins j'oſe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÆROPE.

Il eſt maître en ces lieux, nous ſommes dans ſes mains.

THIESTE.

Les Dieux nos protecteurs y ſont ſeuls ſouverains.

ÆROPE.

Eh ! qui nous répondra que ces Dieux nous protègent ?
Peut-être en ce moment les périls nous aſſiègent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple eſt partagé,
Et même autour du temple il eſt déja rangé.
Mes amis raſſemblés, arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine ;
Mais il n'eſt pas beſoin de ce nouveau ſecours :
Le ciel avec la paix veille ici ſur vos jours ;
La reine & Polémon, dans ce temple tranquile
Impoſent le reſpect qu'on doit à cet azile.

ÆROPE.

Vous-même en m'enlevant l'avez-vous reſpecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eſt pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

ENfin donc déſormais tout cède à la nature.
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeſſes,
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauſſeté
L'eſpoir qu'il fait renaître au ſein qui l'a porté?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frère;
Il approuve un hymen devenu néceſſaire;
Il y conſent du moins: la première des loix,
L'intérêt de l'état lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Conſolé par le trône où les Dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreſſé,
Lié par ſes ſermens, oubliant ſon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eſt point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jetter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.

Nous l'attendons ici ; c'eſt de moi qu'il la prend ;
Et c'eſt même en ces lieux qu'il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.

(*à Ærope & à Thieſte.*)

C'eſt trop ſe défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
Et je peux à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Ærope, & j'en réponds.

THIESTE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, Thieſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous ma mère, & les Dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÆROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

ÆROPE.

Va, dis-je, ne crains rien — ſur vos ſacrés genoux
En préſence des Dieux je mettrai ſans allarmes,
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

N'en doutez pas.

POLÉMON.

Voyez ce que vous hazardez.
Je veillerai ſur lui.

ÆROPE.

Soyez ſa protectrice :
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant. —
Vous ſavez, belle Ærope en tous les tems ſi chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

REines, on vous attend. Atrée eſt à l'autel.

ÆROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour ſolemnel,
Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices ;
(*à Ærope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des Dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ſes pères,

Ce gage auguſte & ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thieſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple un devoir plus preſſé
De ces devoirs communs, ſeigneur, l'a diſpenſé.
Vous ſavez que les Dieux ſont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les ſacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit ſont jaloux.

THIESTE.

Allons donc chère Ærope. — A côté d'un époux
Suivez ſans vous troubler une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée ;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÆROPE.

Pardonne, cher époux, ſi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus. — Le ſang des Pélopides
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

SCENE

SCENE IV.

POLÉMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les ſuivez pas ?

POLÉMON.

Non, je reſte en ces lieux ;
Et ces libations qu'on y va faire aux Dieux,
Ces apprêts, ces ſermens me tiennent en contrainte :
Je vois trop de ſoldats entourer cette enceinte :
Vous devez y veiller : je dois compte au ſénat
Des ſuites de la paix qu'il donne à cet état.
Ayez ſoin d'empêcher que tous ces ſatellites
De nos parvis ſacrés ne paſſent les limites.
Que font-ils en ces lieux ? — & vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi,
Vous ne voudriez pas de la moindre injuſtice,
Fût-ce pour le ſervir, vous rendre le complice ?

IDAS.

C'eſt m'outrager, ſeigneur, que me le demander.

POLÉMON.

Mais il règne, on l'outrage : il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance ;
Qui ne trouvent ſouvent que trop d'obéiſſance.

IDAS.

Il n'oſerait : ſachez, s'il a de tels deſſeins
Qu'il ne les confiera qu'aux plus vils des humains.
Oſez-vous accuſer le roi d'être parjure ?

POLÉMON.

Il a diſſimulé l'excès de ſon injure ;
Il garde un froid ſilence : & depuis qu'il eſt roi,
Ce cœur que j'ai formé s'eſt éloigné de moi.
La vengeance en tout tems a ſouillé ma patrie,
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

IDAS.

Oui ; mais depuis, ſeigneur, dans ſon ame ulcérée,
Ainſi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juſte couroux dont il fut poſſedé,
Par degrés à mes yeux le calme a ſuccédé.
Il eſt devant les Dieux ; déja des ſacrifices
Dans ce moment heureux on goûte les prémices.
Sur la coupe ſacrée on va jurer la paix
Que vos ſoins ont donnée à nos ardens ſouhaits.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre,
De ce ſaint appareil la pompe ſe découvre (*).
La reine avec Ærope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puiſſe-t-elle à ſes fils n'être jamais fatale.

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Ærope, & Thieſte ſe mettent à un des côtés. Polémon & Idas en la ſaluant ſe placent de l'autre.

SCENE V.

Tous les perſonnages précédens, ATRÉE dans le fond.

POLÉMON.

JE vois venir Atrée, & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les ſermens.

(*Atrée ſe place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux ſouverains du monde,
Dieux! auteurs de ma race en malheurs ſi féconde,
Vous les voulez finir, & la religion
Forme enfin les ſaints nœuds de la réunion,
Qui rend, après des jours de ſang & de miſère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les états,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

A Atrée.

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.
Des ſoldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes ſujets ſe rangent à ma ſuite,

Je les veux pour témoins de mes ſermens ſacrés,
Je les veux pour vengeurs ſi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs;
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.

A Polémon.

Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE *accourant.*

Arrêtez!

ÆROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils!

MÉGARE *ſe plaçant près d'Ærope.*

De farouches ſoldats
Ont ſaiſi cet enfant dans mes débiles bras.

ÆROPE.

Quoi, mon fils malheureux!

MÉGARE.

Interdite & tremblante,
Les Dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

Ah! mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos Dieux, à tes ſermens, à moi? —
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée! —

ATRÉE.

Tremble encor plus perfide, & reconnais Atrée.

ÆROPE.

Dieux, quels maux je reſſens! ô ma mère! ô mon fils! —
Je meurs!

(*Elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.*)

POLÉMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Ærope, & tu mourras Thieſte.
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte,
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux,
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.

(*La nuit ſe répand ſur la ſcène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé, glaive achève. —

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi — la foudre nous ſépare. —

(*Les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre le poignard à la main. Polémon & Idas les déſarment.*)

ATRÉE.

Crain la foudre & mon bras, tombe perfide & meurs!

HIPPODAMIE.

Monſtres, ſur votre mère épuiſez vos fureurs.
Mon ſein vous a portés, je ſuis la plus coupable.

(*Elle embraſſe Ærope & ſe laiſſe tomber auprès d'elle ſur une banquette. Les éclairs & le tonnerre redoublent.*)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable,
Va, je finis la mienne.

(*Il ſe tue.*)

ATRÉE.

Atten, rival cruel. —
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un ſépulcre éternel;
Je porterai ma haine au fond de ces abîmes,
Nous y diſputerons de malheurs & de crimes.
Le ſéjour des forfaits, le ſéjour des tourmens,
O Tantale! ô mon père! eſt fait pour tes enfans.
Je ſuis digne de toi, tu dois me reconnaître :
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE LA VALLIERE,

GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

QUoique les épitres dédicatoires ayent la réputation d'être auſſi ennuyeuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de *Mairet* corrigée par un amateur autrefois très connu. C'eſt votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'hiſtoire du théatre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature françaiſe, de préſider à l'hiſtoire du théatre la plus complette. Preſque tous les ſujets des piéces dont cette hiſtoire parle, ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuſe de l'Europe en ce genre. Le manuſcrit de la piéce qui vous eſt dédiée vous manquait : il vient de M. *Lantin*, auteur de pluſieurs poëmes ſinguliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conſervent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuſcrit parmi les vôtres. Perſonne ne jugera mieux que vous ſi l'auteur a rendu quelque ſervice à la ſcène françaiſe, en habillant la *Sophonisbe* de *Mairet* à la moderne.

Il était triſte que l'ouvrage de *Mairet* qui eut tant de réputation autrefois, fût abſolument exclu du théatre, & qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-ſeulement par les expreſſions ſurannées, & par les familiarités qui deshonoraient alors la ſcène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théatre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toûjours ſe ſouvenir que

cette piéce, écrite longtems avant le *Cid*, eſt la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, & qui mit le théatre en honneur.

Il eſt très remarquable qu'en France, ainſi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une *Sophônisbe*. Le prélat *Georgio Triſſino*, par le conſeil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire paſſer ce grand art de la Grèce chez ſes compatriotes, choiſit le ſujet de *Sophonisbe* pour ſon coup d'eſſai plus de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut repréſentée à Vicenza dès l'an 1514; avec une magnificence digne du plus beau ſiécle de l'Italie.

Notre émulation ſe borna, près de cinquante ans après, à la traduire en proſe; & quelle proſe encore! Vous avez, monſeigneur, cette traduction faite par *Mélin de Saint Gelais*. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en proſe ni en vers. Notre langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers académiciens; & il n'y avait point d'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous ſuivis; les unités de lieu, de tems & d'action furent ſcrupuleuſement obſervées dans ſa *Sophonisbe*. Elle fut compoſée dès l'an 1629, & jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Eſpagne & l'Angleterre ſaliſſaient ſouvent leur ſcène tragique, furent proſcrites par *Mairet*; mais il ne put chaſſer je ne ſais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre eſt plus facile, & qu'on a pour excuſe de pouvoir dire, *cela eſt naturel*. Ces naïvetés furent longtems en poſſeſſion du théatre en France.

Vous trouverez dans la première édition du *Cid*, compoſé longtems après la *Sophonisbe*:

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans *Cinna*:

Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme.

Ainſi, il ne faut pas s'étonner que le ſtile de *Mairet*, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât perſonne de ſon tems.

Cor-

Corneille ſurpaſſa *Mairet* en tout, mais il ne le fit point oublier ; & même, quand il voulut traiter le ſujet de *Sophonisbe*, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de *Mairet*.

Vous avez ſouvent dit, monſeigneur, la raiſon de cette préférence ; c'eſt qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la piéce de *Mairet*, & aucun dans celle de *Corneille*. La fin de l'ancienne *Sophonisbe* eſt ſurtout admirable : c'eſt un coup de théatre, & le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous préſenter un hommage digne de vous, en reſſuſcitant la mère de toutes les tragédies françaiſes, laiſſée depuis quatre-vingt ans dans ſon tombeau.

Ce n'eſt pas que M. *Lantin*, en ranimant la *Sophonisbe*, lui ait laiſſé tous ſes traits ; mais enfin le fond eſt entiérement conſervé. On y voit l'ancien amour de *Maſſiniſſe* & de la veuve de *Siphax* ; la lettre écrite par cette Carthaginoiſe à *Maſſiniſſe* ; la douleur de *Siphax*, ſa mort ; tout le caractère de *Scipion*, la même cataſtrophe, & ſurtout point d'épiſode, point de rivale de *Sophonisbe*, point d'amour étranger dans la piéce.

Je ne ſais pourquoi M. *Lantin* n'a pas laiſſé ſubſiſter ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime & ſe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé ; mais il eſt énergique, & il était conſacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que *Maſſiniſſe* n'eût aimé *Sophonisbe* que le jour de la priſe de Cirthe. Il l'avait aimée éperduement longtems auparavant ; & un amour d'un moment n'intéreſſe jamais : auſſi c'eſt *Scipion* qui prononçait ce vers, & *Scipion* était mal informé.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à vous, monſeigneur, & à vos amis, à décider ſi cette première tragédie régulière qui ait paru ſur le théatre de la France, mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illuſtre maiſon de *Montmorency* ; c'eſt dans ſon hôtel qu'elle fut faite, c'eſt la première tragédie qui fut repréſentée devant *Louis XIII*. Meſſieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les ſpectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire

de la France, & ſe faire un plaiſir de voir nos ruines réparées.

Le cinquiéme acte eſt trop court ; mais le cinquiéme d'*Athalie* n'eſt pas beaucoup plus long. Et, d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à ſe plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cent vers entraîne-t-elle des langueurs & des inutilités ?

Enfin, ſi on trouve qu'on puiſſe ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naiſſant qui peut contribuer à décorer un monument reſpectable qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite eſt déja fort ancienne elle-même, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que M. *Lantin* eſt mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je ſuis) qu'il ait réuſſi dans tous les points ; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de ſon original ; mais je dois vous en laiſſer le jugement.

Comme M. *Lantin* a retouché la *Sophonisbe* de *Mairet*, on pourra retoucher celle de M. *Lantin*. La même plume qui a corrigé le *Venceſlas* pourrait faire revivre auſſi la *Sophonisbe* de *Corneille*, dont le fond eſt très inférieur à celle de *Mairet*, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très bien des vers ſur des ſujets aſſez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à ſoutenir l'honneur du théatre français, en corrigeant *Agéſilas*, *Attila*, *Suréna*, *Othon*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Œdipe*, *Médée*, *Don Sanche d'Arragon*, *la Toiſon d'Or*, *Andromède* ; enfin tant de piéces de *Corneille* tombées dans un plus grand oubli que *Sophonisbe*, & qui ne furent jamais luës de perſonne après leur chûte. Il n'y a pas juſqu'à *Théodore* qui ne pût être retouchée avec ſuccès, en retranchant la proſtitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques ſcènes de *Pompée*, de *Sertorius*, des *Horaces*, & en retrancher d'autres, comme on a retranché entiérement les rôles de *Livie* & de l'*Infante* dans ſes meilleures piéces : ce ſerait à la fois rendre ſervice à la mémoire de *Corneille*, & à la ſcène françaiſe, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entrepriſe ſerait digne de votre protection, & même de celle du miniſtère.

Digitized by Google

Nous avons plus d'une ancienne piéce, qui étant corrigée, pourrait aller à la poſtérité. J'oſe croire que l'*Aſtrale* de *Quinault*, le *Scévole* de *Durier*, l'*Amour tyrannique* de *Scudéri*, bien rétablis au théatre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théatre eſt, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du conſentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens ſont encore nos maîtres en muſique, en peinture; les Anglais en philoſophie; mais dans l'art des *Sophocles*, nous n'avons point de rivaux. Il eſt donc eſſentiel de protéger les talens par leſquels les Français ſont au-deſſus de tous les peuples. Les ſujets commencent à s'épuiſer; il faut donc remettre ſur la ſcène tous ceux qui ont été manqués, & dont il eſt aiſé de tirer un grand parti.

Je ſoumets, comme je le dois, à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

PERSONNAGES.

SCIPION, conſul.

LÉLIE, lieutenant de Scipion.

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'Aſdrubal, femme de Siphax.

MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.

ACTOR, attaché à Siphax & à Sophonisbe.

ALAMAR, officier de Siphax.

PHÆDIME, dame Numide attachée à Sophonisbe.

SOLDATS ROMAINS.

SOLDATS NUMIDES.

LICTEURS.

La ſcène eſt à Cirthe, dans une ſalle du château, depuis le commencement juſqu'à la fin.

Digitized by Google

SOPHONISBE,
TRAGÉDIE
DE MAIRET,
REPARÉE A NEUF.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIPHAX, *une lettre à la main*, SOLDATS.

SIPHAX.

SE peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe!
Sophonisbe! ma femme! écrire à Maſſiniſſe!
A l'ami des Romains! Que dis-je? à mon rival!
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, & qui bientôt peut-être
De mon trône uſurpé ſera l'indigne maître!
J'ai vécu trop longtems. — O vieilleſſe! ô deſtins!
Ah! que nos derniers jours ſont rarement ſereins!
Que tout ſert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit ſa carrière!
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.

Lâches ! j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance.
(*Aux ſoldats.*)
Que la reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.
(*Il s'aſſied, & lit la lettre.*)
Qu'on l'amène, vous dis-je — Epoux infortuné,
Vieux ſoldat qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouſe ?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouſe ?
Cet objet criminel à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme eſt-il donc quelque gloire ?
Eſt-ce là tout l'honneur qui reſte à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur ſang tes languiſſantes mains :
Va finir ſur la brèche un deſtin qui t'accable.
Qu'on te trahiſſe ou non, ta mort eſt honorable.
Et l'on dira du moins, en reſpectant mon nom,
Il mourut en ſoldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

QUe voulez-vous, Siphax, & quelle tyrannie
Traîne ici votre épouſe avec ignominie ?
Nos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien ſervi leur roi !
A votre ordre ſuprême ils ont été dociles,
Peut-être ſur nos murs ils ſeraient plus utiles.
Mais vous les employez dans votre tribunal

A conduire à vos pieds la niéce d'Annibal!
Je conçois leur valeur, & je lui rends juſtice.
Quel eſt mon crime enfin? quel ſera mon ſupplice?

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaiſſez votre ſeing. Rougiſſez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont déſolés
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois aſſervie.
Scipion, Maſſiniſſe, ont gagné des combats;
J'en ai rougi, ſeigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide!

SOPHONISBE.

Epargnez-moi cette injure odieuſe,
Pour vous, pour votre femme également honteuſe.
Nos murs ſont aſſiégés; vous n'avez plus d'appui;
Et le dernier aſſaut ſe prépare aujourd'hui.
J'écris à Maſſiniſſe en cette conjoncture,
Je rappelle à ſon cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du ſang qui nous unit;
Seigneur, ſi vous l'oſez, condamnez cet écrit.
(*Elle lit.*)

. . . . . .

. . . . . .

» Vous ſervez des Romains, vous ſecondez leurs armes,
» Et vous deſeſpérez vos parens malheureux.
» Méritez vos ſuccès en étant généreux:
» C'eſt trop faire couler & le ſang & les larmes.
Eh bien! ai-je trahi ma ville & mon époux?
Eſt-il tems d'écouter des ſentimens jaloux?

Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
La fortune, en tout tems à tous deux trop ſévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but ? quel était mon deſſein ?
Pouvez-vous l'ignorer & faut-il vous l'apprendre ?
Si la ville aujourd'hui n'eſt pas réduite en cendre,
S'il eſt quelque reſſource à nos calamités,
Sur ces murs tous ſanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême,
Elle combat pour vous ; & ſur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendart d'Annibal.
Et ſi juſqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne ! A moi ? De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
Et, portant à ce point votre inſultante audace,
C'eſt donc pour votre roi que vous demandez grace ?
Allez, peut-être un jour vos funeſtes appas
L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
Maſſiniſſe, en tout tems mon fatal adverſaire,
Et mon rival en tout, ſe flatta de vous plaire ;
Il m'oſa diſputer mon trône & votre cœur ;
C'eſt trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous ſouvenir de ſon feu téméraire.
Vos ſoins injurieux redoublent ma colère ;
Et ce fatal aveu dont je me ſens confus,
A mes yeux indignés n'eſt qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,

Fatiguer

Fatiguer vos chagrins de plaintes indiſcrètes.
Mais vos maux ſont les miens ; qu'ils puiſſent vous toucher.
Ce n'eſt pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non ſans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage ;
D'avoir tout oublié pour ſuivre votre ſort,
Et d'attendre avec vous l'eſclavage ou la mort.
Maſſiniſſe m'aimait & j'aimais ma patrie.
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais ſi je ſuis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu fléchir ſa colère implacable,
Si je veux vous ſauver, la faute eſt excuſable.
Vous avez, croyez-moi, des ſoins plus importans ;
Banniſſez des ſoupçons, partage des amans,
Des cœurs efféminés dont l'oiſive molleſſe
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendreſſe.
Un ſoin bien différent nous occupe en ce jour ;
Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour.
Il n'eſt pas fait pour nous. Ecoutez, le tems preſſe.
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher : je vais loin de vos yeux
Eteindre dans mon ſang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu ; les Dieux m'ont laiſſé mon courage.
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore ;
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi : je ſais ſauver mes mains

Des fers de Maſſiniſſe, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & ſurtout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes : j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoique vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
Je voulais un vrai zèle, & vous n'en avez pas.
Mais je ſais mourir ſeul ; & ma dernière épée
D'un ſang que j'ai chéri ne ſera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent ſur vous le ſang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, & juſqu'à Maſſiniſſe.
Si leurs bras ſont armés, c'eſt pour votre ſupplice.
C'eſt le ſang d'Annibal que leur haine pourſuit,
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie.
Je péris glorieux, — & vous mourrez punie ;
Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fatal oppreſſeur.
Je cours aux murs ſanglans que ſes armes détruiſent.
Laiſſez-moi, fuyez-moi ; vos remords me ſuffiſent.

SOPHONISBE.

Non, ſeigneur, malgré vous je marche ſur vos pas ;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuſe,
Vos malheureux ſoupçons la rendraient trop honteuſe.
Je vous ſuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne : je pars ;

Digitized by Google

Le ſang de votre époux ne veut point vos regards.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

AH! Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laiſſe & vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre.
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort, il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.
J'ai cru, quand il parlait à ſa femme éplorée,
Quand il me préſageait une mort aſſurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un Dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir & liſant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au ſupplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe oſa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; & ce triſte entretien
Ne m'annonce que trop ſon déſaſtre & le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigriſſait ; il vous rendra juſtice.
Sa haine contre Rome & contre Maſſiniſſe
Empoiſonnait ſon cœur déja trop ſoupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il eſt moins malheureux.
Il voit la mort de près ; & l'eſprit le plus ferme
Peut ſe ſentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais ſi quelque ſuccès ſecondait ſa valeur,
Si du fier Scipion, Siphax était vainqueur,
Vous verriez aiſément ſon amitié renaître.
Il doit vous reſpecter, puiſqu'il doit vous connaître.
Vos charmes ſur ſon cœur ont été trop puiſſans ;
Ils le feront toûjours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'eſt plus tems.
Je vois de tous les deux la deſtinée affreuſe :
Il s'avance au trépas. — Je ſuis plus malheureuſe.

PHÆDIME.

Eſpérez. —

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'eſtime d'un époux, & l'amour d'un héros.
Je ſuis déja captive, & dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des loix d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuſe — & que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Maſſiniſſe, oppreſſeur de Carthage,
Me préſentait dans Cirthe un ſéduiſant hommage,
Tu ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
L'intérêt & le ſang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus ? j'étouffai l'amour même :

Je ſoutins contre moi l'honneur du diadême.
Je demeurai fidelle à mon père Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatriſé par la guerre & le tems
Effarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans.
L'ennemi des Romains obtint la préférence.
Maſſiniſſe revient armé de la vengeance;
Il entre en nos états, la victoire le ſuit;
Aidé de Scipion ſon bras a tout détruit:
Dans Cirthe enſanglantée un faible mur nous reſte.
A quels Dieux recourir dans ce péril funeſte?
Etait-ce un ſi grand crime, était-il ſi honteux
D'avoir cru Maſſiniſſe & noble, & généreux?
D'avoir pour mon époux imploré ſa clémence?
Dans mon illuſion j'avais quelque eſpérance,
Ma prière & mes pleurs auraient pu le flatter.
Mais il ne ſaura pas ce que j'oſais tenter;
Et, pour unique fruit d'un ſoin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.
Tous deux ſont contre moi, tous deux réglent mon ſort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REine, dans ce moment le ſecours de Carthage
Sous nos remparts ſanglans s'eſt ouvert un paſſage.
On eſt aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, & du champ des combats.
Le roi, couvert de ſang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiſſiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous ſuis, Actor; vous lui direz
Que ſes ordres pour moi ſeront toûjours ſacrés;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'eſt trop me faire outrage.
Que deviendrai-je? Ciel! & quel eſt ſon deſſein?
Suis-je ici priſonnière? ô rigueurs! ô deſtin!
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance?
Le ciel me ravit tout, & juſqu'à l'eſpérance.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

QUel tumulte effroyable au loin ſe fait entendre ?
Quels feux ſont allumés ? la ville eſt-elle en cendre ?
Ceux qui veillaient ſur nous ſe ſont tous écartés.
Dans ces ſallons déſerts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappellons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont amolli mon ame.
Tous mes ſens ſont troublés ; je ſens que je ſuis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainſi que toi.
Le ſang que vingt héros ont tranſmis juſqu'à moi
Dégénère aujourd'hui dans mes veines glacées ;
Le déſordre & la crainte agitent mes penſées.
J'ai voulu pénétrer dans ces ſombres détours
Qui du pied du palais conduiſent à nos tours :
Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée ;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, & l'air plus furieux
Que lorſque ſon couroux m'outrageait à tes yeux.
Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue ?

Eſt-ce la main des Dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage, un arrêt de l'enfer & du ſort?
Siphax en ce moment eſt-il vivant ou mort?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée;
Je ne ſais où je vais. Tout m'allarme & me nuit,
Et je crois voir encore un Dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur: — il n'était point coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance & banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu! tu peux frapper; — va, ta victime eſt pure.

PHÆDIME.

Ah! nous allons du ciel ſavoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
Et ſous leurs gonds d'airain les portes en mugiſſent. —
On entre, on vient à vous: — je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

Miniſtre de mon roi, qui vous amène encor?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? & de quelles nouvelles
Venez-vous m'affliger?

ACTOR.

Elles ſont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,

A peine en ſûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière ſacrée,
Par qui, de ce palais, la ville eſt ſéparée;
J'ai revolé ſoudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur ſort, & digne de vos vœux;
Son courage, auſſi grand qu'il était inutile,
D'un effort paſſager ſoutint ſon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverſé,
Dans ſes débris ſanglans il tombe terraſſé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui pourſuivie,
Tomber à ſes côtés, ainſi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque ſoulagement reſte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans ſa victoire,
Le jeune Maſſiniſſe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros ſi fier, ſi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'eſprit ſuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'eſt vu maître, il nous a pardonné.
De bleſſés, de mourans, de morts environné,
Il a donné ſoudain, de ſa main triomphante,
Le ſignal de la paix au ſein de l'épouvante.
Le carnage & la mort s'arrêtent à ſa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des loix;
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le ciel ſemble adoucir la miſère commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les mains
D'un prince de ma race, & non pas des Romains.

ACTOR.

Le juſte & premier ſoin de l'heureux Maſſiniſſe
Eſt d'appaiſer les Dieux par un promt ſacrifice;
De dreſſer un bucher à votre auguſte époux.
Il garde obſtinément le ſilence ſur vous;
Mais dès que j'ai paru, madame, en ſa préſence,
Il s'eſt reſſouvenu qu'autrefois ſon enfance
Fut remiſe en mes mains dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeller; & reſpectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui ſervit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il juſtifie en tout le ſuccès de ſes armes.
Il répand des bienfaits, s'il fait des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Maſſiniſſe eſt grand, plus mon ſort eſt affreux.
Quoi! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome ſi terribles,
Qui juſqu'au capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, & ne la ſauvent pas!

ACTOR.

Scipion les a joints; ils ne ſont plus.

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu ſeras comme moi réduite à l'eſclavage.

Nous périrons enſemble. — O Cirthe! ô mon époux!
Afrique, Aſie, Europe, immolés avec nous!
Le ſort des Scipions eſt donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encor.

SOPHONISBE.

Ah! tout ſert à me nuire.
Annibal eſt trop loin. Je ſuis eſclave.

ACTOR.

O Dieux!
Fléchiſſez Maſſiniſſe. — Il avance en ces lieux.
Il vient ſuivi des ſiens : — il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes triſtes yeux ne verront point un maître.
Ils pleureront Siphax, & nos murs abattus,
Et ma gloire paſſée, & tous mes Dieux vaincus.
(*Elle ſort.*)

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des chefs Numides, ACTOR, guerriers Numides.

MASSINISSE.

ACtor, je vous revois, dans ce jour ſi proſpère,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve ſon père.
Je vous prends à témoin ſi l'inhumanité
A ſouillé ma victoire & ma félicité;
Si, triſte imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes;
De guerriers généreux par la mort épargnés,

Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A Jupiter Stateur offerts en ſacrifice,
Et dans d'affreux cachots gardés pour le ſupplice.
Je viens dans mon pays, & j'y reprends mon bien.
En ſoldat, en monarque, & plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toûjours Maſſiniſſe, & fuit avec horreur?
Suis-je un Romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra ſans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.
Le ſang de ſon époux eſt par vous répandu,
Et n'oſant regarder ſon vainqueur & ſon juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue: &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inſpirée, alors que ſes refus,
Ses outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
Sous ſes pas égarés creuſaient ce précipice:
Elle y tombe, elle en doit accuſer ſon erreur.
Ah! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.
Allez, & dites-lui qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver ſa puiſſance.

(*Actor ſort.*)

(*A ſes guerriers.*)

Eh bien! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe eſt elle tranquille? a-t-on ſuivi mes loix?
Un ſeul des citoyens aurait-il à ſe plaindre?

ALAMAR.

Sous votre loi, ſeigneur, ils n'auraient rien à craindre;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui? lui! dans mon partage,
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage!
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis!

ALAMAR.

Lorſque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je ſuis dans mon empire;
Je régne, & je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un ſénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger.
C'en eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce biller tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. — Ah! qu'ai-je lu? — Ciel! ô ſurpriſe extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin ſe confiait!
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait!

Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts; & ſa fatale haine,
Que je vis ſi longtems contre moi s'obſtiner,
Me croyait aſſez grand pour ſavoir pardonner!
Epouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice.
Ta lettre a mis le comble à mon deſtin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. —
Courons vers Sophonisbe. — Ah! je la vois paraître.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

SI le ſort eût voulu qu'un Romain fût mon maître;
Si j'euſſe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût falu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à ſa gloire fidelle,
Aurait choiſi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe ſans rougir.
(*Maſſiniſſe l'empêche de ſe jetter à genoux.*)
Ne me retenez point, & laiſſez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;
Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que ſuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire;
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce que j'ai dû;

Du malheureux Siphax a recueilli la cendre ;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre ;
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits ;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte reine, en tout tems révérée,
Qui m'avez du devoir tracé la loi ſacrée ;
Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'aviez adreſſée,
Par la faveur des Dieux ſur la brèche laiſſée,
Remiſe en mon pouvoir, eſt plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois, & le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi ! Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue !
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue !

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte couroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du ſang de mon époux, qui s'élève & qui crie,
De votre honneur ſurtout, & des rois nos ayeux,
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous deux.
Jurez-moi ſeulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on oſe me remettre.

MASSINISSE.

Je le jure par vous, pour vous dire encor plus :

Sophonisbe n'eſt pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe, & c'eſt aſſez vous dire
Que les Romains ſur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je ſais qu'ils ſont jaloux de leur autorité ;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eſt néceſſaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiſſent m'avilir.
Je ſaurai les braver, ſi j'ai ſu les ſervir.
Ils vous reſpecteront ; vos frayeurs ſont injuſtes.
Vous avez atteſté tous ces mânes auguſtes,
Tous ces rois dont le ſang, dans nos veines tranſmis,
S'indigna ſi longtems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoin, & c'eſt pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en deſcendre.
La niéce d'Annibal, & la veuve d'un roi,
N'eſt captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Mon front en rougirait. Je ſais que cet uſage,
Eſt conſacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, ſi je l'avais ſuivi.
Le ſang dont vous ſortez n'aura jamais ſervi.
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang ſuprême.
Ne penſez pas ſurtout qu'en ces triſtes momens,
Mon cœur laiſſe éclater ſes premiers ſentimens.
Je n'en rappelle point la déplorable hiſtoire ;
Je ſais trop reſpecter vos malheurs & ma gloire ;
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds.
Madame, il me ſuffit que vous me connaiſſiez.

Vous

Vous me rendrez juſtice, & c'eſt ma récompenſe.
A mes nouveaux ſujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils ſemblent demander,
Et que déja leur maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveller leur hommage à leur reine.
Sophonisbe en tous lieux eſt toûjours ſouveraine.

SCENE V.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un ſi grand changement
A ſaiſi mes eſprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu ! Faut-il qu'un ſi grand-homme
Ait détruit mon pays & qu'il ait ſervi Rome !
Tous mes ſens ſont ravis ; mais ils ſont effrayés.
Scipion dans nos murs, Maſſiniſſe à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive & triomphante,
L'ombre de mon époux terrible & menaçante,
Le comble des horreurs & des proſpérités,
Les fers, le diadême à mes yeux préſentés ;
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laiſſe encor douter de mes deſtins proſpères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il reſpecte dans vous le nom de vos ayeux,
S'il dépoſe à vos pieds l'orgueil de ſa conquête,
Et les lauriers ſanglans qui couronnent ſa tête,
Peut-être un ſeul regard a plus fait ſur ſon cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.

Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire ;
Qui ſur tous les eſprits lui donnent tant d'empire,
Autoriſent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le ſuit les a juſtifiés.
Non, ce n'eſt pas aſſez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez ſous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laiſſe un vain titre, & qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis ſoit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amuſemens ſtériles.
L'amour ira plus loin ; j'oſe vous en flatter.
Siphax eſt au tombeau....

SOPHONISBE.

Ceſſe de m'inſulter ;
Ne me préſente point ce qui me deshonore :
Tu parles à ſa veuve, & ſon ſang fume encore.
Son ombre me menace. Un pareil ſouvenir
L'appelle à la vengeance & l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame ;
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme ;
Oui, ce feu, ſi longtems dans mon ſein renfermé,
S'eſt avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore ; & j'oſerais le croire ;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire.
Tu me verrais goûter ce ſuprême bonheur
De partager ſon trône & d'avoir tout ſon cœur.
Ma flamme déclarée, & ſi longtems ſecrète,
Ma gloire en ſûreté, ma fierté ſatisfaite,
Maſſiniſſe en mes bras ſerait d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il ſe peut, t'étonner davantage.

Malgré l'illuſion d'un ſi cher avantage,
Et malgré tout l'amour dont je reſſens les coups,
Maſſinisſe jamais ne ſera mon époux.

PHÆDIME.

Et pourquoi, s'il le veut?

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REine, il faut vous apprendre
Qu'un inſolent Romain vient ici de ſe rendre.
On le nomme Lélie: & le bruit ſe répand
Qu'il eſt de Scipion le premier lieutenant.
Sa ſuite avec mépris nous inſulte & nous brave;
Des Romains, diſent-ils, Sophonisbe eſt l'eſclave.
Leur fierté nous vantait je ne ſais quel ſénat,
Des prêteurs, des tribuns, l'honneur du conſulat,
La majeſté de Rome; &, ſans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave & fidèle ami, je compte ſur ta foi,
Sur les ſermens ſacrés de notre nouveau roi,
Sur Sophonisbe enfin; le ſang qui la fit naître,
Quoiqu'il puiſſe arriver, n'aura jamais de maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés ſur nous!

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je ſais les braver tous.
Siphax à ſes côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler ſon courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, MASSINISSE, *assis ;* ſoldats Romains, ſoldats Numides *dans l'enfoncement, diviſés en deux troupes.*

LÉLIE.

Votre ame impatiente était trop allarmée
Des bruits qu'a répandu l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain diſcours du ſoldat répété
Dans le ſein de l'yvreſſe & de l'oiſiveté ?
Laiſſons parler le peuple ; il ne peut rien connaître.
Il veut percer en vain les ſecrets de ſon maître.
Et ceux de Scipion, dans ſon ſein retenus,
Seigneur, avant le tems ne ſont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit ſourd annonce un grand orage.
Tout aveugle qu'il eſt, le peuple le préſage.
Rien n'eſt à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux ſouverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces diſcours qu'on mépriſe.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchiſe
Qu'attendent ma conduite & ma ſincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auſtère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiſſait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diſſimuler ?
Après avoir vaincu n'oſeriez-vous parler ?

Que penſez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande.
Rien qui ne ſoit preſcrit par nos communs traités.
La juſtice & la loi réglent ſes volontés.
Rome l'a revêtu de ſon pouvoir ſuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer.
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ſes projets ſur l'Afrique.
Vous ſavez qu'Annibal eſt déja vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que, dans ſon pays
De ſes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eſt commune.
Nous marcherons enſemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, ſeigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe eſt ſa niéce,
C'eſt vous en dire aſſez.

MASSINISSE, *ſe levant.*

Ecoutez, le tems preſſe:
Je veux une réponſe, & ſavoir à l'inſtant
Si ſur mes priſonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du conſul, je n'ai point ſa puiſſance.
Mais ſi vous demandez, ſeigneur, ce que je penſe
Sur le ſort des vaincus, ſur la loi du combat,
Je crois que leur deſtin n'appartient qu'au ſénat.

Digitized by Google

MASSINISSE.

Au ſénat ! Et qui ſuis-je ?

LÉLIE.

Un allié, ſans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,
Que Rome favoriſe, & qui doit accorder
Tout ce que ce ſénat a droit de demander.
(*Il ſe lève.*)
C'eſt au ſeul Scipion de faire le partage.
Il récompenſera votre noble courage,
Seigneur, & c'eſt à vous de recevoir ſes loix,
Puiſqu'il eſt notre chef & qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, & ma condeſcendance
N'avait point reconnu tant de prééminence.
Je penſais être égal à ce grand citoyen ;
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le ſien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts, & plus preſſans, peut-être
Que ceux de diſputer du rang des ſouverains,
Et d'oppoſer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez : oſe-t-il diſpoſer de la reine ?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui !....

LÉLIE.

Seigneur, quel tranſport vous entraîne ?
C'eſt un droit reconnu qu'il nous faut maintenir ;
Tout le ſang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,

Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre ?
Vous de toute ſa race éternel ennemi,
Vous du peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon ſang, celui de la juſtice,
Et l'horreur que je ſens d'un pareil ſacrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec ſoin.
Mais ſon ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle ſe borne à ſervir ſa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie
D'un peuple qu'Annibal écraſa ſous ſes pieds.
Si Rome exiſte encor, c'eſt par ſes alliés.
Mes ſecours l'ont ſauvée ; & dès qu'elle reſpire,
Sur les rois, ſur moi-même, elle affecte l'empire ;
Elle ſe fait un jeu dans ſes murs fortunés
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés.
Elle met à ce prix ſa faveur paſſagère.
Scipion, qui m'aima, ſe dément pour lui plaire ;
Il me trahit !

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé !
Quoi ! vous ſeriez trahi quand vous ſeriez vengé !
J'ignore ſi la reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion doit paraître enchaînée ;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'eſt pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la reſpecte.
La foi romaine enfin me devient trop ſuſpecte.

De

De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il ſoit, doit vous être ſacré.
Et vous inſulteriez une femme, une reine!
Vous oſeriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir!

LÉLIE.

Parlez à Scipion, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir! apprenez qu'il eſt une autre voie
De priver les Romains de leur injuſte proie.
Il eſt des droits plus ſaints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'eſpère, du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le ſénat ne fait point d'injuſtices,
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

(*Il ſort avec les ſoldats Romains.*)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR, *les ſoldats Numides reſtent au fond de la ſcène.*

MASSINISSE.

DEs ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolence
S'accrut pour mon ſervice avec votre puiſſance!
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inouïs,
A peine prononcés, n'ont pas été punis!
Sophonisbe, ah! du moins écarte cette injure.
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure.
Règne pour être libre, & commande avec moi.
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! Ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais inſenſé de combattre Carthage!
(*à ſa ſuite.*)
Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce diſcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter.
Sur leur ſuperbe tête il le faut rejetter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, & les croit tyranniques.
Ah! les plus grands tyrans ce ſont les républiques.
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt tems

D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère ;
La haine eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir !
Si je les ai ſauvés, ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous ?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts ſans doute.
Il n'eſt rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur ;
Ils ſavent mieux tromper, & c'eſt-là leur grandeur ;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez, Annibal eſt déja dans l'Afrique.
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des chemins ?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un ſénat nous envoie ;
Effaçons dans leur ſang le crime trop honteux,
Et le malheur, ſurtout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand-homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome ;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.

Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.
Préparez les eſprits irrités & jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur couroux.
Aux premiers coups portés, aux premières allarmes,
Au nom de Sophonisbe ils voleront aux armes.
Nos maîtres prétendus, plongés dans le ſommeil,
Verront de tous côtés la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entrepriſe,
Le ſuccès en eſt ſûr, & tout nous favoriſe.
Les révolutions, dans ce ſanglant ſéjour,
Chez le fougueux Numide éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les diffère.
Chez nous tout eſt ſoudain; c'eſt notre caractère.
Le Romain temporiſe; & ces tyrans ſurpris
Pourront être bientôt payés de leur mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophonisbe à ſa triſte demeure.
Je marche à votre tête; &, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

SEigneur, en tous les tems, par le ciel pourſuivie,
Je vois entre vos mains le deſtin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un ſeul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon ſort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous ſeul confondue, & par vous raſſurée,
J'ai cru que d'un héros la promeſſe ſacrée,
Ce généreux appui, le ſeul qui m'eſt reſté,
Me ſervirait d'égide, & ſerait reſpecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage;
Qu'on oſât prononcer le mot de l'eſclavage,
Et que je duſſe encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits réclamer vos ſermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas beſoin: vous aurez des aſyles,
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'eſt pas à vous déſormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée
Où le ſort a voulu que le ſang d'un époux,
Répandu par mes mains, réjaillît juſqu'à vous.

Mais la néceſſité rompt toutes les barrières,
Tout ſe tait à ſa voix, ſes loix ſont les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accuſer.
Vous n'avez qu'un parti ; celui de m'épouſer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie & redoutée,
Le diadême au front marchez à mon côté ;
Votre ſceptre & mon bras ſont votre ſûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? — Sophonisbe éperdue
Doit étaler enfin ſon ame à votre vue. —
J'étais votre ennemie, & l'ai toûjours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté ;
Siphax obtint mon choix ; ſans conſulter ſon âge,
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours,
Connaiſſez donc mon cœur ; — il vous aima toûjours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible? ô Dieux! vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! &, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs!

SOPHONISBE.

La fille d'Aſdrubal naquit pour ſe contraindre ;
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous. — C'eſt à vous de juger,
Si le ſeul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toûjours fidèle,
Des héros & des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers, & du ſein de l'horreur,
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,

Digitized by Google

Sur mes ſens enchantés conſerve un juſte empire :
C'eſt par vous que je vis, pour vous que je reſpire :
Le bonheur me fuyait ; il vient ſe préſenter.
Vous m'offrez votre main : — je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Et quels Dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon ſort en tous les tems diſpoſent ;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les ſermens,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce ſerment eſt le mien, — je lui ſerai fidelle. —
Je meurs ſans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez.

Connaiſſez qui je ſuis, & qui vous inſultez.
C'eſt ce même ſerment qui devant vous m'amène.
C'eſt un courroux plus juſte, une plus forte haine ;
Et c'eſt de ſon flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'eſt dans Cirthe ſanglante, à ces autels antiques
Dreſſés par nos ayeux à nos Dieux domeſtiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(*Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent ſur l'autel.*)
Uniſſez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

Vous le voulez, grands Dieux : c'eſt vous dont la juſtice
Protège enfin Carthage, & me rend Maſſiniſſe !
L'amour dont j'ai rougi, fut par vous inſpiré.
Il eſt digne de moi ; vous l'avez épuré.
Vous me rendez heureuſe !

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe ; ils y donnent des loix ;
Un conſul y commande, & l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime.
Scipion peut tomber dans le piége fatal.
Notre bonheur, madame, eſt au camp d'Annibal.
Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
Sophonisbe, ma femme, en fuyant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirans.
Il n'eſt point d'autre route, & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irais me rendre,
Et vous m'y conduiriez ! ce jour, ce jour heureux,
Guérirait tant de maux, comblerait tant de vœux !
Ah ! ciel ! puis-je y compter ?

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme & ma vengeance.
Je crains peu les Romains, &, prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEigneur, cet étranger qu'on appelle Lélie,
Et qui dans ce palais parlait ſi hautement,
Accompagné des ſiens arrive en ce moment.
Il veut que ſans tarder à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un conſul il porte la réponſe.

MASSINISSE.

Qu'on diſe qu'il m'attende, ou que, ſans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

SOPHONISBE.

Je ne vois point, ſeigneur, un Romain ſans allarmes.
Ils ſont venus rouvrir la ſource de mes larmes.
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor ſi vous ſaviez diſſimuler comme eux,
Ne les point avertir de ſe mettre en défenſe!
Mais toûjours d'un Numide il ſont en défiance.
Peut-être ils ont déja pénétré vos deſſeins.
Vous me faites frémir. Je connais mes deſtins.
Ce jour a déployé tant de viciſſitude,
Que, juſqu'à mon bonheur, tout eſt inquiétude.
Les nœuds, les ſacrés nœuds que je viens de former,
D'un courage nouveau me doivent animer,

J'en ai fait voir aſſez : mais enfin, je vous aime,
Et dans ce jour de ſang je crains tout pour vous-même ;
Mais réunie à vous, ſûre de votre foi,
En marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LÉLIE, ROMAINS.

LÉLIE, *à un Centurion.*

ALlez, obſervez tout, les plus légers ſoupçons
Dans de pareils momens ſont de fortes raiſons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(*A un autre.*)
C'eſt à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.
(*A tous.*)
Vous avez déſarmé ſans peine & ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort;
Et déja, trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer, qu'aucun n'oſe ſortir.
Surtout de vos ſoldats contenez la licence.
Reſpectez ce palais. Que nulle violence
Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom Romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en ſa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;

Mais de ſon amitié gardant le ſouvenir,
Scipion le prévient ſans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'eſt aſſez; cette ame impétueuſe
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci. —
Vous, gardez cette porte; & vous, veillez ici.
(Les licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.)

SCENE II.

MASSINISSE, LÉLIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

EH bien! de Scipion miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du ſénat les décrets ſouverains;
Que le conſul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire
Aux projets des Romains que vous me préſentez,
Si par l'équité ſeule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne.
Parlez, quel eſt le prix que Rome m'abandonne?

LÉLIE.

Le trône de Siphax déja vous eſt rendu.
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux états, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie.

Digitized by Google

Ainſi, dans tous les tems & de guerre & de paix,
Rome à ſes alliés prodigue ſes bienfaits.
On vous a déja dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la république.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage ?

MASSINISSE.

Carthage ! oubliez-vous qu'Annibal la défend ;
Que ſur votre chemin ce héros vous attend ?
Craignez d'y retrouver Traſimène & Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé ; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux !

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle élève les rois & ſait les renverſer :
Au pied du capitole ils viennent s'abaiſſer.
La veuve de Siphax était notre ennemie ;
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole
D'étaler ſes beautés aux pieds du capitole.
Vous l'y diſpoſerez ; j'ai conçu cet eſpoir.
Sur ſon eſprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez, Sophonisbe eſt ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme,
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos états
Vous-même devant moi ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouïr,
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéïr.

MASSINISSE.

Ah! c'en eſt trop enfin; cet excès d'inſolence
Pour la dernière fois tente ma patience.
(*Mettant la main à ſon épée.*)
Il faut m'ôter la vie, ou mourir de ma main.

LÉLIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un citoyen Romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur.
Mais député de Rome & de mon empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre injuſte colère. —
Romains, qu'on m'en réponde.
(*Les licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah! traître! — mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe!

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas.

Ils ſont ainſi que vous, ſeigneur, en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance :
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus ;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace,
Scipion vous aimait. Il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir ;
On vous rendra, ſeigneur, vos ſoldats & vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'allarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'empire Romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE, *ſeul.*

MAlheureux, tu ſurvis à de pareils affronts !
Ce ſont-là ces Romains juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puiſſance,
Et des Dieux, diſaient-ils, imiter la clémence !
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des rois,
Je me repens ſans doute, & c'eſt de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans le ſang que j'abhorre.
Scipion prévient tout ; ſoit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout tems eſt vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte ;
Je vengeais Sophonisbe & j'ai cauſé ſa perte.

Digitized by Google

A-t-il connu le piége, ou l'a-t-il ſoupçonné ?
Un moment a tout fait. Des miens abandonné,
Dans mon propre palais je vois un autre maître !
Sophonisbe eſt eſclave, on me deſtine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois & peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre & ma rage !
J'ai perdu Sophonisbe & mon empire, & moi ! —
O ciel ! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi.
C'eſt Rome qui dans lui ſe montre toute entière.

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VEnez-vous inſulter à mon heure dernière ?
Dans l'abîme où je ſuis, venez-vous m'enfoncer,
Marcher ſur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embraſſer.
J'ai ſu votre faibleſſe & j'en ai craint la ſuite.
Vous devez pardonner ſi de votre conduite
Ma vigilance heureuſe a conçu des ſoupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahiſons.
La niéce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer ſévère.
Du nom de votre ami je fus toûjours jaloux ;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.

Je

Je n'ai point démêlé les intrigues ſecrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me ſuis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la juſtice,
Et rendre à Scipion le cœur de Maſſiniſſe?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toûjours ſans ſcrupule atteſtés.
Les voici; c'eſt par vous qu'à moi-même promiſe
Sophonisbe en mon camp devait être remiſe.
Voilà ma ſignature, & voilà votre ſeing.
(*Il les lui montre.*)
En eſt-ce aſſez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime?
Vous plaindrez-vous toûjours que Rome vous opprime?

MASSINISSE.

Oui. — Quand dans la fureur de mes reſſentimens
Je faiſais dans vos mains ces malheureux ſermens,
Je voulais me venger d'une reine ennemie;
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports,
Ils étaient imprudens; mais vous m'aimiez alors,
Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe & j'ai connu ſon ame.
Tout eſt changé, l'amour eſt rentré dans ſes droits,
La veuve de Siphax a mérité mon choix,
Elle eſt reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étais le ſeul arbitre,
Je devais l'être au moins: — je l'aime, c'eſt aſſez,
Sophonisbe eſt ma femme, & vous la raviſſez!

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de nos erreurs & de nos paſſions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même;
Mais jeune comme vous & dans un rang ſuprême,
Vous ſavez ſi mon cœur a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en maitre,
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, ſeigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Eſpagnol vous bénit; mais je vous dois ma haine;
Vous lui rendez ſa femme, & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, ſeigneur, à vos emportemens
Je ne réponds qu'un mot; rempliſſez vos ſermens.

MASSINISSE.

— Je me rends: — je bannis la douleur qui m'obſède. —
Lorſque Scipion parle, il faut que tout lui céde.
Pour diſpoſer de moi j'ai dû vous conſulter. —
Et le faible au puiſſant ne doit rien conteſter. —
Ma femme eſt votre eſclave, — & mon ame eſt ſoumiſe. —
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduiſe?

Digitized by Google

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le ſénat l'a voulu ;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur & l'amour,
Que le deſtin nous donne & nous ôte en un jour,
Soient un charme ſi grand pour mon ame éblouïe ?
De ſoins plus importans croyez qu'elle eſt remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à ſa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendreſſe
Dont le nœud reſpectable unit notre jeuneſſe.
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au ſein de la victoire,
Une femme, une eſclave eût flétri tant de gloire.
Réuniſſons deux cœurs qu'elle avait diviſés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a briſés.

MASSINISSE.

L'honneur ! Quoi ! vous oſez ! — Mais je ne puis prétendre,
Quand je ſuis déſarmé, que vous vouliez m'entendre. —
Je vous ai déja dit que vous ſeriez content.
Ma femme — ſubira le deſtin qui l'attend. —
Un roi doit obéir quand un conſul ordonne. —
Sophonisbe ! — Oui, ſeigneur, — enfin je l'abandonne. —
Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

SCIPION.

N'attendez, qu'un ami ſi vous êtes fidelle.

SCENE V.

MASSINISSE, *ſeul.*

UN ami ! Juſques-là ma fortune cruelle
De mes jours déteſtés deshonore la fin !
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain !
Je n'ai que Sophonisbe ; elle ſeule me reſte.
Il le ſait, il inſulte à cet état funeſte.
Sa cruauté tranquille, avec dériſion,
Affectait de deſcendre à la compaſſion !
Il a ſu mon projet, & ne pouvant le craindre
Il feint de l'ignorer & même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce miſérable honneur
De traîner une femme au char de ſon vainqueur.
Il n'aſpire en effet qu'à cette gloire infâme ;
Il jouït de ma honte ; & peut-être en ſon ame
Il penſe à m'y traîner avec le même éclat
Comme un roi révolté jugé par le ſénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH-bien ! connaiſſez-vous quelle horreur vous opprime ?
D'où nous ſommes tombés, — dans quel horrible abîme
Un jour, un ſeul moment nous a tous deux conduits ?
Du plus auguſte hymen ce ſont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare inſolence,

Et qu'il nous faut enfin tout ſouffrir ſans vengeance ?

SOPHONISBE.

Je le ſais ; — avez-vous un fer ou du poiſon ?

MASSINISSE.

Nous ſommes déſarmés. Ces murs ſont ma priſon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y. — Terminez tant d'indignes allarmes.
Trop de honte nous ſuit, & c'eſt trop de revers ;
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir ſans maître.
Malheureux Maſſiniſſe ! ô cher & tendre époux !
Sophonisbe du moins ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouſe ; il le faut ; — je t'admire. —
Tu me préviens ; — ſui-moi. — Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſervirons pas ; je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien !
En mourant de ta main j'expirerai contente. —
O mânes de Siphax, ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit.
Oui, je vais vous rejoindre, & mon ſort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau deſcendue,
Mon ombre ſans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi,
Mais juſqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi. —
Enfers qui m'attendez, Eumenides, Tartare,
Je ne vous craindrai point, Rome était plus barbare.

Allons, je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes ſans nombre, & des Scipions mêmes.
Traſimène eſt chargé de mes honneurs ſuprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après ſi tu le peux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LÉLIE, ROMAINS.

SCIPION.

AMi, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon maître châtie après l'avoir flatté;
On réprime, on ménage, on dompte ſon caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice.
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frein
Dont ſa fureur s'indigne & qu'il ſecoue en vain;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique allarmée;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver?
Il eſt tems qu'il choiſiſſe entre Rome & Carthage;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage;
Il s'eſt ſoumis à tout: ſes ſermens l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait, mais Rome eſt la plus forte.
L'amour parle un moment; mais l'intérêt l'emporte.
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faiſait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains ſon deſeſpoir; il eſt Numide, il aime.
Surtout de Sophonisbe il faudrait s'aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée,
Et le vieux Fabius, & le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante.
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouïr;
Vous êtes au-deſſus, mais il en faut jouïr.

SCENE II.

SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SOphonisbe, ſeigneur, à vos ordres ſoumiſe,
Par le roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bientôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur,

Recon-

Reconnaître dans vous ſon maître & ſon vainqueur.
La reine à ſon deſtin ſait plier ſon courage.
Elle s'eſt fait d'abord une effroyable image
De ſuivre au capitole un char victorieux,
De préſenter ſes fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuſe & cruelle,
Dont les yeux menaçans ſeraient fixés ſur elle.
Maſſiniſſe a bientôt diſſipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel eſt votre grand cœur.
Elle ſait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle eſt prête à partir. Mais daignez condeſcendre
Juſqu'à faire écarter des ſoldats indiſcrets,
Qui veillent à ſa porte, & troublent ſes apprêts.
Ce palais eſt à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent aſſez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper,
La reine eſt réſignée & ne peut vous tromper.
Maſſiniſſe à vos pieds vient ſe mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez ſon langage,
Et permettez, du moins, qu'en ſon appartement
La reine, à qui je ſuis, reſte libre un moment.

SCIPION.
(*à un Centurion.*) (*à Phædime.*)

Il eſt trop juſte. — Allez. — Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maiſon, toûjours ſervie en reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, & même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejetton des héros de Carthage;
Et quand je reviendrai, croyez que Scipion
Honorera toûjours ſes vertus, & ſon nom.

Rome pourra du moins mériter ſon eſtime.
Mais Maſſiniſſe vient.

SCENE III & dernière.

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, LICTEURS.

LÉLIE.

QUel deſeſpoir l'anime
Sous le maſque trompeur de la tranquillité !

MASSINISSE, *troublé & chancelant.*

Vous ne douterez plus de ma ſincérité. —
La victime par vous ſi longtems déſirée,
S'eſt offerte elle-même. — Elle vous eſt livrée. —
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis. —
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette ſévérité qui paſſe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'état exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt ſuccéder ſes faveurs.
(*Il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.*)
Point de reſſentiment. Goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, ſeigneur, un vain remerciment. —
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment. —
Il m'en coûte, — ah ! grands Dieux !
(*Il ſe laiſſe tomber ſur une banquette.*)

LÉLIE.

Sa paſſion fatale
Dans ſon cœur combattu renaît par intervale.

SCIPION, *à Maſſiniſſe en lui prenant la main.*

Ceſſez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins ; je ſais leur pardonner. —
(*A Lélie.*)
Je ſuis homme, Lélie ; il porte un cœur, il aime.
(*A Maſſiniſſe.*)
Je le plains. — Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal paſſager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea ſa gloire, & qui vainquit pour Rome ?
(*Il ſe relève.*)

SCIPION.

Tels ſont mes ſentimens. Reprenez vos eſprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil ſombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéreſſe & me touche.
Maſſiniſſe, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va reſſerrer les nœuds. —
Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui ? moi ! — Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous preſſe
N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de faibleſſe,
Que votre ame ſubjugue, & que vous oublirez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Allons, conduiſez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.
Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.

(*On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue ſur une banquette, un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle eſt devant tes yeux.
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE, *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *ſe retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant ſa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout ſanglans viens eſſayer tes chaînes.
Approche, où ſont tes fers ?

LÉLIE.

O ſpectacle d'horreur !

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?

(*Il ſe met entre Sophonisbe & les Romains.*)

Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouïs de ce triomphe. Es-tu content, barbare ?
Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux Romains l'infâme atrocité ?
Triomphe, Scipion, ſi les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant les tems, le grand voile du ſort *a*)
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à ſon tour ſanglante, à ſon tour ſaccagée,
Expiant dans ſon ſang ſes triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers hyperborées ;
Dans votre indigne ſang vos temples renverſés ;
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés ;
Tous les vils deſcendans des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles ;
Ton capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, & c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le ſein de ma femme *b*)

a) C'était une opinion reçue.
b) Il tire le poignard du ſein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

Joint mon ſang à ſon ſang, mon ame à ſa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

SCIPION.

Mes amis, après tout, ils ſont morts en Romains.
Qu'un pompeux mauſolée, honoré d'âge en âge,
Eterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage;
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice;
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

PRÉFACE.

L'Abbé de *Châteauneuf* auteur du dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante.

„ *Molière* nous cita mademoiſelle *Ninon l'Enclos* comme la „ perſonne qu'il connaiſſait ſur qui le ridicule faiſait une plus „ promte impreſſion, & nous apprit qu'ayant été la veille lui „ lire ſon *Tartuffe* (ſelon ſa coutume de la conſulter ſur tout „ ce qu'il faiſait) elle l'avait payé en même monnoie par le „ récit d'une avanture qui lui était arrivée avec un ſcélérat „ à-peu-près de cette eſpèce, dont elle lui fit le portrait avec „ des couleurs ſi vives & ſi naturelles, que ſi ſa piéce n'eût „ pas été faite, nous diſait-il, il ne l'aurait jamais entrepri- „ ſe, tant il ſe ſerait cru incapable de rien mettre ſur le théa- „ tre d'auſſi parfait que le *Tartuffe* de mademoiſelle *l'Enclos*.

Suppoſé que *Molière* ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot ſi vive & ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à compoſer ſa comédie du *Tartuffe* s'il ne l'avait pas déja faite. Un génie tel que le ſien eût vu tout-d'un-coup dans le ſimple récit de *Ninon*, de quoi conſtruire ſon inimitable piéce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la ſaine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs, il y a comme on ſait, une prodigieuſe différence entre raconter plaiſamment, & intriguer une comédie ſupérieurement.

L'avanture dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, ſans être la matière d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui demandai ſi c'étaient des gages de ſes débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faiſait jamais de marché qu'en préſence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un ſeul ſuffiſait, & que je lui conſeillais de le placer entre les deux lar-

Digitized by Google

rons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui ; il courut après moi ſur l'eſcalier, & me dit en faiſant le ſigne de la croix que ſi je pouvais l'aſſurer que je n'avais point eu de mauvaiſes intentions en lui parlant il pourait conclure mon affaire en conſcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très bonnes intentions. Il ſe réſolut donc à me prêter ſur gages à dix pour cent pour ſix mois, retint les intérêts par devers lui, & au bout des ſix mois il diſparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, ſon ton de voix, toutes ſes allures étaient ſi comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiſtoriette. Mais certainement ſi j'en avais voulu faire une comédie elle aurait été des plus inſipides.

Il en eſt peut-être ainſi de la comédie du *Dépoſitaire*. Le fond de cette piéce eſt ce même conte que mademoiſelle *l'Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde ſait que *Gourville* ayant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidélement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'avanture des deux frères. Mademoiſelle *l'Enclos* racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théatral. Nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce tems-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théatre. Il n'y a plus d'yvrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enyvrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premières ſatyres, le ſobre *Boileau* parle toûjours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous

Nous donnons ſeulement cette piéce comme un monument très ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf* page 121.

„ Comme le premier uſage qu'elle a fait de ſa raiſon a été „ de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne „ heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les „ hommes & pour les femmes. Suivant cette maxime qui a „ toûjours fait la règle de ſa conduite, il n'y a ni exemple, „ ni coutume qui pût lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'in- „ diſcrétion, la malignité, l'envie, & tous les autres défauts, „ qui, pour être ordinaires aux femmes, n'en bleſſent pas moins „ les premiers devoirs de la ſociété.

„ Mais ce principe qui lui fait ainſi juger des paſſions ſelon „ qu'elles ſont en elles-mêmes, l'engage auſſi par une ſuite „ néceſſaire à ne les pas condamner plus ſévérement dans l'un „ que dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par exemple, qu'elle „ n'a jamais pu reſpecter l'autorité de l'opinion dans l'injuſtice „ qu'ont les hommes de tirer vanité de la même paſſion à la- „ quelle ils attachent la honte des femmes, juſqu'à en faire „ leur plus grand, où plutôt leur unique crime : de la même „ manière qu'on réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, & que „ la probité qui comprend toutes les autres, eſt une qualifi- „ cation auſſi inuſitée à leur égard, que ſi elles n'avaient au- „ cun droit d'y prétendre.

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la piéce, & ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, & ſurtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très bien miſe ; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaiſe perruque de travers, l'air très gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

Mr. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, peſant ſes paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empeſé, & déclamant tout.

Mr. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas yvrogne de comédie.

Mde. AGNANT, habillée & coëffée à l'antique, bourgeoiſe acariâtre.

LISETTE, PICARD } valets de comédie dans l'ancien goût.

La ſcène eſt chez mademoiſelle Ninon l'Enclos au Marais.

Digitized by Google

LE DEPOSITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

Ainſi, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſouffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe.
Je touche à mon hyver, & c'eſt mon paſſe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil : voilà tout ce que j'aime ;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre frédaine ;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe :
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute, vous flattez & le père & la mère,
Et juſqu'à l'avocat : c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du tems,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent ;
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent.
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas ;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pigriéche.
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très ſots voiſins le fidèle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde ;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits :
C'eſt un mal néceſſaire & que ſouvent j'eſſuye.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuye.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuyera pas.

NINON.

Ah ! je vous avouerai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquile
A vos goûts quels qu'ils ſoient ſera toûjours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis
Changez de voluptés, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage.
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoiqu'en diſent l'Aſtrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite *a*).
J'ai vu des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, & tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus conſtante amie,
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ſes ſoins, ſans lui je n'aurais rien.

a) Ce ſont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance ;
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance ;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens :
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les tems fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems, où de votre fortune
Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monſieur Garant, poura ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toûjours bâiller.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon batême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime.
Il eut mille vertus ; mais il eut entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien ; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,

Pour deux cent mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de ſermons me rompt toûjours la tête:
Directeur d'hôpitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je ſuis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je ſuis fidèle à mes promeſſes;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtreſſes,
Je bois ſans m'enyvrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer, quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage & profond, ſa conduite eſt auſtère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère:
Il mépriſe le monde. Eh bien, qu'il ſoit un jour
Pour prix de ſes vertus marguillier à ſon tour.
Et que monſieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui ſeul me concerne,
C'eſt le plaiſir; l'argent, voyez-vous, ne m'eſt rien.

Je ſuis aſſez content d'un honnête entretien.
L'avarice eſt un monſtre ; & pourvu que je puiſſe
Supplanter l'avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux & joyeux.
Pour monſieur votre aîné, c'eſt un fou ſérieux :
Un précepteur maudit maîtriſant ſa jeuneſſe
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déja dit,
D'un jeune écervelé quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.
Je ris, lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots.
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, monſieur GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

Monſieur GARANT.

JE me ſuis fait attendre.
Le tems, vous le ſavez, eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

Monſieur GARANT.

Bien peſans.

NINON.

C'eſt ajouter beaucoup.

Monſieur GARANT.

Sans mes ſoins vigilans;
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

Monſieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit.....

NINON.

Encor!

Monſieur GARANT.

L'œuvre aurait pu, je penſe,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en ſait bon gré.

Monſieur GARANT.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres ! leurs ſouffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toûjours.

NINON.

Il faut les ſecourir ;
C'eſt un devoir ſacré.

Monſieur GARANT.

Leurs maux me font ſouffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

NINON.

Ça, monſieur l'aumônier, vous ſavez que céans
Il eſt ainſi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.
Vous n'avez pas, ſans doute, oublié vos promeſſes.

Monſieur GARANT.

Vous ſavez que mon cœur eſt toûjours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monſieur Gourville,
Si bon pour ſes amis, — qui fut toûjours utile
A tous ceux qu'il aima, — qui fut ſi bon pour moi,
Si généreux ! — je ſais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la juſtice,
Ordonnent qu'un ami ſans réſerve accompliſſe
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah ! que c'eſt parler bien !

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

Monſieur GARANT.

Que dites-vous là ?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON (*le contrefaiſant.*)

Je me flatte, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, & ſurtout j'ai l'idée,
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami ſi cher, ès mains de ſes enfans,

Monſieur GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes ;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes ;
L'honneur, la probité, le ſens & la raiſon,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien conſidérer ſi le droit eſt léſé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Eh rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

Monſieur GARANT.

Oh oui. Son teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

Monſieur GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, & n'a point de replique ;

Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

Monſieur GARANT.

Soyez ſûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre ?
Tout eſt réglé, monſieur....

Monſieur GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pouraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

Monſieur GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il falait que par quelque artifice
J'éludaſſe les loix de la ſainte juſtice !
L'honneur, vous le ſavez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur eſt très-fort de mon goût,
Mais il ſait écarter ces craintes ridicules.
Il eſt de certains cas où j'ai peu de ſcrupules.

Monſieur GARANT.

J'en ſuis perſuadé, madame, je le crois;
C'eſt mon opinion... mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux, les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du ſuccès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt point là du tout une affaire à procès.

Monſieur GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs myſtères.

NINON.

Toûjours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Liſette
Qu'elle m'apporte ici cette grande caſſette.
Elle ſait ce que c'eſt.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, monſieur GARANT.

Monſieur GARANT.

Avec chagrin,
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais ſentimens.... une allure mauvaiſe.
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe...

Il ne ſe confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

Monſieur GARANT.

Il eſt fort libertin, une trop grande aiſance —
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence —
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe ;
Point d'excès, mais ſon bien lui doit appartenir.

Monſieur GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère ?

Monſieur GARANT.

Ah ! pour lui ce ſont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ? ...

Monſieur GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

Monſieur GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage

Que ſon père lui fit.

Monſieur GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage.
Nous y remédierons. Je vous en parlerai ;
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

Monſieur GARANT.

Vous ſavez le monde.

NINON.

Ah monſieur !

Monſieur GARANT.

Vous avez la ſcience profonde
Des ſecrètes façons dont on peut ſe pouſſer,
Etre conſidéré, s'intriguer, s'avancer,
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrète.

NINON.

Et ſurtout patiente.

SCENE IV.

NINON, monſieur GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH ! la lourde caſſette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'eſt un vrai coffre-fort.

NINON.

C'eſt le très faible reſte
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeſte,
Etant contraint de fuir, Gourville me laiſſa,
Longtems à ſon retour dans ce coffre il puiſa.
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ſes enfans le peu qu'il en demeure.
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.
Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que monſieur faſſe un plus grand partage.

(*On remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON (*à Garant.*)

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon.
Vous le voyez, monſieur.

Monſieur GARANT.

Cela n'eſt pas de l'ordre:
Dans l'exacte équité la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

Monſieur

Monſieur GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé ; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine ?
Des deux cent mille francs en contrats bien dreſſés ?
Quand ſatisferez-vous ces devoirs ſi preſſés ?

Monſieur GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémiſſent.
Lorſque je ſuis abſent tous les diſcours languiſſent.
Adieu....

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légérement.

NINON.

Eh ſi donc !

Monſieur GARANT (*revenant encor, la tirant à l'écart.*)

La débauche, hélas ! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem ! que dit-il de moi ?

Monſieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à madame. —
(*bas à Ninon.*)
Il eſt très inconſtant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

Monſieur GARANT.

Il a déja ſéduit notre voiſine Agnant,
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu le méchant !
Courtiſer une fille ! ô ciel eſt-il poſſible !

Monſieur GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémiſſible !

Monſieur GARANT (*à Ninon.*)

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'eſt mauvais ſigne...

NINON (*à Garant qui ſort.*)

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUe vous diſait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me ſemble,
Par pure probité nous mettre mal enſemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous je commence à penſer à la fin,
Que cet original eſt un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penſer ſans ſcrupule,
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec ſon verbiage & ſes fades propos,

Digitized by Google

Ce fat dans le quartier ſéduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiſeuſes,
Il penſe déguiſer ſes trames ténébreuſes.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens ſenſés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais aſſez.
Plus il veut ſe cacher, plus on lit dans ſon ame,
Et que ceci ſoit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monſieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

EH bien, chère Liſette,
Ma petite ambaſſade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu ſon contingent ?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Eſt-il bien ſatisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les ſavans ſont d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme, & qu'il eſt triſte & ſec !
Vous l'euſſiez vu courbé ſur un vieux livre grec,
Un bonnet ſale & gras qui cachait ſa figure,
De l'encre au bout des doigts compoſaient ſa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il ſe parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me ſuis hazardée.
Madame, il ne m'a pas ſeulement regardée.
(*En élevant la voix.*)
J'apporte de l'argent, monſieur, *qui vous eſt dû ;*
Monſieur, c'eſt de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monſieur, que ma maîtreſſe avait pour vous reçus.
Hem ! qui, quoi, m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monſieur, ils ſont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris ſoudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit, fi ! rien n'eſt ſi vilain
Que de s'accoutumer à boire ſi matin ?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre ;
Voilà les ſacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion :
Nous avons pris, madame, avec diſcrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête,
Et nous ſommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.

Digitized by Google

Avez-vous vu jamais un mortel plus bizare ?

NINON.

Il en faut convenir, ſon caractère eſt rare.
La nature a conçu des deſſeins différens,
Alors que ſon caprice a formé ces enfans.
Un contraſte parfait eſt dans leurs caractères;
Et le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir, je l'aime auſſi, monſieur,
J'ai toûjours remarqué, ſans trop oſer le dire,
Que vous aimez aſſez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains;
Il a le cœur très bon, je le ſais; mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs & du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce monſieur Garant ſa pleine confiance,
Allarme ma tendreſſe, accroit ma défiance:
Souvent un eſprit gauche en ſa ſimplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver ſa tête aînée,
De ſa ſotte raiſon la mienne eſt étonnée;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller en faire un libertin.

NINON.

Puiſſiez-vous tous les deux être plus raiſonnables;

Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un eſprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de ſageſſe hébété,
Occupé triſtement de myſtiques ſyſtêmes,
Inutile aux humains & dupe des ſots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec diſcrétion,
Dans mes amours nouveaux je me ſers de ſon nom;
Afin que ſi la mère a jamais connaiſſance,
Des myſtères ſecrets de notre intelligence,
Aux mots de ſinderèſe & de componction,
La lettre lui paraiſſe une exhortation;
Un eſſai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, ſous ſon nom, j'écris tous mes billets,
En ſon nom prudemment les meſſages ſont faits.
C'eſt un fort grand plaiſir que ce petit myſtère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez.
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés;
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très bien, déja dans la maiſon;
A la mère toûjours je dis qu'elle a raiſon;

Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre; le jeune GOURVILLE; (*tous deux arrivent & continuent la converſation*) l'aîné eſt vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'Es-tu donc pas honteux en effet à ton âge,
De vouloir devenir un grave perſonnage?
Tu forces ton inſtinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la ſtupidité.
Qui peut donc contre toi t'inſpirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraſer les fleurs de ſes jardins,
De peur d'en ſavourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal ſociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi ſe refuſer à tout?
Etre ſans amitié, ſans plaiſirs & ſans goût,
C'eſt être un homme mort. Oh la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire.
Comme te voilà fait! le teint jaune & l'œil creux,
Penſes-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en attendant ſois très ſûr de déplaire.
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mère
Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maiſon,

Loin

Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en priſon :
Eſt-ce monſieur Garant qui par ſon éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance !
Allons, imite-moi, ſonge à te réjouïr,
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, monſieur, j'en prévois trop la ſuite.
Vous ferez à coup ſûr une mauvaiſe fin.
Je ne peux plus ſouffrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales.
Il en peut arriver des choſes bien fatales :
Déja monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère,
De probité, d'honneur.... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déja ſon beau ſtile a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met diſcrétement la paix dans les familles,
Il garde la vertu des garçons & des filles ;
Je voudrais juſqu'à lui, s'il ſe peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde ; allez vous y jetter ;
Plongez-vous juſqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaiſamment des hommes vertueux :

Nagez dans les plaiſirs, dans ces plaiſirs honteux,
Ces plaiſirs dans leſquels tout le jour ſe conſume,
Et la douceur deſquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je ſais tout ce qu'il faut ſavoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins; mais apprends à mieux voir.
Tu pouras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec perſonne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi tout ſeul dans un déſert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai ſouvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE (*en riant.*)

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuſe & ſavante,
D'un eſprit tranſcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais ſon logis eſt rempli

Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques :
Elle connaît à fond tous les auteurs myſtiques.
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidèle,
Monſieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine !

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter déſormais que de tels caractères,
Dont l'eſprit ſoit inſtruit, & les mœurs ſoient auſtères.
Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un hermitage, un antre..

Le jeune GOURVILLE (*en l'embraſſant.*)

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné *ſeul.*

JE pleure ſur ſon ſort ; le voilà qui s'abime.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*Il s'aſſied & ouvre un livre.*)

Que Garaſſe a raiſon ! qu'il peint bien à mon ſens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie,
Contre les paſſions qui tourmentent la vie.
(*Il lit encore.*)
C'eſt bien dit, oui, voilà le plan que je ſuivrai.
Du ſentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amuſemens, les ſpectacles, les belles.
(*Il ſe lève.*)
Quel plaiſir noble & doux de haïr les plaiſirs ?
De ſe dire en ſecret, me voilà ſans déſirs,
Je ſuis maître de moi, juſte, inſenſible, ſage,
Et mon ame eſt un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces converſations, ces ſoupers, ces amis.
Je ſouris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plait à tout le monde, il eſt tout fait pour lui.
C'en eſt trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conſerve à Ninon de la reconnaiſſance,
Elle eut ſoin de nous deux au ſortir de l'enfance.
Et malgré ſes écarts, elle a des ſentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres tems.
Mais.... (*Il ſe mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, monſieur GARANT.

Monſieur GARANT.

EH bien, mon très cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'azile ?

GOURVILLE l'aîné.

J'y ſuis très réſolu.

Monſieur GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promtement — mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monſieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en diſpoſerez.

Monſieur GARANT.

L'argent eſt inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point eſt profonde ;
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que vous m'obligez ! je ne pourai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monſieur GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Eh ! eh !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit — Mon Dieu je vous les laiſſe,
Vous voulez bien encor en être embarraſſé ?

Monſieur GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'eſt fort bien penſé.

Monſieur GARANT.

Or ça, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très juſte, & très bon ; mais il eſt inutile ;
La maiſon eſt à vous ; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux ;
Mais je ne me ſens pas l'ame encor aſſez forte,
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux ; mais l'honneur a ſes droits.
Et vous ſavez, monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourais-je ſans rougir dire à ma bienfaictrice,
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice ;
Cela n'eſt-il pas dur ?

Monſieur GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.

Sachez que votre frère entretient avec elle,
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce — un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait, — tant je m'en ſens troublé.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi !

Monſieur GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains ! — Grace au ciel je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

Monſieur GARANT.

Les fous plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

Monſieur GARANT.

Il faut premiérement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent.
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance,
Nous avons concerté que de cette maiſon,
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien ſecret que je pourais vous rendre.
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis ;
Et vous aurez vos droits ſans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée eſt profonde, il a raiſon. Les ſages

Sur le reſte du monde ont de grands avantages.
Je ſignerai demain.

Monſieur GARANT.

Ce ſoir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toûjours fait.
Tout ſe moque de vous, laquais, cocher, ſervante.
Ils traitent la vertu de choſe impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu !

Monſieur GARANT.

Vraiment, oui. Toûjours un marguillier,
A ſoin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eſt dreſſé. Cet honnête artifice,
Eſt, comme vous voyez, dans l'exacte juſtice.
Signez ſur mon genou. (*Il lève ſon genou.*)

GOURVILLE l'aîné (*en ſignant.*)

Je ſigne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de ſi prudent.

Monſieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce ſoir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

Monſieur GARANT.

Vous pouvez du logis ſortir dès à préſent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui !

Monſieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Monſieur GARANT.

Tout eſt bien, & puis chez ma couſine,

Chez

Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine —
Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

Monſieur GARANT.

Elle eſt la perle du quartier :
Il eſt dans ſa maiſon des doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pêtris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'eſt là juſtement tout ce qu'il me falait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer : vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah ! que cela me flate !
Me voilà dans mon centre.

Monſieur GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans & vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, longtems attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, monſieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON (*à Gourville l'aîné.*)

AH! ah! monſieur, vous ſortez donc enfin!
Vous vous humaniſez, & votre noir chagrin
Cède au beſoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaiſir ſied très bien à la philoſophie :
La ſolitude accable, & cauſe trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais!... j'eſpère...
Que ce n'eſt pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très ſavans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preſſe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'eſt fort bien fait.

SCENE V.

NINON, monſieur GARANT.

NINON.

QUelle mauvaiſe humeur !
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur,
En ſavez-vous la cauſe ?

Monſieur GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère,
La cauſe eſt en effet ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était & bizarre, & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

Monſieur GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être ſûre,
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remerciment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir vivre ;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

Monſieur GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, cangrené, méchant — au mal porté,
Faux.. avec fauſſeté. Ses allures ſecrètes,
Sombres....

NINON (*riant.*)

Vous prodiguez aſſez les épithètes.

Monſieur GARANT.

Il ne peut vous ſouffrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon, pour vous en déloger. —
Vous en riez.

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine ?

Monſieur GARANT.

J'en ſuis témoin ; j'ai vu cet effet de ſa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine,
Cela s'ajuſtera.

Monſieur GARANT.

Craignez tout de ſa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

Monſieur GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

Monſieur GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le deshérite.
De ſes cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monſieur, je le crois bien.

Monſieur GARANT.

Que nous ſommes à plaindre ! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe.

L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté.
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. — De tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous ?

Monſieur GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage... Ecoutez... Cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi promte largeſſe
Etait-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort ;
Vous le ſavez aſſez.

Monſieur GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

Monſieur GARANT.

Vous avez du crédit : une dame importante
Eſt liée avec vous d'une amitié conſtante,
Et ſi vous le vouliez, vous pouriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour ! moi ! monſieur, que le ciel m'en préſerve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réſerve

Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, monſieur, n'en uſons guères.

Monſieur GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes affaires ;
Pour les grands coups, madame, oui, vous avez raiſon ;
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.
(*Il s'approche un peu d'elle, & après un moment de ſilence.*)
Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je ſuis riche, il eſt vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

Monſieur GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je ſuis auſſi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

Monſieur GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens raſſemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cent mille francs, croiſſant notre fortune,
Entreraient de plein ſaut dans la maſſe commune.
Vous pouriez employer votre art perſuaſif,
A nous faire obtenir un poſte lucratif.
Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aiſance ;
Que des prudes ſurtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,

Et s'enorgueilliſſant d'une telle conquête,
A vous bien épauler ſe tienne toûjours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourions ſourdement, ſans bruit, ſans peine aucune,
Placer, à cent pour cent, ma petite fortune;
Et votre rare eſprit, tout bas ſe moquerait
De tout le genre-humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien.

NINON.

C'eſt que je conſidère,
Avec maturité, cette ſublime affaire. —
Vous voulez m'épouſer?

Monſieur GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'attraits:
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

Monſieur GARANT.

J'ai combattu longtems
Les inſpirations de ces deſirs puiſſans;
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt tems en effet, que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.

Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus longtems pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance.
C'eſt un frein reſpectable : & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis :
Je fus dans ma jeuneſſe, un tant ſoit peu légère.
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monſieur GARANT.

Madame, croyez-moi ; tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, & je penſe au ſolide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi : vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

Monſieur GARANT.

Et mon Dieu, c'eſt par-là, qu'on réuſſit toûjours.

NINON.

Oui, la monnaie eſt fauſſe ; elle a pourtant du cours.
Que me ſont, après tout, les enfans de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

Monſieur GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls ; & ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

Monſieur GARANT.

Ah ! je me doutais bien, que votre ame éclairée
En ſentirait la force & le vrai fondement,

Le

Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

Monſieur GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monſieur GARANT.

Ah ! vous me raviſſez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort ;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit ! — quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc ; vous me tournez la tête.
Sortez — n'abuſez point de ma faible conquête —
Mais revenez bientôt.

Monſieur GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

Monſieur GARANT.

Sur mon cœur daignez toûjours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! & mais oui — vos deſſeins concertés
Ne ſauraient à mon ſens être trop conſtatés.

Monſieur GARANT.

Nos faits ſont convenus ?

NINON.

Oui dà.

Monſieur GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

Monſieur GARANT.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON (*le contrefaiſant.*)

Ce ſoir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *ſeule.*

QUel indigne animal, & quelle ame de boue!
Il ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le joue;
Enſeveli qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule affreux:
J'ai vu de ces gens-là, qui ſe croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés;
Le monde avec plaiſir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être ſans doute.
Mais l'intérêt l'eſt plus, & ſouvent ne voit goute.
Vouloir toûjours tromper, c'eſt un malheureux lot.
Bien ſouvent, quoiqu'on diſe, un fripon n'eſt qu'un ſot.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, ſais-tu la plaiſante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien ſu le premier ; quelle eſt-elle ?

LISETTE.

Notre maîtreſſe enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'eſt donc pour cela que madame eſt ſortie !
C'eſt pour ſe marier ? — J'ai ſouvent même envie ;
Tu le ſais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un ſi digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les meſſieurs qui ſont dans l'opulence ;
Peu de choſe avec rien ne fait pas de l'aiſance ;
Et nous ſommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Eſt-il bien vrai, Liſette ?

LISETTE.

Et je t'épouſerai dès qu'elle ſera faite.

PICARD.

Bon ! attendons-nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront ; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure.
Elles n'épouſent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc ſe réſoudre d'attendre.
Et quel eſt ce monſieur, que madame va prendre ?

LISETTE.

La peſte ! c'eſt un homme extrêmement puiſſant ;
Marguillier de paroiſſe, ayant beaucoup d'argent,
Sur ſon large viſage on voit tout ſon mérite,
Homme de bon conſeil, & qui ſouvent hérite,
De gens qui ne ſont pas ſeulement ſes parens.
Il a toûjours, dit-on, vécu de ſes talens ;
Il eſt le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aiſément beaucoup de bien aux filles.
C'eſt ce monſieur Garant qui vient dans la maiſon.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi, qu'il eſt gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien ! que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme ſe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra. —
Quoi ! c'eſt lui qu'aujourd'hui madame épouſera !

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que madame aime ?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours ;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monſieur l'a quittée ;
Et madame auſſi-tôt en carroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour, on va vîte à préſent !
Je ne l'aurais pas cru : rapport que j'ai ſouvent
Entendu ma maîtreſſe, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems ; on ne rit pas toûjours ;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.
La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie.
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choiſi monſieur pour ſon ſoutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec ſon frère ?

LISETTE.

Je penſe que l'aîné va dans un monaſtère ;
L'autre ſera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun ſuit ſon inſtinct : tout s'arrange aiſément.

PICARD.

Je ne ſais : mon inſtinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainſi que tu l'eſpères.

LISETTE.

Pourquoi ! pour en douter, quelles raiſons as-tu ?

PICARD.

Je n'ai point de raiſons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorſqu'on veut aux gens aſſurer quelque choſe,
On ſe trompe toûjours ; je n'en ſais point la cauſe.
J'ai vu tant de meſſieurs, qui pour tes doux appas
Diſaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, marouſle, inſolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais en promettant n'as-tu trompé perſonne ?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher ſavant le ſale cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déja maître de la maiſon,
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? madame, avec myſtère
A dit à ſon cocher — cocher, chez le notaire :
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc eſt-il allé ?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très pieuſe, & de Garant couſine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'eſt un grand ſavant ; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triſte !

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eſt bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorſions !

GOURVILLE l'aîné (*dans le fond.*)

O ciel ! ô juſte ciel !

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeſtes.

PICARD.

C'eſt d'un vrai poſſedé les regards & les geſtes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monſieur ?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Boſſe au front, nez ſanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

LISETTE.

Etes-vous ici près, monſieur, tombé par terre ?

GOURVILLE l'aîné.

Que ſon ſein m'engloutiſſe.

PICARD.

Et quoi donc ?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre ;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur !

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriſſures.

LISETTE.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures ?

GOURVILLE l'aîné (*s'aſſied.*)

Je ne puis me tenir : ah ! Liſette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(*Ils ſe mettent à ſes côtés & allongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE l'aîné.

Voulant reſter chez moi, monſieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner, chez ſa couſine Aubert.

PICARD.

C'eſt une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diableſſe d'enfer !
Il y devait venir de ſavans perſonnages ;
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages,
J'y vais : madame Aubert était encor au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en attendant la table,
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable.
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent
La choſe eſt très commune, & le mal n'eſt pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu ſe continue ; enfin le ſort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor ſur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante ;
Aubert me fait excuſe, Aubert me complimente.
Il ſort, je reſte ſeul ; je n'oſais demeurer ;
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeſte,
Bien coëffée en cheveux, un deshabillé leſte,

Un négligé brillant, mais qui paraît ſans art.
On a dîné partout, me dit-elle, il eſt tard :
Je vous propoſerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuîrais — j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me ſuis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philoſophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais ſourire,
Avec cet agrément, que Sapho ſut décrire.
Vous connaiſſez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poiſon
Par l'oreille & les yeux ſurprenait ma raiſon.
Nous nous attendriſſons : monſieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je ſuis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, monſieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux eſt très fâcheux.
Il m'applique un ſoufflet : je ſuis aſſez colère.
J'en rends deux ſur le champ : nous nous roulons par terre :
L'un ſur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin madame qui riait....

Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Liſette ?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoiqu'il en ſoit, meurtriſſans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oiſifs du quartier une foule accourue
Rempliſſait la maiſon, l'eſcalier & la rue.
On crie, on nous ſépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris ſur lui le ſoin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le ſcandale avec les coups reçus,
Je lui ſigne un billet encor de mille écus.
Ah Liſette ! ah Picard ! le ſage eſt peu de choſe !

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphoſe !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'eſſuyer,
Comment revoir jamais monſieur le marguillier ?
Comment revoir madame ?

PICARD.

Oh, madame eſt très bonne.

LISETTE.

Toûjours aux jeunes gens, monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de ſévérité ?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE (*tout eſſoufflé.*)

AH ! mon frère ! ah Liſette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE (*à Liſette à part.*)

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Liſette à part.*)
Liſette, prends bien garde au moins qu'on ne la voye,
Pour la faire ſortir nous aurons une voye.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel ! madame Aubert ſerait dans la maiſon ?
Elle a donc pris pour moi bien de la paſſion !
Ah ! de grace, oubliez ma ſottiſe effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! paſſez-moi ma faute, elle eſt très excuſable.
(*allant à Liſette.*)
Liſette à mon ſecours.

PICARD.

Eh mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?
(*Liſette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné (*ſur le devant.*)

Eſt-ce une illuſion ? eſt-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte & j'avoue
Que je ſuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Liſette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte. — Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez ſur moi.

Le jeune GOURVILLE (*à Liſette.*)

Par ton ſeul ſavoir-faire,
Tu ſauras amuſer & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ? ſon père & ſa mère ont l'obſtination
De me pourſuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en ſuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite promte ;
Et Liſette ſaura la mettre en ſûreté.
(*revenant à Gourville l'aîné.*)
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'eſt un trait de jeuneſſe, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuſer ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laiſſons madame Aubert ; mon frère, je vous jure,
Que nul dans ce quartier n'a ſu cette avanture.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit ſi violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'eſt rien paſſé qui ne fût très décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toûjours tendre & fidèle
Je cours la conſoler, & je vous réponds d'elle.
(*Il ſort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère eſt un bon cœur : il oublie aiſément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel eſt cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, monſieur l'avocat PLACET, (*en robe.*)

L'avocat PLACET (*toûjours d'un ton empeſé, & ſe rengorgeant.*)

ON m'a dit par la ville,
Que je dois m'adreſſer à monſieur de Gourville,

Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très humble ſerviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt ſans doute un docteur,
Que pour me conſoler monſieur Garant m'envoye.

L'avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joye;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monſieur, de la friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès longtems en vue un établiſſement.
Et j'avais pourchaſſé, Claire, Sophie, Agnant.

Pour

Pour elle, vous ſavez, monſieur, quelle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui! moi, monſieur?

L'avocat PLACET.

Vous-même: & votre procédure,
Par madame ſa mère, eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour & tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clairvoyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toûjours, monſieur, les vilains cas:
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! c'eſt une coquine; & je ferai ſerment

Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, monſieur, aux hypocrites.
Et chez madame Aubert vos infames viſites,
Le viol dont par tout vous êtes accuſé,
Un mari trop benin par vous de coups briſé,
Ont fait connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte ciel!

L'avocat PLACET.

Pourſuivons.... vous connaiſſez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis,
On la ſouffre par fois; mais je vous avertis,
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille; & très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous ſavez ſur l'honneur
Combien elle eſt terrible, & quelle eſt ſon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en ſais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger ſon injure,
Sa main de deux ſoufflets a doué ma future,
Devant monſieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée eſt féconde en ſoufflets.

Digitized by Google

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel ſoudain s'eſt évadée.
On ſait qu'elle eſt chez vous, & je m'en doutais bien.
Monſieur, il faut la rendre, & ma femme eſt mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toûjours de péchés, de ſcrupules.
Rendez-moi ſur le champ ſes petits billets doux,
Que tout ceci ſe paſſe en ſecret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience,
Faire rougir meſſieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une ſi déteſtable & ſi lourde impoſture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, monſieur, raviſſeur & parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche.
Mais, puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monſieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les loix ſauront punir ces excès d'infamie:
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas,
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'avocats.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *ſeul.*

QUe voilà pour m'inſtruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi ; ma ſageſſe obſtinée
Se complaiſait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlaſſe en ſes filets par ſa mine hypocrite.
Je bois, on m'aſſaſſine : en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laiſſe ; il emporte
Juſqu'aux clefs de ma chambre, & je reſte à la porte,
N'oſant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O ſageſſe ! à quel ſort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! ſi j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi,
Mon libertin de frère eſt plus ſage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

QUi frappe à coups preſſés ? quel bruit, quel tintamare ?
Que fait-on donc là-bas ? eſt-ce un nouveau bagare ?
Eſt-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait ſtipuler ?

PICARD (*accourant.*)

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du ſoir juſqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que ſa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur,
Ses regards ſeulement m'ont fait trembler de peur.
Et pour ſon premier mot elle m'a fait entendre,
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés
Pour y mieux parvenir ſont avec elle entrés.
Déja l'on verbaliſe.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire,
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jetter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, ſi j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monſieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Et ces ſages profonds & ces commentateurs,
Ne tourmenteront plus ma ſimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais ſottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y ſonge, j'y reſonge, & tout cela, Liſette,
Me paraît impoſſible.

LISETTE.

Oui, mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd pas la raiſon.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien moi, monſieur, moi qui raiſonne
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme eſt ſi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières.
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matières.
Un abbé grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette :
Quand elle eſt neuve encor à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
Elle ſe fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée,
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant.
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guères :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
Tout paſſe & tout renaît ; chaque jour ſa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle y reviendra !
Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère !
Que ferons-nous ici de mon benet de frère ?
Et du juriſconſulte, & de madame Agnant ?

LISETTE.

LISETTE.

Ils ont déja cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie,
Ait à mon frère aîné cauſé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont là des leçons pour un grand philoſophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe.
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Non; tout s'appaiſera;
Car enfin tout s'appaiſe : un cartaud ſuffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père.
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné pourſuivi par, madame AGNANT, monſieur AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné (*courant.*)

AU ſecours!

Madame AGNANT (*courant après lui.*)

Au méchant!

Monſieur AGNANT (*courant après madame Agnant.*)

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET (*courant après monſieur Agnant.*)

Au voleur.

(*Ils font le tour du théatre en pourſuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'ai le nez caſſé !

Madame AGNANT.

Je ſuis morte !

Monſieur AGNANT.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

Madame AGNANT.

Non. — Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup garou,
Et de la mère encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE l'aîné.

Eh madame, pardon !

Madame AGNANT.

Déteſtable hypocrite.

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Madame AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! je la rendrai ſi-tôt que je l'aurai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

Tu m'inſultes encor ! — Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage ?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. — Monſieur, écoutez-moi.

Monſieur AGNANT.

Volontiers : tu parais un très bon vivant toi ;
Je t'ai toûjours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Raſſurez-vous, mon frère ;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire ;
Entendons-nous.

Monſieur AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toûjours s'entendre, & non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

Monſieur AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bû déja,
Aſſeyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.
(*Il s'aſſied auprès de la table.*)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peſer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.
(*Ils ſe rangent autour de monſieur Agnant, qui reſte aſſis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par tout où vous la trouverez ;
Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encor il m'injurie,
L'effronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE (*à part à ſon frère.*)

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE (*prenant madame Agnant à part.*)

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

Monſieur AGNANT.

Il n'eſt point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire,
Que depuis quelque tems mon cher frère en effet,
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (*à ſon frère.*)

Paix donc; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

Monſieur AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaiſant viſage!

Madame AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE (*faiſant ſigne à ſon frère.*)

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage!

L'avocat PLACET

Cette excuſe louable eſt d'un cœur fraternel ;
Mais, monſieur, votre aîné n'eſt pas moins criminel.
Tenez, monſieur, voilà ſes miſſives infames,
Et ſes inſtructions pour diriger les ames.
(*il tire des lettres de deſſous ſa robe.*)

Le jeune GOURVILLE (*prenant les lettres.*)

Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un eſprit attentif
J'en veux voir la teneur & le diſpoſitif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*Il met les lettres dans ſa poche, madame Agnant ſe jette deſſus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres ſont d'un fauſſaire.

Madame AGNANT (*à Gourville l'aîné.*)

Fripon,
Nieras-tu tes écrits ! tien, voici tout du long
Tes beaux enſeignemens dont ma fille ſe coëffe ;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les dépoſer au greffe.

Madame AGNANT (*prenant des lunettes.*)

Ecoute. — *La vertu que je veux vous montrer*

Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. —
Ah! je te donnerai de la vertu; perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces ſottiſes.

Le jeune GOURVILLE (*verſant à boire à monſieur Agnant.*)

Voiſin.

Monſieur AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(*à madame Agnant.*)
Madame, goûtez-en.

Madame AGNANT (*ayant bû.*)

Peſte! il eſt admirable!

Le jeune GOURVILLE (*à monſieur Agnant.*)

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table.
On y porte un cartaud dont vous ſerez content.

Monſieur AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE (*à l'avocat Placet.*)

Et vous?

L'avocat PLACET (*boit un coup.*)

Il eſt fort bon; mais vous ne pouvez croire,
Qu'en l'état où je ſuis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE (*en préſente à ſon frère.*)

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie, —

C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.
(*A madame Agnant.*)
Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les ſiens, ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture ;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Madame AGNANT.

Oh ! c'eſt un honnête homme !

L'avocat PLACET.

Un grand-homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monſieur AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

Monſieur AGNANT (*en buvant & le regardant enſuite fixement.*)

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre couroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires,
Très charitablement des filles & des mères.

Madame AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur; elle penſe, & n'eſt plus une enfant;
Vous l'avez ſouffletée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

Monſieur AGNANT (*toûjours aſſis & le verre à la main.*)

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main promte, & vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu. C'eſt peu de choſe.
Allez, tout ira bien, — j'entends monſieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promtement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le

Le jeune GOURVILLE.
Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILLE l'aîné.
Perſuader ! eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.
Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.
Comment !

Le jeune GOURVILLE.
Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.
Moi !

Madame AGNANT.
Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.
Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.
D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.
Allons donc. (*Il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.
Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monſieur AGNANT (*en montrant le jeune Gourville.*)
Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE prenant par la main monſieur & madame AGNANT, & ſe mettant entr'eux.

Le jeune GOURVILLE.

PUis qu'il n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe ; & j'excuſais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant :
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Madame AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée :
Vous ſentez bien, madame, & vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

Monſieur AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de monſieur l'avocat.

Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé, — fi ! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, monſieur, c'eſt moi ſeul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux prêts à tout cenſurer.
Dix mille écus comptans ſont à conſidérer.

Monſieur AGNANT (*toûjours bien fixe, & l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain yvrogne de comédie à hoquets.*)

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénûment
Qu'on devait reſpecter un tel engagement.
Mon frère a fait ſans doute une grande ſottiſe
D'enlever la future à ce futur promiſe.
Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jalouſie & de diſſenſion.
Les deux futurs enſemble à peine pouraient vivre.

Madame AGNANT.

J'en ai peur en effet.

Monſieur AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toûjours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deſtin fatal,

Vous voyez que mon frère a ſeul fait tout le mal.
C'eſt votre propre ſang, c'eſt l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'eſt à moi de réparer ſa faute.
Pour Sophie, il eſt vrai je n'eus aucun déſir;
Mais je l'épouſerai pour vous faire plaiſir.

Monſieur AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien. Un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,
Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſés mon père,
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Madame AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

Monſieur AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé,
Mais je ſuis à ſa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Madame AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT (*à monſieur Agnant.*)

Cent mille francs, mon cher !

Monſieur AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !

Ah ! ça me plait.

Madame AGNANT.

Ça va juſqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque choſe avec.

Monſieur AGNANT.

Il eſt plein de mérite, & d'ailleurs il boit ſec.

L'avocat PLACET.

Mais ſongez s'il vous plait.

Monſieur AGNANT.

Tai-toi ; je vais le prendre

Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus !

Stipulés par vous-même !

Madame AGNANT.

Ils ne le ſeront plus.

(*Elle le pouſſe.*)

Cent mille francs — Allez.

Monſieur AGNANT (*le pouſſant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vîte.

Madame AGNANT (*lui faiſant faire la pirouette à droite.*)

Allez plaider ailleurs.

Monſieur AGNANT (*lui faiſant faire la pirouette à gauche.*)
Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'avocat PLACET.
Je vais vous faire aſſigner tous.

Le jeune GOURVILLE (*en le retournant.*)
N'y manquez pas.

Monſieur AGNANT.
Bon ſoir.

Madame AGNANT.
Allons, arrangeons-nous.
(*l'avocat Placet ſort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, monſieur AGNANT, madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.
MAis, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère ?

Le jeune GOURVILLE.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré,
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

Monſieur AGNANT.
C'eſt comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.
Tout de même, & ma fille ! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

Monſieur AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſoufflets, je vous prie,
Cela cabre un eſprit.

Monſieur AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arrivera plus — c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très certainement.
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(*Il fait un pas pour ſortir.*)

Madame AGNANT (*l'embraſſant.*)

Il faut que je t'embraſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Madame AGNANT (*l'arrêtant encore.*)

Ecoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre ;
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter — va mon fils — ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle ?

GOURVILLE (*en s'en allant.*)

Oh oui, tout comme de moi-même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu comme je l'aime !

SCENE V.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.

PAr ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh ! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela ! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

Monſieur AGNANT.

Ah ah !

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſi-tôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

Monſieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche !

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont : comment cent mille francs !

L'avocat

L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

Monſieur AGNANT.

Un pédant imbécille
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT, monſieur GARANT.

Madame AGNANT.

EH bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

Monſieur GARANT.

Oui, ma chère voiſine, & le ciel l'a voulu.

Monſieur AGNANT.

Quel bonheur!

Monſieur GARANT.

Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Madame AGNANT.

L'eſcapade, monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

Monſieur GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux: & puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle poura me faire une grande fortune.

Madame AGNANT.

Une fortune, à vous!

Monſieur AGNANT.

Je ſuis tout interdit.
Ma fille, de grands biens ! des patrons, du crédit ?
Quels diſcours !

Madame AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille,
Mais du crédit !

Monſieur GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

Monſieur GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon ;
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Madame AGNANT.

Comment ! vous épouſez notre Ninon ?

Monſieur AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai ?

Monſieur GARANT.

Très vrai.

Monſieur AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pouriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, & qu'elle en va ſortir,
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendreſſe

Cent mille francs comptans que vous avez en caiſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

Monſieur GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins! & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout prêts pour lui?

Madame AGNANT.

Je le tiens de ſa bouche.

Monſieur AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

Monſieur GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême.
Il ſéduit tour-à-tour les filles du Marais.
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs attraits.
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot: & je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître,
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

Monſieur GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

Monſieur AGNANT (*en buvant un coup.*)

C'eſt dommage.

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas ſauvée ?

Monſieur GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux frères, je vois,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monſieur AGNANT.

Les fripons que voilà !

Monſieur GARANT.

Toûjours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caracteres.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raiſon ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

Monſieur GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne ?
Allons, courons bien vîte après notre avocat,
Il vaudra mieux que rien.

Monſieur AGNANT (*avec le geſte d'un homme.*)

Ma femme, il eſt bien plat.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH madame, quel train ! quel bruit dans votre abſence !
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance !

NINON.

Je ſais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée :
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment ! battre ſa fille ! ah ! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu ?
Il faut pour la jeuneſſe être un peu complaiſante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voiſins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le ſecret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, ſi douce, ſi gentille.

NINON.

Dès la première fois ſon maintien me ſurprit.
Sa grace me charma, j'aimai ſon tour d'eſprit.
Des femmes quelquefois aſſez extravagantes
Ayant des ſots maris font des filles charmantes.
Il falut bien ſouffrir de ſes très ſots parens
La viſite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voiſinage;
Sa fille était toute autre; elle obtint mon ſuffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épouſant,
N'eſt point forcé de vivre avec madame Agnant.
On reſpecte beaucoup ſa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie eſt bonne par le cœur.
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce ſoir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un ſeul jour, c'eſt faire aſſez de bien;
Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième,
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand beſoin: tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raiſonnable,

Il ne lui manqua rien que d'être ſupportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet eſprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, & ton affaire eſt prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Liſette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, eſt-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence eſt entre ſa perſonne
Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.
Pren cinquante louis, pour ſubvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

NINON.

AH ! Picard, quels bienfaits !
(*en montrant la bourſe.*)
Vois-tu cela !

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur eſt grand — & que je ne déſire
Rien plus — ſinon qu'il dure — & que Liſette & moi
Nous ſommes obligés — mais aide-moi donc, toi,
Je ne ſais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaiſſance.

PICARD.

Ah ! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Ça, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec monſieur Garant ; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme !

NINON.

Oh oui — mais di-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant ?

PICARD.

Mais madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde : & dit qu'on eſt ſans foi :

Et

Et dit qu'on l'a trompée & que ſa fille eſt priſe :
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe.
Et puis elle s'appaiſe & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raiſon, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monſieur ſon époux ?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit ſans ſourciller tout ce remu-ménage ;
Et pour fuir les chagrins qui pouraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire attendant le ſouper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante
Il les amuſe tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah ! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux ſe montrans.
Monſieur le marguillier eſt bien le ſeul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré ſa modeſtie on le découvre aſſez : —
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement, mieux coëffé, & l'air plus honnête.*)

VOus me voyez, madame, après d'étranges criſes
Bien ſot & bien confus de toutes mes bêtiſes :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaiſantant mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les viſions de ma ſombre folie
Me ſéparer de vous, & donner la maiſon
Que vos propres bienfaits ont miſe ſous mon nom.

NINON.

Tout eſt raccommodé. J'avais pris mes meſures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pouriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable & ſot.

NINON.

Ah ! vos yeux ſont ouverts.
Vous démêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes
Qui penſent être bons quand ils ne ſont que triſtes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;
Ces eſcrocs recueillis, & leurs plates bigotes
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de ſens,

D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainſi la politeſſe
Déja dans votre eſprit ſuccède à la rudeſſe.
Je vous vois dans le train de la converſion.
Vous deviendrez aimable, & j'en ſuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perſonnage
Que mon bizarre ſort me donne en mariage ?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un ſentiment.
Tout ce que vous ferez ſera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union ſi chère ?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'oſe plus blâmer ; mais quand je conſidère
Que pour nous ſéparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chaſſer de votre maiſon même....

NINON.

Oh ! c'était par vertu : dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'eſt un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et ſurtout gardez-vous un peu de ſes couſines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que ces prudes-là ſont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! & cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouſer le couſin !

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire ;

Allez, croyez ſur tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien ;
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables.
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enyvré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre.
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune (*amenant monſieur & madame* AGNANT,) LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADorable Ninon, daignez tranquilliſer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiſer.

Monſieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai torr quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu ! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſûreté.

Madame AGNANT.

Eſt-ce donc ce benêt, — ou toi jeune éventé
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! ſoyez très ſûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaiſant, ſans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il inſtrumente
Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus longtems.
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace
Souffrez ſans vous fâcher que je vous ſatisfaſſe.

Madame AGNANT.

Ah ! ſouffrez que je crie ; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encor.

Monſieur AGNANT.

Eh, tai-toi ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons ſans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voiſins, daignez d'abord m'inſtruire,

Si c'eſt votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & ſa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs ſa fortune ſe monte ?

Monſieur AGNANT.

Oui parbleu ma voiſine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette ſomme.

Madame AGNANT.

Ah ! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
On ne peut rien ſans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce tréſor.

Monſieur & madame AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'eſpère
Que vous me laiſſerez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monſieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui paſſe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne auſſi.

Monſieur AGNANT.

C'eſt une comédie,
Perſonne ne s'entend & chacun ſe marie.

Digitized by Google

(*à Gourville l'aîné.*)

Soupera-t-on bientôt ? allons mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)

J'y ſuis bien neuf encor. — à tout ce grand myſtère
Ma préſence, madame, eſt-elle néceſſaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez ; vous verrez avec nous
Ce que monſieur Garant veut bien faire pour vous.
Et nous aurons beſoin de votre ſignature.

LISETTE.

Je fais ſigner auſſi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Monſieur AGNANT.

Eh bien, tu vois ma femme ; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec ſon grand eſprit
Saurait arranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monſieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, monſieur GARANT, (*après avoir ſalué la compagnie, qui ſe range d'un côté, tandis que monſieur Garant & Ninon ſe mettent de l'autre, les domeſtiques derrière.*)

Monſieur GARANT (*en ſerrant la main de Ninon.*)

LA raiſon, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dreſſé congrument,
Avec meſure & poids, d'une manière ſage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'uſage.
(*à madame Agnant.*) (*à monſieur Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment mon voiſin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monſieur GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y ſouſcrire
A l'écart, s'il vous plait, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur eſt ſi plein de tous vos tendres ſoins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite
Qui publiront mon choix & tout votre mérite.
Nous ſouperons enſemble : ils ſeront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui ſont pour les deux frères.

Monſieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet.

Et

Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ſtipulations entre nous énoncées.
Ce ſont, vous le ſavez, des affaires paſſées.
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monſieur AGNANT.

Comment !

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille auſſi ! ſortons de ce franc coupegorge.
(*montrant le jeune Gourville.*)
Ou chacun me trompait, ou ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'eſt vous grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'affronts ;
Ma fille paîra cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la criſe.

Le jeune GOURVILLE (*arrêtant monſieur & madame Agnant & les ramenant tous deux par la main.*)
Mon Dieu ne ſortez point, reſtez mon cher Agnant,
Quoiqu'il puiſſe arriver, tout finira gayement.

NINON (*à monſieur Garant dans un coin du théatre tandis que le reſte des acteurs eſt de l'autre.*)
Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monſieur GARANT.

Oui, qui ne diſent rien, là — des raiſons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiſſez-moi m'expliquer.

Et ſi dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas ſemblant.

Monſieur GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Madame AGNANT (*à monſieur Agnant.*)

Que diſent-ils de nous ?

NINON (*à monſieur Garant.*)

Et ſi je me hazarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels ſont mes ſentimens, & quelles ſont mes vues.

Madame AGNANT.

Ma foi, juſqu'à préſent elles ſont peu connues.

NINON (*à madame Agnant.*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Madame AGNANT.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premiérement,
Vous mettre tous au fait — feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Madame AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entr'eux :

Digitized by Google

Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt monſieur.

Monſieur GARANT (*faiſant la révérence à la compagnie.*)

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouïſſent,
C'eſt un crime effroyable & que les loix puniſſent.
(*à monſieur Garant.*)
N'eſt-ce pas?

Monſieur GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

Monſieur GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme?

Monſieur GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! fort bien.

Monſieur AGNANT.

Et monſieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

Monſieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en eſt trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plait, m'écouter juſqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout.
Et je me ſens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Pourſuivons. — Toûjours prêt de me favoriſer,
Monſieur me croyant riche a voulu m'épouſer,
Afin que nous puiſſions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

Monſieur GARANT.

Mais il ne falait pas dire cela.

NINON.

Si fait.
Rien ne ſaurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres perſonnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'auſſi-tôt que Gourville
Eut fait ſon teſtament, un ami difficile,
Un eſprit de travers eut l'injuſte ſoupçon
Que votre marguillier pourait être un fripon ?

Monſieur GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'inſtant ſe corrige ;
Et peut-être trompé ; mais ſain d'entendement
Il fait, ſans en rien dire, un ſecond teſtament :
Il m'a falu courir longtems chez les notaires
Pour y faire appoſer les formes néceſſaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et ſi j'avais tardé les miens étaient perdus.
Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez : voilà je penſe un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé ; monſieur Garant n'a rien.

Monſieur AGNANT.

Quel tour !

Madame AGNANT.

La brave femme !

NINON (*en montrant les deux Gourville.*)

Entr'eux deux je partage
Ainſi que je le dois le petit héritage.
Je ſouhaite à monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

Monſieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON (*à madame Agnant.*)

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

Monſieur GARANT (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE (*lui ſerrant la main.*)

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu vilain mâtin, qui m'en fis tant à croire.

Monſieur AGNANT (*le ſaiſiſſant par le bras.*)

Et pourquoi t'en aller, reſtes avec nous pour boire.

Monſieur GARANT (*ſe débarraſſant d'eux.*)

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE (*lui faiſant la révérence, & lui montrant la bourſe des cinquante louis.*)

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez ſi bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laiſſons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE (*à Ninon.*)

Ah! je ſuis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démaſqué, vilipendé le traître!

Madame AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle ſaura

Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE (*à Picard.*)

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtreſſe

A plus d'eſprit qu'eux tous, d'honneur & de ſageſſe?

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LES
LOIX DE MINOS,
TRAGÉDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.

MÉRIONE, } arcontes.
DICTIME, }

PHARÈS, grand ſacrificateur.

AZÉMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }

ASTÉRIE, captive.

Un héraut.

Pluſieurs guerriers Cydoniens.

Suite, &c.

La ſcène eſt à Gortine ville de Crète.

LES

Digitized by Google

LES LOIX DE MINOS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente les portiques d'un temple, des tours ſur les côtés, des cyprès ſur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUoi ! toûjours, cher ami ; ces arcontes, ces grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans !
Minos qui fut cruel a régné ſans partage ;
Mais il ne m'a laiſſé qu'un pompeux eſclavage,
Un titre ; un vain éclat, le nom de majeſté,
L'appareil du pouvoir ; & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang ; je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours:
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.

Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager,
Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a ſes périls ; je les connais ſans doute ;
Je les ai vus de près ; je ſais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idomenée, il mourut exilé,
(2) En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.
Par le ſang de ce fils il crut plaire à la Crète.
Mais comment ſubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconſtant, orageux, égaré ;
Vive image des mers dont il eſt entouré ?
Ses flots ſont élevés, mais c'eſt contre le trône ;
Une ſombre tempête en tout tems l'environne.
Le ſort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conſeils, les autres par les armes ;
Vos jours toûjours troublés ſont entourés d'allarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'eſt ſouvent le deſtin,
Leurs pénibles travaux ſe ſuccèdent ſans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée ;
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs,
Que ce ſaint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt-là ce qui m'étonne ; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers ſous les armes blanchis,
Vieux ſuperſtitieux aux meurtres endurcis,
Deſtructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calcas. Ils tremblent à mes yeux

Sous un Calcas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encor barbare, (3) & de ſon ſang trempée,
A des Dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos loix, ſes Dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire.
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mêlange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible ; & mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les Dieux ; mais dans ma pieté
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans,
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & ſurtout cette fille,
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encor ; & peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés ; je les vois glorieux
De cultiver les arts & d'inventer des Dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,

Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
(4) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & ſans trône, errans, & vagabonds,
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles.
La nature eſt leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra nous les écouterons.
Les arcontes & moi, ſelon nos loix antiques
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçoi-les. Et ſurtout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Puis-je voir ſans frémir ces ſauvages guerriers
De ma famille entière inſolens meurtriers ?
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent;
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens :
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au tems;
Il en coûte à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend !
On vient. Puiſſent les Dieux que ma juſtice implore,
Ces Dieux trop mal ſervis, ces Dieux qu'on deshonore
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux,
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux !

SCENE II.

TEUCER, DICTIME : *le pontife* PHARÈS *avance avec les ſacrificateurs à ſa droite. Le roi eſt à ſa gauche accompagné des arcontes de la Crète.*

PHARÈS (*au roi & aux arcontes.*)

Prenez place, Seigneurs, au temple de Gortine. (5)
Adorez & vengez la puiſſance divine.
(*Ils montent ſur une eſtrade, & s'aſſeyent dans le même ordre. Pharès continue.*)
Prêtres de Jupiter, organes de ſes loix,
Confidens de nos Dieux. — Et vous roi des Crétois, —
Vous, arcontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de ſang, ce jour ſi ſolemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauſte attendu que notre loi commande.
(6) De ſept ans en ſept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros.
Ainſi dans ſes décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait ſur les enfans d'Egée
La majeſté des Dieux & la mort d'Androgée.
Nos ſuffrages, Teucer, vous ont donné ſon rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre ſang.
Nous vous avons choiſi quand par Idomenée
L'île de Jupiter ſe vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté.
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le ſang de la jeune captive

Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos loix, & proſcrits par nos Dieux
Des repaires ſanglans de leurs antres ſauvages
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages :
Toûjours envain punis ils ont toûjours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.
(*à Teucer.*)
Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance
Aux champs de Bérécinthe en vos premiers combats,
Sous leurs toits embraſés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaiſe leurs mânes. —
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes !
Le vil ſang d'une eſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel offenſé.
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon temple ;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, — & vous, prêtres des Dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte ; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes ;
Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père ?

Digitized by Google

Plût aux Dieux que Minos, ce grand légiſlateur,
De notre république auguſte fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils ſacrifices!
L'homicide en effet rend-il les Dieux propices?
Avons-nous plus d'états, de tréſors & d'amis
Depuis qu'Idomenée eut égorgé ſon fils? —
Guerriers, c'eſt par vos mains qu'aux feux vengeurs en proye
J'ai vu tomber les murs de la ſuperbe Troye.
Nous répandons le ſang des malheureux mortels,
Mais c'eſt dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calcas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le ſang d'Iphigénie. (7)
Ah! ſi pour nous venger le glaive eſt dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs ſoyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuſe & floriſſante
Que par l'aſſaſſinat d'une fille innocente?
Les enfans de Cydon ſeront-ils plus ſoumis?
Sans en être plus craints nous ſerons plus haïs.
Au Souverain des Dieux rendons un autre hommage.
Méritons ſes bontés, mais par notre courage.
Vengeons-nous, combattons, qu'il ſeconde nos coups:
Et vous, prêtres des Dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux; mais ils ſont inutiles
Pour les eſprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il ſuffit. Vous n'êtes en effet
Que ſon premier organe & ſon premier ſujet.
C'eſt Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéiſſe;
Et ce n'eſt pas à vous de juger ſa juſtice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au ſang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,

Quand il veut, il fait grace. Ecoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous preſſe?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète
Portez celui des Dieux dont je ſuis l'interprète.
Mais voici la victime.

(*On amène Aſtérie couronnée de fleurs & enchaînée.*)

SCENE III.

Les perſonnages précédens, ASTÉRIE.

DICTIME.

A Son aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encor il eſt de barbarie!
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, & de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom.
Ma mère eſt au tombeau; le vieillard Azémon,

Mon

Mon digne & tendre père a dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paſſer ſon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eſt notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eſt un fantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Appren que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphêmes,
Eſt déja préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTÉRIE.

Je le ſais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le ſais inhumain; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes & terribles;
Tu les connais, tu ſais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu par une aigle portés
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exiſte, & s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous; s'il lance le tonnerre, (8)
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi longtems inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bucher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler
Sur ma cendre, ſur roi, ſur les tiens s'écrouler!
Périſſe ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure
Qu'elle ſoit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes Dieux.

Voilà mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux. —
Et toi que l'on dit roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les loix t'ont porté
Semble tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?
Non, de mes aſſaſſins tu n'es pas le complice.

MÉRIONE (*arconte à Teucer.*)

On ne peut faire grace, & votre autorité
Contre un uſage antique, & partout reſpecté,
Oppoſerait, Seigneur, une force impuiſſante.

TEUCER.

Que je livre au trépas ſa jeuneſſe innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du ſang au peuple, & vous le connaiſſez.
Ménagez ſes abus fuſſent-ils inſenſés.
La loi qui vous révolte eſt injuſte peut-être;
Mais en Crète elle eſt ſainte; & vous n'êtes pas maître
De ſecouer un joug dont l'état eſt chargé.
Tout pouvoir a ſa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il eſt trop barbare il faut qu'on l'aboliſſe.

MÉRIONE.

Reſpectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la juſtice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Buſiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'eſtime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteſte en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un abſolu pouvoir.

Je ſuis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.
(*à Dictime.*)
Vien, ſui-moi.

PHARÈS (*ſe lève, les ſacrificateurs auſſi, & deſcendent de l'eſtrade.*)
Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.
Vous oſez !...

SCENE IV.

Les perſonnages précédens. UN HÉRAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les arcontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HÉRAUT.
DE Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré, les branches pacifiques
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.
Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.
La loi veut qu'on diffère. Elle ne ſouffre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable aſſemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs.
C'eſt par-là que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,

Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour. —
Allez, qu'on la remène en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée. —
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grace, ô roi! ſi tu veux m'épargner.
Mon ſupplice eſt injuſte autant qu'épouvantable:
Et quoique j'y portaſſe un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons ſoient d'apprendre à mourir,
Le jour m'eſt cher . . . hélas! mais s'il faut que je meure,
C'eſt une cruauté que d'en différer l'heure.

(*On l'emmène.*)

TEUCER.

Le conſeil eſt rompu. — Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pouront mal aiſément déſarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte eſt toûjours ſuſpendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je ſais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faibleſſe, & réprimer l'audace.
Tels ſont mes ſentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander;
Et ſi j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie.
Servez-la. Mais ſurtout ſi vous craignez les Dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, GARDES, DATAME, & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

OU ſont ces députés envoyés à mon maître ?
Qu'on les faſſe approcher ; — mais je les vois paraître. —
Quel eſt celui de vous dont Datame eſt le nom ?

DATAME.

C'eſt moi.

DICTIME.

Quel eſt celui qui porte une rançon ?
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes ? . . .

DATAME.

Nous ne rougiſſons pas de propoſer la paix.
Je l'aime ; je la veux, ſans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inſtruiſit à vaincre, & qui me ſert de père,
S'eſt chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres ſurpris.
Nous venons les tirer d'un infame eſclavage.
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eſt-il ici ?

DATAME.

Son âge
A retardé ſa courſe ; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers, qui diviſent les nues,
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues :
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts ;
Par le fardeau des ans ſa marche eſt ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut préſenter ;
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur, & vos bras dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Longtems nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en ſouverains.
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie.
J'arrive ; je demande Aſtérie à ton roi,
A tes Dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.

Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuſtre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement ſéduits :
Une cauſe plus juſte ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon ſeul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être juſqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes.....
(*à Dictime.*)
Guerrier, qui que tu ſois, c'eſt à toi de ſavoir
Ce que peut le courage armé du déſeſpoir.
Tu nous connais : prévien le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous ſavons réprimer cette audace indiſcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous inſulter.
Calme tes vains tranſports. Appren, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince ſe déclare ;
Qu'il épargne ſouvent le ſang qu'on veut verſer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il ſait récompenſer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère ſurtout la juſtice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon ; que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ?... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaſſade
Doit paraître au ſénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux loix des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais ?

DICTIME.

Non : ce vaſte édifice
Eſt le temple, où des Dieux j'ai prié la juſtice
De détourner de nous les fléaux deſtructeurs ;
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos. Ce grand fourbe, & ce roi ſi cruel !
Lui, dont nous déteſtons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de ſang. Lui, dont la race impure,
(9) Par des amours affreux, étonna la nature.
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraſer,
Et qui donna des loix pour nous tyranniſer !
Lui, qui du plus pur ſang, que votre Grèce honore,
Nourrit ſept ans ce monſtre appellé Minotaure !
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menſonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita par ſes fureurs impies
Que d'éternels tourmens ſous les mains des Furies ! —
Parle : eſt-ce là ton ſage, eſt-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée eſt injuſte & trompeuſe !
Sa mémoire à la Grèce eſt encor précieuſe :
Ses loix & ſes travaux ſont par nous abhorrés.

On

On mépriſe en Cydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus ; & les nôtres ſont grands :
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix ſalutaires
Aboliront bientôt tant de loix ſanguinaires.
Pren confiance en lui. Sois ſûr de ſes bienfaits :
Je jure par les Dieux....

DATAME.

Ne jure point ; promets....
Promets-nous que ton roi ſera juſte & ſincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père....
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à ſouhaiter.
La nature pour nous fut aſſez bienfaiſante :
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faſtueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre ſont nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis. — Méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en eſt digne ; Oui peut-être aujourd'hui
En le connaiſſant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il eſt tems que nos haines finiſſent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniſſent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiſſe de mon roi bleſſer la dignité ;
(*à ſa ſuite.*)
Mais il l'eſtimera. — Vous ; allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec reſpect ces guerriers généreux.
(*Ils ſortent.*)
Puiſſent tous les Crétois penſer un jour comme eux !
Que leur franchiſe eſt noble, ainſi que leur courage !
Le lion n'eſt point né pour ſouffrir l'eſclavage.
De pareils alliés ſont de mauvais ſujets ;
Leur mâle liberté peut ſervir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

IL faut prendre un parti ; ma triſte nation
N'écoute que la voix de la ſédition.
Ce ſénat orgueilleux contre moi ſe déclare.
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toûjours les méchans feignent de poſſéder,
A qui ſouvent les rois ſont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeſte induſtrie

Crier de tous côtés religion, patrie !
Tous prêts à m'accuſer d'avoir trahi l'état,
Si je m'oppoſe encore à cet aſſaſſinat.
Le nuage groſſit ; & je vois la tempête
Qui ſans doute à la fin tombera ſur ma tête.

DICTIME.

J'oſerais propoſer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés ;
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent ſubir ;
Mais amis généreux, ils pouraient nous ſervir.
Il en eſt un ſurtout, dont l'ame noble & fière
Connait l'humanité dans ſon audace altière :
Il a pris ſur les ſiens, égaux par la valeur,
Ce ſecret aſcendant que ſe donne un grand cœur :
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à ſa vertu, quoique dure & ſauvage.
Si de pareils ſoldats pouvaient marcher ſous vous,
On verrait tous ces grands ſi puiſſans, ſi jaloux
De votre autorité qu'ils oſent méconnaître,
Porter le joug paiſible, & chérir un bon maître.
Nous voulions aſſervir des peuples généreux :
Faiſons mieux : gagnons-les : c'eſt-là régner ſur eux.

TEUCER.

Je le ſais. Ce projet peut ſans doute être utile ;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner ?
Je veux ſauver les jours d'une jeune barbare.
Du ſang des citoyens ſerai-je moins avare ?

Il le faut avouer : je ſuis bien malheureux !
N'ai-je donc des ſujets que pour m'armer contr'eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illuſtre naufrage ?
Ah ! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc ; contre les loix la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable !
Il domine au ſénat ! On ne veut déſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix !

TEUCER.

Quel que ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va ; le cruel du moins n'aura point ſa victime.
Va ; dans ces mêmes lieux profanés ſi longtems,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire.)
Mon nom reſpecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort. —
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur

Qui parle en ſa défenſe & domine en mon cœur. —
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette Cydonienne entre nos mains remiſe. —
(*Les Gardes ſortent.*)
Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On oſe l'arracher du fond de cette tour;
Et la rendre au cruel armé pour ſon ſupplice,
Qui preſſe au nom des Dieux ce ſanglant ſacrifice.
Demeure: la voici. Sa jeuneſſe, ſes traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, GARDES.

ASTÉRIE.

QUe prétend-on de moi! Quelle rigueur nouvelle;
Après votre promeſſe, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient deſtinés?
O roi! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez.

TEUCER.

Non. Je veille ſur vous; & le ciel me ſeconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma priſon profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour:
Vous reverrez en paix votre premier ſéjour. —
Malheureuſe étrangère & reſpectable fille,
Que la guerre arracha du ſein de ſa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir. — Oubliez nos autels. —

Une eſcorte fidelle aura ſoin de vous ſuivre.
Vivez. — Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTÉRIE.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais Dieux, qu'ici l'on deshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui me parlant en Dieux, n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maître,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri. —
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau, vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure ?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma priſon,
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

ASTÉRIE.

Datame lui ! Seigneur ! que vous me confondez !
Il ſerait dans les mains du ſénat de la Crète ?
Parmi mes aſſaſſins ?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?

Vous ſerait-il promis ? Eſt-ce un parent, un frère ?
Parlez : ſon amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous ſervir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joie, hélas ! puis-je jouïr ?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice !
Quels Dieux en ma faveur ont parlé ?

TEUCER.

La juſtice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur ; Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos ſermens ſont communs, & ce nœud vénérable
Eſt plus ſacré pour nous & plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos états
Pour aſſervir des cœurs qui ne ſe donnent pas.
Le mien n'eſt plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuſe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches ſoldats, qui dans les champs de Mars
N'oſeraient ſur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans ſans défenſe ;
Et devant vos autels ont traîné l'innocence :
Ce ſont-là les lauriers dont ils ſe ſont couverts.
Un prêtre veut mon ſang, & j'étais dans ſes fers.

TEUCER.

Ses fers ! . . . ils ſont briſés, n'en ſoyez point en doute ;
C'eſt pour lui qu'ils ſont faits. Et ſi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où ſa main veut ſur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les Dieux vous ont ſauvée.

Il vous ſuivra bientôt. Rentrez. Que cette tour
De la captivité juſqu'ici le ſéjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce ſerait peu d'aſſurer votre vie;
Et de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes Dieux, vous, & l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEigneur, ſans paſſion pourez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas:
Et vous ſavez aſſez que dans nos grands débats,
Je ne me ſuis montré le fauteur ni l'eſclave
Des ſanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui ſéduit ſa faibleſſe, & nourrit ſa fureur.
Vous penſez arrêter d'une main courageuſe
Un torrent débordé dans ſa courſe orageuſe:
Il vous entraînera; je vous en averti.
Pharès a pour ſa cauſe un violent parti;
Et d'autant plus puiſſant contre le diadême
Qu'il croit ſervir le ciel, & vous venger vous-même.
» Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer

» A

» A ſon père arrachée, expira ſous le fer ;
» Et du ſang le plus vil indignement avare,
» Teucer dénaturé reſpecte une barbare !...
» Lui ſeul eſt inhumain : ſeul, à la cruauté
» Dans ſon cœur inſenſible il joint l'impiété.
» Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne :
» L'encenſoir du pontife offenſe ſa couronne.
» Il outrage à la fois la nature & le ciel,
» Et contre tout l'empire il ſe rend criminel... «
Il dit ; & vous jugez ſi ces accens terribles
Retentiront longtems ſur ces ames flexibles,
Dont il peût exciter ou calmer les tranſports,
Et dont ſon bras puiſſant gouverne les reſſorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il ſut vous ſéduire.
M'apportez-vous ſon ordre, & penſez-vous m'inſtruire ?

MÉRIONE.

Je vous donne un conſeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas beſoin.

MÉRIONE.

Il vous ſerait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce ſoin.
Je ſais prendre ſans vous conſeil de ma juſtice.

MERIONE.

Elle peut ſous vos pas creuſer un précipice.
Tout noble dans notre île a le droit reſpecté (10)
Des'oppoſer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MÉRIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre.
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais ; tout noble eſt tyran tour-à-tour.

MÉRIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toûjours produit le public eſclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur ; vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès lors. Enfin, je la déteſte :
Soyez ſûr qu'à l'état elle ſera funeſte.

MÉRIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien ;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen.
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pouriez hazarder, dans ces diſſentions,
De véritables droits pour des prétentions ! ....
Conſultez mieux l'eſprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entr'elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival;
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos loix...

TEUCER.

Laissez vos loix; elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MÉRIONE.

Proposez une loi plus humaine & plus sainte;
Mais ne l'imposez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs. Il faut persuader.
La prudence & le tems pouront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me suive.
Il est tems que je régne & non pas que je vive.

MÉRIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juste, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître. —
Et nous; allons, Dictime, assembler nos amis,
S'il en reste à des rois insultés, & trahis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Penſent-ils m'éblouïr par la pompe royale,
Par ce faſte impoſant que la richeſſe étale ?
Croit-on nous amollir ? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe où la Grèce raconte
Que Minos autrefois enſevelit ſa honte
N'eſt qu'un repaire obſcur, un ſpectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de ſplendeur
Eſt deſcendu, dit-on, du haut de l'empirée,
(11) N'eſt qu'un lieu de carnage à ſa première entrée;
Et les fronts des beliers égorgés & ſanglans
Sont de ces murs ſacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié ſon infecte demeure.
Que tous ces monumens ſi vantés, ſi chéris,
Quand on les voit de près inſpirent de mépris !

UN CYDONIEN.

Cher Datame, eſt-il vrai qu'en ces pourpris funeſtes
On n'offre que du ſang aux puiſſances céleſtes ?
Eſt-il vrai que ces Grecs en tous lieux renommés
Ont immolé des Grecs aux Dieux qu'ils ont formés ?

Digitized by Google

La nature à ce point ſerait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'impoſteurs on dit qu'elle eſt livrée ;
Qu'elle n'eſt plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des Dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide ; il ſoutient nos courages
Nous n'avons point de temple en nos déſerts ſauvages ;
Mais nous ſervons le ciel & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aſtérie & partir avec elle !

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés :
Eſclave pour eſclave ; & quittons la contrée
Où notre pauvreté qui dut être honorée,
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aziles,
Fuyons leurs Dieux, leurs mœurs & leurs bruiantes villes.
Ils ſont cruels & vains, polis & ſans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah ! ſurtout de leurs mains reprenons Aſtérie.
Pouriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui ſon plus bel ornement ?
Son père eſt attendu de moment en moment ;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a ſatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu.

Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes ?
Je voulais à Teucer apporter mes allarmes ;
Mais on m'a fait ſentir que graces à leurs loix
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenſe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne falait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas.
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs. Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle, & venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang & des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les perſonnages précédens, UN CYDONIEN arrivant.

LE CYDONIEN.

AH ! ſavez-vous le crime ?...

DATAME.

O ciel ! que me dis-tu ?
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie.....

DATAME.

Eh bien ?....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple eſt prêt pour ſon ſupplice.

DATAME.

Pour Aſtérie !

LE CYDONIEN.

Appren que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels grands la horde forcenée
Aux buchers dévorans l'a déja condamnée.
Ils appaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé ;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare.
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide & qu'ils ont conſacré
Son ſang offert aux Dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*Il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

Digitized by Google

UN CYDONIEN.

Il en eſt encor un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance,
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME (*revenant à lui.*)

Qui! moi! je ne pourais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourai ſans doute. — O mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*On entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!.... d'où part cette voix! quels Dieux ont ſur ma tête
Fait retentir au loin les ſons de ces accens?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens?

La même voix.

Datame!...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même! —
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême!
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe? Eſt-ce là ſa priſon?

Les

Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre ?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre !

DATAME.

Des priſons ! eſt-ce ainſi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourons-nous marcher ſur leurs vaſtes ruïnes !

DATAME (*avance vers la tour.*)

Quel nouveau bruit s'entend ? — Aſtérie ! — ah grands Dieux !
C'eſt elle, je la vois, elle marche en ces lieux. —
Mes amis, elle marche à l'affreux ſacrifice :
Et voilà les ſoldats armés pour ſon ſupplice.
Elle en eſt entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Aſtérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'eſt à ſes pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir ſacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OU penſez-vous aller & qu'eſt-ce que vous faites ?
Quel tranſport vous égare, aveugles que vous êtes ?
Dans leur courſe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cette eſclave ils ſuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent ſurtout de ces autels horribles
Dreſſés par la vengeance à des Dieux inflexibles ;
Qu'ils ſortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous

Que de juſtes ſujets d'un éternel courroux.
Ils nous déteſteront ; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts...
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les allarmes !
Ah ! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

DEmeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus tems de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis ; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des loix la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie.
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déja levé défendait ſes beaux jours.
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie.
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels attentats ?

TEUCER.

Ah ! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il payera de ſa tête une telle inſolence.
Lui ! s'attaquer à moi tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſûreté ;
Lorſque déja ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive !
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne conçois pas ?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?
J'y cours ; le téméraire en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je faiſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſurtout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager !
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne ;
Et pour qui ?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret ; mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,
Ces parvis tout ſanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grace, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéreſſe.
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon païs.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère ;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toûjours levé ſur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr. C'en eſt fait. — Mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins !

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

QUe ſont-ils devenus ?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe,
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie ;
Tout le peuple à grands cris preſſe leur châtiment :
Le ſénat indigné s'aſſemble en ce moment.

Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras.
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée. —
L'arrêt eſt-il porté ?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort.
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat:
Et la ſeule Aſtérie occupe le ſénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revolons aux combats : c'eſt mon premier devoir.
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir ;
Mon autorité faible eſt ici déſarmée.
J'ai ma voix au ſénat, mais je régne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas peſans,
Se ſoutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter

Que votre cœur humain poura ſe contenter.

TEUCER.

Quelle ſimplicité dans ces mortels agreſtes !
Ce vieillard a choiſi des momens bien funeſtes.
De quel trompeur eſpoir ſon cœur s'eſt-il flatté ?
Je ne le verrai point. Il n'eſt plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, ſi je l'en crois, des préſens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père !
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux.

LE HERAUT.

Il inſiſte ; il nous dit qu'au bout de ſa carrière
Ses yeux ſe fermeraient ſans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds ſe jetter un moment.
Il demandait Datame avec empreſſement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à ſa vieilleſſe
Ce vain ſoulagement qu'exige ſa faibleſſe.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouſe, & ma fille expirer dans mes bras,
Les conſolations dans ce moment terrible
Ne deſcendirent point dans mon ame ſenſible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes ſujets,
Et de civiliſer l'agreſte Cydonie.

Du ciel qui conduit tout, la ſageſſe infinie
Réſerve, je le vois, pour de plus heureux tems
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe, (12.)
Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce. —
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfaiſante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZÉMON, *accompagné d'un eſclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

QUoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux ſolitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois,
Et daignaient raſſurer l'étranger en allarmes,
Ne laiſſent voir au loin que des ſoldats en armes.
Un ſilence profond régne ſur ces remparts.
Je laiſſe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour ſanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eſt point préſenté.
On n'offre aucun aſyle à ma caducité.
Il n'en eſt pas ainſi dans notre Cydonie,
Mais l'hoſpitalité loin des cours eſt bannie.
O mes concitoyens ſimples & généreux
Dont le cœur eſt ſenſible autant que valeureux,
Que pourez-vous penſer quand vous ſaurez l'outrage
Dont la fierté Crétoiſe a pu flétrir mon âge !
Ah ! ſi le roi ſavait ce qui m'amène ici,
Qu'il ſe repentirait de me traiter ainſi !
Une route pénible & la triſte vieilleſſe

De

De mes ſens fatigués accable la faibleſſe.
(*Il s'aſſied.*)
Goûtons ſous ces cyprès un moment de repos,
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZÉMON ſur le devant, TEUCER dans le fond précédé du HÉRAUT.

AZÉMON (*au Héraut.*)

IRai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HÉRAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi ;
Il vient avec bonté : parle, raſſure-toi.

AZEMON.

Va, puiſqu'à ma prière il daigne condeſcendre ;
Qu'il rende grace aux Dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon deſtructeur à ta perte obſtiné,
Te force à déſerter ton pays, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZEMON (*s'étant levé.*)

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eſt point à plaindre ; &, graces à mon zèle,
Un heureux avenir ſe déploîra pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Appren que déſormais,
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible. Une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crain que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin, tes yeux verront ſa mort!

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bucher précipite tes pas.
Retourne malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle, & tout roi que je ſuis
Les Dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aſtérie eſt perdue.
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déja prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.

Digitized by Google

Elle vivra, croi-moi ; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah ! père infortuné, quelle erreur te tranſporte !

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois ſûr que ces tréſors à tes yeux préſentés
Ne mériteront pas d'en être rébutés ;
Ceux qu'Achille reçut du ſouverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoye.

TEUCER.

Ceſſe de t'abuſer ; remporte tes préſens.
Puiſſent les Dieux plus doux conſoler tes vieux ans !
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HÉRAUT, GARDES.

DICTIME.

AH ! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du ſacrifice on fait tous les apprêts.
Ce ſpectacle eſt horrible & la mort eſt trop près.
Le ſeul aſpect des rois, ailleurs ſi favorable,
Porte partout la vie, & fait grace au coupable.
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort.
D'un barbare étranger on va trancher le ſort.
Mais vous ſavez quel ſang d'abord on ſacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauſte impie.
Comme on eſt aveuglé ! mes raiſons ni mes pleurs

N'ont pu de notre loi ſuſpendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle,
L'attend comme une fête auguſte & ſolemnelle.
L'autel de Jupiter eſt orné de feſtons.
On y porte à l'envi ſon encens & ſes dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette.
A ce lugubre ſon qui trois fois ſe répète,
Sous le fer conſacré la victime à genoux.....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous.
Ne ſouillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, ſurtout, qu'on ait ſoin de ſes malheureux jours
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il eſt père; & je plains ce ſacré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus; — & cependant j'eſpère.

TEUCER.

Fui malheureux, te dis-je.

AZEMON (*l'arrêtant.*)

Avant de me quitter
Ecoute encor un mot. Tu vas donc préſenter
D'Aſtérie à tes Dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes ſanglantes
Vont chercher l'avenir dans ſon ſein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a déſeſpéré.
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais ſoin de ſes jours innocens:

Je rendais Aſtérie à ſes triſtes parens.
Je ſens quelle eſt ta perte & ta douleur amère. —
C'en eſt fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à ſon père !
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or.* Azemon *continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des Dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont appartenu. — Tu gémis & tu pleures. —
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble malheureux roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt tems que j'obtienne.
Elle n'eſt point ma fille. — Appren qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O ciel !

DICTIME.

O providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de ſon deſtin.

(*Il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.*)

Ce Pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats à nous deux ſi contraire,
T'enleva ton épouſe & qu'il la fit périr.
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.

Je te l'avais bien dit : elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER (*s'écriant.*)

Ma fille !

DICTIME.

Juſtes Dieux !

TEUCER (*embraſſant Azémon.*)

Ah ! mon libérateur ! —
Mon père ! mon ami ! mon ſeul conſolateur !

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient ſauvée ;
Comme un gage de paix je l'avais élevée ;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus.
Je te la rends. Les Dieux ne la demandent plus.

TEUCER (*à Dictime.*)

Ma fille ! — Allons, ſui-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être
On l'entraîne à l'autel, & déja le grand-prêtre....
Gardes qui me ſuivez, ſecondez votre roi. —

(*On entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (*) ah ! qu'eſt-ce que je voi !
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de ſacrificateurs. Aſtérie eſt à genoux aux pieds de l'autel. Elle ſe retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur : & Pharès, le glaive à la main, eſt prêt à frapper.

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZEMON.

Aſtérie !

PHARÈS (*à Teucer.*)

Oſes-tu délivrer ma captive !

TEUCER.

Miſérable ! oſes-tu lever ce bras cruel ! —
Dieux ! béniſſez les mains, qui briſent votre autel.
C'était l'autel du crime.

(*Il renverſe l'autel, & tout l'appareil du ſacrifice.*)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilège tyran, ſera bientôt punie.

ASTÉRIE (*à Teucer.*)

Sauveur de l'innocence, auguſte protecteur,
Eſt-ce vous dont le bras équitable & vengeur,
De mes jours malheureux a réuni la trame !
Ah ! ſi vous les ſauvez, ſauvez ceux de Datame ;
Etendez juſqu'à lui vos ſecours bienfaiſans.
Je ne ſuis qu'une eſclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

TEUCER.

Vous eſclave ! ô mon ſang ! ſang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTÉRIE.

Qui ! moi ?

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands.
Goûte un deſtin nouveau dans mes embraſſemens.

Digitized by Google

Image de ta mère, à mes vieux ans rendue,
Join ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTÉRIE.

O mon roi!

TEUCER.

Dis mon père — il n'eſt point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas! eſt-il bien vrai, généreux Azémon?

AZEMON.

J'en atteſte les Dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTÉRIE.

Mon père! —

TEUCER (*à ſes Gardes.*)

Qu'on délivre Datame en ce moment proſpère. —
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel! ô deſtins inouïs!
Oui, ſi je ſuis à vous, Datame eſt votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès.
Déja de la vengeance ils font tous les apprêts.
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eſt il paraît leur appui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploye?

L'in-

L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance & de ſes fers chargé,
A reçu ſon arrêt, & doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui, ni ſes Dieux n'auront plus de victimes.
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras.
Et le peuple à genoux, témoin de ſon ſupplice,
Des Dieux dans ſon trépas bénirait la juſtice.

TEUCER.

Quand il ſaura quel ſang ſa main voulut verſer,
Le barbare, croi-moi, n'oſera m'offenſer.
Quoique Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.
Je ferai reſpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire.
Il atteſte les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie. Et j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'autel immolé l'inhumain,
Si le reſpect des Dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire ;

Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en ſera puni,
Dût ſous l'autel ſanglant tomber mon trône en cendre.
(*à Aſtérie.*)
Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur! — ſauvez Datame, — approuvez notre amour.
Mon ſort eſt en tout tems de vous devoir le jour.

TEUCER (*au Héraut.*)

Prends ſoin de ce vieillard qui lui ſervit de père
Sur les ſauvages bords d'une terre étrangère.
Veille ſur elle.

AZEMON.

O roi! ce n'eſt qu'en ton païs
Que ton cœur paternel aura des ennemis. —
(*Teucer ſort avec Dictime & ſes Gardes.*)
O toi Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, & qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Aſtérie & Datame!
Providence éternelle as-tu veillé ſur eux?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore; (13)
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore;
Ton temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie!

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous & moi comme on brave la mort.
Vous me l'avez appris ; vous gouvernez mon ame ;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER (*au Héraut.*)

ALlez; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop longtems pour faibleſſe ils ont pris ma clémence.
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée.
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtilera plus les flots de ſon poiſon.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître. —
(*Le Héraut ſort.*)
(*à Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous qui toûjours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encor, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas beſoin de vous.
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi tirez enfin l'épée.

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher ſous votre ſouverain.

MÉRIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors & mon ſang.
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des Dieux, & les grands, & moi-même.
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crète & pour nous aſſervir.
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'état l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'état eſt dans moi. — Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MÉRIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui, marchez téméraire;
Oui, combattez ſous eux; je n'en ſuis point jaloux.
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque

M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur ;
Toi par qui je ſuis père, atten ſous ces ombrages
Ou le comble, ou la fin de mes ſanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*Il ſort.*)

AZEMON.

Ah ! tu deviens mon roi. — Rendez-moi, juſtes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre !
Que ce héros triomphe ou je ceſſe de vivre !
Datame & tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y ſeraient-ils venus que pour être immolés !
Que devient Aſtérie ? — Ah ! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel ! où porter mes pas, & quel ſera mon ſort !

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille ! — de ce nom mon amitié t'appelle ;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle ;
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés.
Tremble.

ASTÉRIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainſi que vous m'aviez inſtruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes & ſans force, hélas ! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE (*voulant ſortir.*)

Ne puis-je pas mourir ?

AZEMON (*ſe mettant au-devant d'elle.*)

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue,
Sans doute était horrible à mon ame abattue,
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur ;
J'expirais en victime & tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe ;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe.
Les filles de Cydon toûjours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux ;
Et quand la main des Dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang, faut-il qu'il dégénère ?
Les plaintes, les regrets & les pleurs ſont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
Et s'il en eſt beſoin raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

Digitized by Google

SCENE III.

Les perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds ſa joie & ſa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi mon fils ?

ASTÉRIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur !

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas ; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre ?
O ciel ! ô providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces Dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'état le parti redoutable,
Les Arcontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes Dieux.
Nous entendions leurs cris tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contr'eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde,
Où cachés aux rayons du grand aſtre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers

Pour

Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,
Ainſi que leurs agneaux, leurs beliers, leurs geniſſes,
Dont le ſang, diſent-ils, plaît à leurs Dieux propices.
Il nous arme à l'inſtant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moiſſonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit, & laiſſe un champ libre au héros que je ſers.
La foudre eſt moins rapide en traverſant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ſes pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger, l'accompagnent ſoudain.
Je les vois ſous mes coups roulans dans la pouſſière.
Tout couvert de leur ſang je vole au ſanctuaire,
A cette enceinte horrible & ſi chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les déteſtables loix
Avaient proſcrit ta tête en holocauſte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux le front ceint d'un bandeau
Prête à verſer ton ſang ſous les coups d'un bourreau
Ce bourreau ſacrilège était Pharès lui-même;
Il conſervait encor l'autorité ſuprême
Qu'un délire ſacré lui donna ſi longtems
Sur les ſerfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appellant Jupiter qui ne peut les entendre;
Et pouſſant juſqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux,
Je l'atteins, je le perce, il tombe & je m'écrie,
Barbare; Je t'immole à ma chère Aſtérie.

De ma juſte vengeance & d'amour tranſporté
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté ;
Tu peux le voir, tu peux jouïr de ta victime ;
Tandis que tous les ſiens étonnés de leur crime
Sont tombés en ſilence, & ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils ! je meurs content.

ASTÉRIE.

O nouvelle patrie !
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie !
Cher amant ! cher époux !

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi ;
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTÉRIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute
Lorſque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence,
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon eſtime, & tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible ſervice,
Mais comme un bien ſacré fondé ſur la juſtice,
Un bien qui m'appartient puiſque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la ſeule Aſtérie.

ASTÉRIE.

Eh bien eſt-il en Crète une ame aſſez hardie
Pour t'oſer diſputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour;
Et qui ſemblent prétendre à cet honneur inſigne,
Déclarent qu'un ſoldat ne peut en être digne. —
S'ils oſaient devant moi....

AZEMON.

Reſpectable ſoldat,
Aſtérie eſt ta femme, ou Teucer eſt ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majeſté des rois ſerait deshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princeſſe
Ne peut favoriſer qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuſes loix qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux ſerait l'ingratitude ? —
La loi qui m'immolait à leurs Dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte, & n'eut pas moins d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être,
Je l'aime ; il m'a deux fois ici donné le jour.
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hyménée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts.
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.

SCENE DERNIERE.

Les perſonnages précédens, TEUCER, MERIONE enchaîné, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TOn père te le donne,
Il eſt à toi. Nos loix ſe taiſent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie.
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme:
(*On voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théatre.*)
Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame.
Reconnaiſſez ma fille & ſervez-nous tous trois
Sous de plus juſtes Dieux, ſous de plus ſaintes loix.
(*à Aſtérie.*)
Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon prince un ſuprême pouvoir. — (14)
(*à Mérione.*)
Vis, mais pour me ſervir, ſuperbe Mérione.

Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir ;
Et ton ſeul châtiment ſera de m'obéir. —
Braves Cydoniens, goûtez des jours proſpères :
Libres, ainſi que moi, ne ſoyez que mes frères :
Aimez les loix, les arts ; ils vous rendront heureux. —
Honte du genre humain, ſacrifices affreux,
Périſſe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conſerve l'hiſtoire ! —
Nobles, ſoyez ſoumis & gardez vos honneurs. —
Prêtres, & grands, & peuple, adouciſſez vos mœurs.
Servez Dieu déſormais dans un plus digne temple ;
Et que la Grèce inſtruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu ſur la terre, ô grand homme ! ô grand roi !
Règne ; règne à jamais ſur mon peuple & ſur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Aſtérie, & me crois digne d'elle.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

NOTES.

(1) *Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un ſeul roi deſpotique. La tyrannie aſiatique était en horreur; ils étaient les premiers magiſtrats comme encor aujourd'hui vers le ſeptentrion nous voyons pluſieurs monarques aſſujettis aux loix de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de Sophocle; quand Oedipe en colère contre Créon crie, *Thèbes*, Créon dit, *Thèbes, il m'eſt permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute, *qu'il ſerait bien fâché d'être roi, que ſa condition eſt beaucoup meilleure que celle d'un monarque, qu'il eſt plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes ſentimens dans l'Electre d'Euripide, dans les Suppliantes, & dans preſque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide conſacré d'Idoménée en Crète, n'eſt pas le premier exemple de ces ſacrifices abominables qui ont ſouillé autrefois preſque toute la terre. Voyez les notes ſuivantes.

Page 234. ligne 30.

Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.

Les poëtes & les hiſtoriens diſent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille; & Homère décrit le divin Achille ſacrifiant de ſa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'eſt à-peu-près l'hiſtoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale. Il paraît par tout ce qu'on nous raconte des anciens tems de la Grèce, que ſes habitans n'étaient que des ſauvages ſuperſtitieux & ſanguinaires, chez leſquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des Dieux ridicules & des guerriers très groſſiers vivans de rapine. Mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes & ſublimes, qui ſubjuguent toûjours l'imagination.

(*NB.* Le lecteur s'appercevra aiſément qu'on a oublié un numéro à cette note.)

(3) *Elle eſt encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fuſſent des barbares du tems de la guerre de Troye. Euripide dans un

fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies, Bacchus était ſurnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'eſt Achille qui traite ce roi de lâche & de chien. Diomède bleſſe Vénus & Mars qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient ſoupé avec tous les Dieux. Jupiter qui a déja pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs aſſemblés, que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies.* Si les Dieux ſont perfides, que doivent être les hommes!

Et que dirons-nous de la généroſité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable, à qui les Dieux ont fait une armure défenſive très inutile; Achille ſécondé par Minerve, dont Platon fit depuis le *Logos* divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la ſageſſe fille de Jupiter, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame menſonge, & par le plus abominable preſtige. Achille enfin ayant tué ſi aiſément pour tout exploit le pieux Hector, ce prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parens; Achille lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux & te manger tout cru.* Cela pourait juſtifier les prêtres Crétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là; il perce les talons d'Hector, y paſſe une laniére, & le traine ainſi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits de Cannibales; il avait la fiévre chaude; & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe qui devint la langue univerſelle.

(4) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'île de Crète. Elle défendit longtems ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les empereurs Grecs, par les Sarrazins, par les Croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le feront-ils?

(5) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de Jupiter.

(6) *De*

(6) *De ſept ans en ſept ans.*

Le but de cette tragédie eſt de prouver qu'il faut abolir une loi, quand elle eſt injuſte.

L'Hiſtoire ancienne, c'eſt à-dire la Fable, a dit depuis longtems que ce grand légiſlateur Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon, avait inſtitué des ſacrifices de ſang humain.

Ce bon & ſage légiſlateur immolait tous les ans ſept jeunes Athéniens: du moins Virgile le dit:

In foribus letum Androgeo tùm pendere pœnas
Cecropidæ juſſi, miſerum ſeptena quot annis
Corpora natorum.

Ce qui eſt aujourd'hui moins rare qu'un tel ſacrifice, c'eſt qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds ſcholiaſtes ſur le nombre des victimes & ſur le tems où elles étaient ſacrifiées au monſtre prétendu, connu ſous le nom de Minotaure, monſtre qui était évidemment le petit-fils du ſage Minos.

Quelqu'ait été le fondement de cette fable, il eſt très vraiſemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniaton, cité par Euſebe, *a*) prétend que cet acte de religion fut inſtitué de tems immémorial. Ce Sanchoniaton vivait longtems avant l'époque où l'on place Moïſe, & huit cent ans après Thaut, l'un des légiſlateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniaton traduites par Philon de Biblos, rapportées par Euſebe.

„ Chez les anciens, dans les gran-
„ des calamités, les chefs de l'état
„ achetaient le ſalut du peuple en im-
„ molant aux Dieux vengeurs les plus
„ chers de leurs enfans. Ilous (ou
„ Chronos ſelon les Grecs, ou Satur-
„ ne que les Phéniciens appellent *Iſ-*
„ *raël*, & qui fut depuis placé dans
„ le ciel) ſacrifia ainſi ſon propre fils
„ dans un grand danger où ſe trou-
„ vait la république. Ce fils s'appel-
„ lait Jeüd: il l'avait eu d'une fille
„ nommée Annobret; & ce nom de
„ Jeüd ſignifie en phénicien *premier-*
„ *né.* "

Telle eſt la première offrande à l'Etre éternel dont la mémoire ſoit reſtée parmi les hommes; & cette première offrande eſt un parricide.

Il eſt difficile de ſavoir préciſément ſi les Bracmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie; mais il eſt malheureuſement certain que dans l'Inde, ces ſacrifices ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y ſont pas encor abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déſerté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très ſouvent de jeunes veuves riches & belles ſe précipiter par dévotion ſur le bucher de leurs maris, en repouſſant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'eſt ce que la femme de l'amiral Rouſſel vit il n'y a pas longtems ſur les bords du Gange. *Tantùm religio potuit ſuadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jetter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce

a) *Préparation évangélique.* Livre I.

fleuve ne parvînt pas à la hauteur néceſſaire.

Cette horrible coutume dura juſqu'au règne de Ptolomée Lagus; elle eſt probablement auſſi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une ſcience vaine; mais c'eſt en gémiſſant de voir que les ſuperſtitions les plus barbares ſemblent un inſtinct de la nature humaine; & qu'il faut un effort de raiſon pour les abolir.

Lycaon & Tantale ſervant aux Dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères ſuperſtitieux qui commirent un parricide par piété. Il eſt beau aux mythologiſtes d'avoir imaginé que les Dieux punirent ce crime, au-lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt la coutume de la petite nation connue depuis en Paleſtine ſous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les uſages de ſes voiſins, non-ſeulement immola ſes ennemis aux différentes divinités qu'il adora, juſqu'à la tranſmigration de Babilone; mais il immola ſes enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très longtems coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de diſputer contr'elle; il faut la croire.

Outre le ſacrifice de Jephté qui eſt aſſez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur Dieu Moloc dans la vallée de Tophet. Moloc ſignifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelſa in Tophet, quæ eſt in valle filiorum Hemon, ut incenderent filios ſuos & filias ſuas igne.* *b*) „ Ils ont bâti „ des hauts lieux en Tophet, qui eſt „ dans la vallée des enfans d'Hen- „ non, pour y mettre en cendre leurs „ fils & leurs filles par le feu.

Si les Juifs jettaient ſouvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent auſſi qu'ils les faiſaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écraſaient la tête à coups de pierre au bord des ruiſſeaux: *c*) „ Vous immolez aux Dieux vos en- „ fans dans des torrens ſous des pier- „ res.

Il s'eſt élevé une grande diſpute entre les ſavans ſur le premier ſacrifice de trente-deux filles offert au Dieu Adonaï, apres la bataille gagnée par la horde Juive ſur la horde Madianite dans le petit déſert de Madian Arabe, ſous le commandement d'Eléazar, du tems de Moïſe. On ne ſait pas poſitivement en quelle année.

Le livre ſacré, intitulé *d*) *les Nombres*, nous dit que les Juifs, ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde Madianite & cinq rois de cette horde, avec un prophète; & Moïſe leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, & tous les enfans à la mammelle, on partagea enſuite le butin qui était de *quarante mille*, *neuf cent livres en or*, à compter le *ſicle* à ſix francs de notre monnoie d'aujourd'hui: plus, ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges; le tout étant, le reſte des dépouilles; & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

b) Jérémie chap. VIII. v. 13.
c) Iſaïe chap. XLVIII.
d) Nombres chap. XXX.

Or du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Pluſieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauſte, un ſacrifice de ces trente-deux filles ; puiſqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuſes chez les Juifs ; & que s'il y avait eu des vierges conſacrées en Iſrael, on n'aurait pas pris des Madianites pour le ſervice de l'autel : car il eſt clair que ces Madianites étaient impurs, puiſqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avait été immolées. C'eſt un point d'hiſtoire que nous laiſſons aux doctes à diſcuter.

Ils ont prétendu auſſi que le maſſacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable ſacrifice. Car ce fut un anathème, un vœu, une offrande ; & tout ſe fit avec la plus grande ſolemnité. Après ſept proceſſions auguſtes autour de la ville pendant ſept jours, on fit ſept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche ſept autres prêtres ſonnant du cornet. A la ſeptiéme proceſſion de ce ſeptiéme jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute eſpèce, comme il eſt dit dans l'hiſtoire de Joſué.

Le maſſacre du roi Agag fut inconteſtablement un ſacrifice, puiſqu'il fut immolé par le prêtre Samuel qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promeſſe & la foi du roi Saül qui l'avait reçu à rançon comme ſon priſonnier de guerre.

Vous verrez dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire de l'eſprit & des mœurs des nations* les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait ſemblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faiſaient de ces exécrables ſacrifices auſſi communément qu'ils couraient au pillage & qu'ils s'enyvraient de mauvaiſe bière.

La déteſtable ſuperſtition de ſacrifier des victimes humaines ſemble être ſi naturelle aux peuples ſauvages, qu'au rapport de Procope un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, & roi du pays Meſſin, immola des hommes pour avoir un heureux ſuccès dans une courſe qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des Bardes Tudeſques pour chanter de tels exploits.

Ces ſacrifices du roi Meſſin étaient probablement un reſte de l'ancienne ſuperſtition des Francs ſes ancêtres. Nous ne ſavons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appellons *Gaulois* ; c'était-là cette ſimplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloiſe que nous avons tant vantée. C'était le bon tems, quand des *Druides*, ayant pour temples des foiêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des ſtatues d'oſier plus hideuſes que ces druides mêmes.

Les ſauvages des bords du Rhin avaient auſſi des eſpèces de *Druideſſes*, des ſorcières ſacrées, dont la dévotion conſiſtait à égorger ſolemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands baſſins de pierre, dont quelques-uns ſubſiſtent encore, & que le profeſſeur Schœpflin a deſſinés dans ſon *Alzatia illuſtrata*. Ce ſont-là les monumens de cette partie du monde : ce ſont-là nos antiquités. Les Phidias, les Praxitèles, les

Scopas, les Mirons en ont laiſſé de différentes.

Jules Céſar ayant conquis tous ces pays ſauvages, voulut les civiliſer. Il défendit aux druides ces actes de dévotion ſous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres perſiſtèrent dans leurs rites. Ils immolèrent en ſecret des enfans, diſant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que Céſar n'était grand pontife qu'à Rome; que la religion druidique était la ſeule véritable, & qu'il n'y avait point de ſalut ſans brûler de petites filles dans de l'oſier, ou ſans les égorger dans des grandes cuves.

Nos ſauvages ancêtres, ayant laiſſé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquiſition n'eut pas de peine à les renouveller. Les buchers qu'elle alluma furent de véritables ſacrifices. Les cérémonies les plus auguſtes de la religion, proceſſions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé; & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous appellons nos pères & nos maitres.

Ce ſacrifice n'avait nul rapport à la juriſprudence humaine. Car aſſurément ce n'était pas un crime contre la ſociété de manger, dans ſa maiſon, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de Mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne. Mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel & une chaire de vérité dreſſés exprès dans la place publique. L'Eſpagne bénira dans les ſiécles à venir celui qui a émouſſé le couteau ſacré & ſacrilège de l'inquiſition. Un tems viendra enfin où l'Eſpagne aura peine à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérôme de Prague comme le plus pompeux ſacrifice qu'on ait jamais fait ſur la terre. Les deux victimes furent conduites au bucher ſolemnel par un électeur Palatin, & par un électeur de Brandebourg: quatre-vingt princes ou ſeigneurs de l'Empire y aſſiſtèrent. L'empereur Sigiſmond brillait au milieu d'eux, *comme le ſoleil au milieu des aſtres*, ſelon l'expreſſion d'un ſavant prélat Allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebraſſées d'hermine, couverts d'un immenſe chapeau auſſi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, ſiégeaient ſur la même ligne que l'empereur, au-deſſus de tous les princes. Une foule d'évêques & d'abbés étaient au-deſſous, ayant ſur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuſes. Quatre cent docteurs ſur un banc plus bas tenaient des livres à la main: vis-à-vis on voyait vingt-ſept ambaſſadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize mille gentilshommes rempliſſaient les gradins hors de rang, deſtinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaſte cirque étaient placés cinq cent joueurs d'inſtrumens qui ſe faiſaient entendre alternativement avec la pſalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie; & ſept cent dix-huit courtiſannes magnifiquement parées, entre-mêlées

Digitized by Google

avec eux, (quelques auteurs diſent dix-huit cent) compoſaient le plus beau ſpectacle que l'eſprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguſte aſſemblée qu'on brûla *Jean* & *Jérôme* en l'honneur du même Jéſus-Chriſt qui ramenait la brebis égarée ſur ſes épaules. Et les flammes en s'élevant, dit un auteur du tems, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que lorſque le Picard *Jean Chauvin* offrit le ſacrifice de l'Eſpagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à Dieu. Que Polyeucte & Néarque, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſpérité de l'empereur; qu'ils briſent les autels, les ſtatues, dont les débris écraſent les femmes & les enfans; ils ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; & quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine. Mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propoſitions mal-ſonnantes, c'eſt un véritable ſacrifice à la Divinité.

On pourait encor regarder comme un ſacrifice notre St. Barthelemi (dont nous célébrons l'anniverſaire dans cette année centenaire 1772), s'il y avait eu plus d'ordre & plus de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai ſacrifice que la mort d'AnneDubourg prêtre & conſeiller au parlement, également reſpecté dans ces deux miniſtères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui ſouléveront longtems les eſprits attentifs & les cœurs ſenſibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuſe & à la torture plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loiſir de réfléchir ſur cette horreur, ſi les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verſeront-ils quelques larmes en liſant cet écrit? Mais auſſi n'eſt-il pas juſte que les auteurs de cet horrible aſſaſſinat public ſoient à jamais en exécration au genre-humain.

(7) ..... *n'accepta point le ſang d'Iphigénie.*

Pluſieurs anciens auteurs aſſurent qu'Iphigénie fut en effet ſacrifiée: d'autres imaginèrent la fable de Diane & de la biche. Il eſt encor plus vraiſemblable que dans ces tems barbares un père ait ſacrifié ſa fille, qu'il ne l'eſt qu'une Déeſſe, nommée Diane, ait enlevé cette victime, & mis une biche à ſa place; mais cette fable prévalut: elle eut cours dans toute l'Aſie comme dans la Grèce, & ſervit de modele à d'autres fables.

(8) *S'il naquit parmi vous; s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois diſaient Minos fils de Dieu, comme les Thébains diſaient Bacchus & Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le diſaient de Caſtor

& de Pollux, les Romains de Romulus; comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengiskan, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de légiſlateurs, ou de gens qui ont paſſé pour tels.

Les doctes ont examiné ſérieuſement ſi Jupiter le maître des Dieux & le père de Minos était né véritablement en Crète, & ſi ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'eſt dommage que Jupiter ſoit un nom latin. Les doctes ont prétendu encor que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait Jovis pater, Jov piter, Jupiter, & que ce Jov venait de Jeova, ou Hiao, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit Cicéron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie & un de Crète. *a*) *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il eſt à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réſervé au ſouverain des Dieux en Aſie, en Grèce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne preſque jamais. La théologie dont parle Cicéron ne fut pas établie par les philoſophes. Celui qui a dit

Primus in orbe Deos fecit timor arcdica cœlo fulmina cum caderent.

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raiſonnent & qui aiment. S'ils avaient raiſonné, ils auraient conçu que Dieu l'auteur de la nature envoye la roſée comme le tonnerre & la grêle; qu'il a fait des loix ſuivant leſquelles le tems eſt ſerein dans un canton tandis qu'il eſt orageux dans un autre; & que ce n'eſt point du tout par mauvaiſe humeur qu'il fait tomber la foudre à Babilone tandis qu'il ne la lance jamais ſur Memphis. La réſignation aux ordres éternels & immuables de la Providence univerſelle eſt une vertu; mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre eſt puni par les Dieux, n'eſt qu'une puſillanimité ridicule.

(9) *Par des amours affreux, étonna la nature.*

Non-ſeulement Platon & Ariſtote atteſtent que Minos ce lieutenant de police des enfers autoriſa l'amour des garçons; mais les avantures de ſes deux filles ne ſuppoſent pas qu'elles euſſent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les ſcholiaſtes qui, pour ſauver l'honneur de Paſiphaé, imaginèrent qu'elle avait été amoureuſe d'un gentilhomme Crétois nommé Tauros, que Minos fit mettre à la Baſtille de Crète ſous la garde de Dédale?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Paſiphaé s'ajuſta ſi bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas aſſez de mouler cette vache, il falait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable, ont oſé dire que la reine fit entrer d'abord une geniſſe amoureuſe dans le creux de cette ſtatue, & ſe mit enſuite à ſa place. L'amour eſt ingénieux; mais voilà un bien exécrable emploi

a) *De naturâ Deorum.* Liv. III.

du génie. Il eſt vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile eſpèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui te* de Virgile, témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorſqu'Hérodote était en Egypte; témoin les loix juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête: témoin la notoriété publique de ce qui ſe paſſe encor en Calabre. Témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Eſtonie à ne plus tant fréquenter les geniſſes, les ânesſes, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté eſt de ſavoir au juſte ſi ces conjonctions affreuſes ont jamais pu produire quelques monſtres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, & ſurtout des ſinges avec les filles, n'eſt pas une raiſon invincible pour qu'on les admette; ce n'eſt pas non plus une raiſon abſolue de les rejetter. Nous ne connaiſſons pas aſſez tout ce que peut la nature. St. Jérôme rapporte des hiſtoires de centaures & de ſatyres dans ſon livre des *Pères du déſert*. St. Auguſtin dans ſon trente-troiſiéme ſermon à ſes frères du déſert, a vu des hommes ſans tête qui avaient deux gros yeux ſur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne atteſtation pour toute l'hiſtoire de Minos, de Paſiphaé, de Théſée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On appellait autrefois *eſprits forts*, ceux qui avaient quelques doutes ſur cette tradition.

On prétend qu'Euripide compoſa une tragédie de *Paſiphaé*. Elle eſt du moins comptée parmi celles qui lui ſont attribuées, & qui ſont perdues. Le ſujet était un peu ſcabreux; mais quand on a lu *Polipheme*, on peut croire que *Paſiphaé* fut miſe ſur le théatre.

(10) *Tout noble dans notre île a le droit reſpecté, &c.*

C'eſt le *liberum veto* des Polonais; droit cher & fatal, qui a cauſé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ſes magiſtrats. Mais quand cette arme eſt entre les mains de quiconque entre dans une aſſemblée, elle peut devenir une arme offenſive trop dangereuſe, & faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il ſuffirait d'un yvrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou ſix mille ſages? Suppoſé qu'un pareil nombre de ſages puiſſe exiſter. Le feu roi de Pologne Staniſlas Leskſinky dans ſon loiſir en Lorraine écrivit ſouvent contre ce *liberum veto* & contre cette anarchie dont il prévit les ſuites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans ſon livre intitulé *la voix du Citoyen* imprimé en 1749. „ Notre tour vien„ dra ſans doute, où nous ſerons la „ proie de quelque fameux conquéran„ rant. Peut-être même les puiſſances „ voiſines s'accorderont-elles à par„ tager nos états: " (page 19.) la

prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne eſt le châtiment de l'anarchie affreuſe dans laquelle un roi ſage, humain, éclairé, pacifique, a été aſſaſſiné dans ſa capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reſte un royaume plus grand que la France, & qui poura devenir un jour floriſſant ſi on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & ſi la liberté peut y ſubſiſter avec la royauté.

(11) *N'eſt qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le ſanctuaire était réſervé pour les oracles, les conſultations & les autres ſimagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de Vénus & de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient abſolument néceſſaires pour diſſiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jetter au loin les reſtes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de ſang, de fiel, d'urine & de fange; il était bien difficile d'y parvenir.

L'hiſtorien Flavien Joſeph dit qu'on immola deux cent cinquante mille victimes en deux heures de tems à la Pâque qui précéda la priſe de Jéruſalem. On ſait combien ce Joſeph était exagérateur; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir ſa miſérable nation; quelle profuſion de prodiges impertinens il étala; avec quel mépris ces menſonges furent reçus par les Romains; comme il fut relancé par Appion, & comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait falu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération eſt inconcevable; mais enfin il eſt certain que les victimes étaient nombreuſes dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'uſage de reſerver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au-delà du Gange. C'eſt ce qui a fait dire à un célèbre poëte Anglais,

The prieſts eat roſt-beef, and the people ſtare.
Les prêtres ſont à table, & le ſot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuiſine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cueillers ou des cueillières à pot, de grandes jarres pour mettre la graiſſe, & tout ce qui peut inſpirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à ſacrifier d'autres hommes & juſqu'à leurs propres enfans. Mais les ſacrifices de l'inquiſition dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons ſubſtitué les bourreaux aux bouchers.

Au reſte, de toutes les groſſes maſſes appellées *Temples* en Egypte & à Babilone, & du fameux temple d'Ephèſe regardé comme la merveille des temples,

temples, aucun ne peut être comparé en rien à St. Pierre de Rome, pas même à St. Paul de Londres, pas même à Ste. Geneviéve de Paris que bâtit aujourd'hui Mr. Souflot, & auquel il deſtine un dôme plus ſvelte que celui de St. Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient ſans doute les belles muſiques de nos égliſes à des boucheries, & les ſermons de Tillotſon & de Maſſillon à des augures.

(12) *Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe.*

A ne juger que par les apparences, & ſuivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de ſiécles & de révolutions n'a-t-il pas fallu paſſer avant que nous euſſions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens & des logemens commodes! nous ſommes d'hier & l'Amérique eſt de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique. Et que ſont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine. Toutes ces ruines ſe ſont élevées ſur d'autres ruines. Il eſt très vraiſemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries ſont des reſtes), étant engloutie dans l'Océan, & refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruiſirent tout vingt fois avant que nous exiſtaſſions. Nous ſommes des fourmis qu'on écraſe ſans ceſſe & qui ſe renouvellent. Et pour que ces fourmis rebâtiſſent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque choſe qui reſſemble à une police & à une morale, que de ſiécles de barbarie! quelle province n'a pas ſes ſauvages!

Tout philoſophe peut dire
In qua ſcribebat barbara terra fuit.

(13) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Pluſieurs peuples furent longtems ſans temples & ſans autels, & ſurtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes qui n'avaient point encor de ville forte, portaient de village en village leurs Dieux dans des coffres ſur des charrettes traînées par des bœufs, ou par des ânes, ou ſur le dos des chameaux, ou ſur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du déſert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des caſſettes les repréſentations groſſiéres d'une étoile.

Les Juifs, très longtems avant de s'emparer de Jéruſalem, eurent le malheur de porter ſur une charrette l'idole du Dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le déſert: *portatis tabernaculum Moloc veſtri*, *a*) *& imaginem idolorum veſtrorum ſidus Dei veſtri*, *quæ feciſtis vobis*.

Il eſt dit dans l'hiſtoire des *Juges* qu'un Jonatham, fils de Gerſom fils aîné de Moiſe, fut le prêtre d'une idole portative que la Tribu de Dan *b*)

a) Amos v. 26.
b) Juges Ch. XVIII.

avaît dérobée à la Tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des Dieux de campagne; (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce mot), tandis que les grandes nations s'étaient ſignalées, depuis pluſieurs ſiécles, par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cent ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea long-tems dans ce pays, parle de leurs ſtatues qui avaient dix mille ans d'antiquité. Ainſi que nous l'avons déja remarqué ailleurs, ſans pouvoir trouver de raiſons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire

Voici les propres paroles de Platon au ſecond livre des loix. „ Si on veut „ y faire attention on trouvera en E- „ gypte des ouvrages de peinture & „ de ſculpture, faits depuis dix mille „ ans qui ne ſont pas moins beaux „ que ceux d'aujourd'hui, & qui fu- „ rent exécutés préciſément ſuivant „ les mêmes régles; quand je dis dix „ mille ans, ce n'eſt pas une façon „ de parler, c'eſt dans la vérité la plus „ exacte.

Ce paſſage de Platon qui ne ſurprit perſonne en Grèce, ne doit point nous étonner aujourd'hui. On ſait que l'Egypte a des monumens de ſculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat ſi ſec & ſi égal, ce qui a ſubſiſté quarante ſiécles, en peut ſubſiſter cent humainement parlant.

Les chrêtiens qui dans les premiers tems étaient des hommes ſimples retirés de la foule, ennemis des richeſſes & du tumulte; des eſpèces de thérapeutes, d'eſſéniens, de caraïtes, de bracmanes; (ſi on peut comparer le ſaint au profane) les chrêtiens, dis-je, n'eurent ni temples, ni autels pendant plus de cent quatre-vingt ans. Ils avaient en horreur l'eau luſtrale, l'encens, les cierges, les proceſſions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les ſanctifièrent qu'avec le tems. *Nous ſommes partout, excepté dans les temples*, dit Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de temples aux chrêtiens. Mais celui de tous qui en rend raiſon avec le plus d'énergie eſt *Minutius Felix*, écrivain du troiſiéme ſiécle de notre ère vulgaire.

„ *Putatis autem nos occultare quod* „ *colimus, ſi delubra & aras non ha-* „ *bemus? Quod enim ſimulacrum Deo* „ *fingam, cum ſi recté exiſtimes ſit Deo ho-* „ *mo ipſe ſimulacrum? Templum quod* „ *extruam, cùm totus hic mundus ejus* „ *opere fabricatus eum capere non poſ-* „ *ſit, & cùm homo latius maneam,* „ *intra unam ædiculam vim tantæ ma-* „ *jeſtatis includam? Nonne melius in* „ *noſtra dedicandus eſt mente, in noſ-* „ *tro imo conſecrandus eſt pectore?*

„ Penſez vous que nous cachions „ l'objet de notre culte pour n'avoir „ ni autel ni temple? Quelle image „ pourions-nous faire de Dieu, puiſ- „ qu'aux yeux de la raiſon l'homme „ eſt l'image de Dieu même! Quel „ temple lui éléverai-je lorſque le „ monde qu'il a conſtruit ne peut le „ contenir? Comment enfermerai-je „ la majeſté de Dieu dans une mai- „ ſon quand j'y ſuis trop au large, „ moi qui ne ſuis qu'un homme! Ne „ vaut-il pas mieux lui dédier un tem- „ ple dans notre eſprit, & le conſa- „ crer dans le fond de notre cœur? "

Cela prouve que non-ſeulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point; & qu'en

cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrètiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du régne de Dioclétien, ce héros guerrier & philoſophe qui les protégea dix-huit années entières ; mais ſéduit enfin & devenu perſécuteur. Il eſt probable qu'ils auraient pu obtenir longtems auparavant du ſénat & des empereurs, la permiſſion d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des ſynagogues à Rome. Mais il eſt encor plus probable que les Juifs qui payaient très chérement ce droit, empêchèrent les chrètiens d'en joüir. Ils les regardaient comme des diſſidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les perſécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui pluſieurs ſociétés chrètiennes n'ont point de temples ; tels ſont les primitifs nommés *Quakres*, les anabatiſtes, les dunkards, les pietiſtes, les moraves & d'autres. Les primitifs même de Penſilvanie n'y ont point érigé de ces temples ſuperbes qui ont fait dire à Juvenal :

Dicite pontifices in ſanctо quid facit aurum ?

& qui ont fait dire à Boileau avec plus de hardieſſe & de ſévérité :

Le prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſut plus qu'abuſer d'un ample revenu ;
Et pour toute vertu fit au dos d'un carroſſe,
A côté d'une mitre armorier ſa croſſe.

Mais Boileau en parlant ainſi ne penſait qu'à quelques prélats de ſon tems, ambitieux ou avares, ou perſécuteurs. Il oubliait tant d'évèques généreux, doux, modeſtes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer delà que l'Egypte, la Caldée, la Perſe, les Indes ayent cultivé les arts depuis les milliers de ſiécles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres ſacrés, ſur leſquels il ne nous eſt pas permis de former le moindre doute.

(14) *Un ſuprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par ſuprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune Guſtave troiſiéme, ſi digne de ce grand nom de Guſtave, vient d'abjurer & de proſcrire ſolemnellement en rétabliſſant la concorde, & en faiſant régner les loix avec lui. On entend par ſuprême pouvoir, cette autorité raiſonnable fondée ſur les loix mêmes & tempérée par elles, cette autorité juſte & modérée qui ne peut ſacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui ſe ſoumet elle-même à la juſtice, qui lie inſéparablement l'intérêt de l'état à celui du trône ; qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie ſerait coupable envers le genre-humain.

FIN DES NOTES.

JULES CESAR,

TRAGÉDIE

DE

SHAKESPEAR.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

AYant entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils employent l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance ; j'ai choiſi les premiers actes de la *Mort de Céſar*, où l'on voit une conſpiration comme dans *Cinna*, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſiéme acte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le ſtile & le jugement de *Shakeſpear*, avec les penſées, le ſtile & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais ſeraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a falu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpear ;* on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toûjours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas eſt traduit avec familiarité & avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève ; & lorſqu'il eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes penſées ; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non-ſeulement ſes penſées, mais tous les acceſſoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore ; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés ; ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du *Maure de Veniſe*, Yago au commencement de la piéce vient avertir le ſénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé ſa fille. L'auteur français fait parler ainſi *Yago* à la françaiſe :

Digitized by Google

JULES CESAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

FLAVIUS.

HOrs d'ici ; à la maiſon ; retournez chez vous, fainéans ; eſt-ce aujourd'hui jour de fête ? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion *b*) ? Parle, toi, quel eſt ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir ? où eſt ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu ?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers, ... je ſuis ... comme qui dirait, un ſavetier.

a) Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatriéme & le cinquiéme ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théatre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius* leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

b) C'était alors la coutume en Angleterre.

MARULLUS.

Mais di-moi, quel eſt ton métier ? te dis-je ; réponds poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monſieur ? mais j'eſpère que je peux l'exercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, monſieur, raccommodeur d'ames. *c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain ſalopé ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monſieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire par-là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet ſavetier ? l'es-tu ? parle.

LE SAVETIER.

Il eſt vrai monſieur, je vis de mon alêne ; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes ; je ſuis un chirurgien de vieux ſouliers ; lorſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues ?

LE SAVETIER.

Eh, monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aye plus d'ouvrage. Mais la vérité, monſieur, eſt que nous

c) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il falait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angle-

nous faiſons une fête de voir paſſer Céſar, & que nous nous réjouiſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouïr ? quelles ſont ſes conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus enchaînés à ſon char
Apportent des tributs aux ſouverains du monde ?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, & ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes ſes vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, & ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le tems où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole ?
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris ;
Les rivages du Tibre, & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux ! vous aſſemble aujourd'hui ?
Quoi ! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats,
Implorez à genoux la clémence des Dieux,
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. *d*)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,
Aſſemblez vos amis, & les pauvres ſurtout :
Pleurez aux bords du Tibre ; & que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.

terre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, & que *Shakeſpear* le ſervait ſelon ſon goût.

d) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

(*le peuple s'en va.*)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin ;
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons, ces images funeſtes.
Aux aîles de Céſar il faut ôter ces plumes :
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes groſſes.*) CALPHURNIA femme de CESAR, PORCIA femme de BRUTUS, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un aſtrologue. (*Cette ſcène eſt moitié en vers, & moitié en proſe.*)

CESAR.

ECoutez, Calphurnia.

CASCA. *e*)

Paix, meſſieurs, hola, Céſar parle.

CESAR.

Calphurnia !

e) *Shakeſpear* fait de *Caſca* ſénateur, une eſpèce de bouffon.

CALPHURNIA.

Quoi ! milord.

CESAR.

Ayez ſoin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, milord ?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos ayeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte,
C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar !...

CESAR.

Qui m'appelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appellé dans la foule ? j'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle ; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, pren garde aux ides de Mars. *f*)

CESAR.

Quel homme eſt-ce-là ?

f) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plûpart des incidens de la piéce. *Shakeſpear* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des bouffons & des crocheteurs ? On l'a déja dit, il voulait plaire à la populace de ſon tems.

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voye ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, ſen la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Pren garde aux ides de Mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS, & CASSIUS.

CASSIUS.

VOulez-vous venir voir les courſes des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus depuis un tems, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe

Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage ;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais, parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploye à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées ;
Tous diſent en plaignant ce ſiécle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

g) Rien n'eſt plus naturel que le fonds de cette ſcène, rien n'eſt même plus à droit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le ſont ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne ſaurais te voir que par réflexion.
Suppoſons qu'un miroir puiſſe *avec modeſtie*
Te montrer quelques traits à toi même inconnus,
Pardonne! tu le ſais, je ne ſuis point flatteur:
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens
D'infidèles amis qu'en ſecret je mépriſe.
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.

(*On entend des acclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi longtems me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire & brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin, que ce cœur tout romain
Aima toûjours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais: je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.

J'ignore

J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les loix d'un mortel mon égal ;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue & braver les hyvers.
Je me ſouviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en couroux luttait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jetter dans le fleuve ?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon couroux ?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis, Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce ; & moi dans le moment,
Semblable à notre ayeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur ;
Et maintenant cet homme eſt un Dieu parmi nous !
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce Dieu par hazard daigne le regarder !
h) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne
D'un grand accès de fiévre, & que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme ;

b) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui ; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que parlaient les plus grands-hommes de la république Romaine.

Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lévres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre ;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots ſoient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, diſait, *Titinius*,
Titinius, i) *à boire.* Une fille, un enfant
N'eût pas été plus faible ; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux Romains !
Lui notre maître ! ô Dieux !

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah ! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe ; & nous petits humains,
Rampans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah ! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort :
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles ;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers ;
Céſar ! Brutus ! eh bien ! quel eſt donc ce Céſar ?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien :

i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fiévre, & qui parle d'une voix grêle.

k) Ces idées ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grace aux *Bacons*, aux *Shaftsburi*, aux *Colins*, aux *Wholaſtons*, aux *Dodwels*, aux *Midle-*

Prononcez-les, tous deux ſont égaux dans la bouche :
Peſez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. *k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand ! O ſiécle ! ô jours honteux !
O Rome ! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit ſans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, & dit :*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en effet : car n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. *l*)

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi ; tu me chéris, je t'aime ;
Je vois ce que tu veux ; j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourons parler : mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois ſûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan, que d'être un ſénateur,
Un citoyen Romain menacé d'eſclavage.

tous, aux *Bolingbrokes*, & à tant d'autres génies hardis.

l) Il y a ici une plaiſante pointe ; Rome en anglais ſe prononce *roum*, & *roum* ſignifie auſſi *place*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtile de *Cinna* : mais chaque peuple & chaque ſiécle ont leur ſtile & leur ſorte d'éloquence.

SCENE IV.

CÉSAR *rentre avec tous ſes courtiſans*, & BRUTUS *continue.*

CEſar eſt de retour. Il a fini ſon jeu.

CASSIUS.

Croi-moi, tire Caſca doucement par la manche;
Il paſſe, il te dira, dans ſon étrange humeur,
Avec ſon ton groſſier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais obſerve avec moi,
Combien l'œil de Céſar annonce de colère.
Voi tous ſes courtiſans près de lui conſternés.
La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu ſouvent, quand quelques ſénateurs
Réfutant ſes raiſons, bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CESAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CESAR *regardant Caſſius & Brutus qui ſont ſur le devant.*

Puiſſai-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop; je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crain point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble Romain qui t'eſt fort attaché.

CESAR. *m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords;
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne & le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toûjours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je ſuis toûjours moi-même.
Paſſe à mon côté droit, je ſuis ſourd d'une oreille.
Di-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine & ſa ſuite.*)

m) Cela eſt encor tiré de *Plutarque.*

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.
(*Brutus tire Caſca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CÉſar ſort, & Brutus par la manche me tire: Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais ſavoir
Quel ſujet à Céſar cauſe tant de triſteſſe.

CASCA.

Vous le ſavez aſſez, ne le ſuiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! ſi je le ſavais, vous le demanderais-je?

(*Cette ſcène eſt continuée en proſe.*)

CASCA.

Oui-da! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant préſentée, il l'a rejettée du revers de la main. (*il fait ici le geſte qu'a fait Céſar.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raiſon.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troiſiéme applaudiſſement?

CASCA.

Pour cette même raiſon-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Eh pardieu oui, & à chaque fois il l'a toûjours doucement refuſée, & à chaque ſigne qu'il faiſait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voiſins l'applaudiſſaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y eſt-il pris, cher Caſca ?

CASCA.

Je veux être pendu ſi je ſais préciſément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet *n*), & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté. Mais ſelon mon jugement il aurait bien voulu le prendre ; on le lui a offert encore, il l'a rejetté encore ; mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts deſſus. On le lui a encor préſenté, il l'a encor refuſé ; & à ce dernier refus la canaille a pouſſé de ſi hauts cris, & a battu de ſes vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jetté en l'air ſes ſales bonnets, & a laiſſé échapper tant de bouffées de ſa puante haleine, que Céſar en a été preſque étouffé ; il s'eſt évanoui, il eſt tombé par terre ; & pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçuſſe le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Di-moi, je te prie ; Céſar s'eſt évanoui ?

n) Les coronnets ſont de petites couronnes que les paireſſes d'Angleterre portent ſur la tête au ſacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il eſt bien étrange que *Shakeſpear* ait traité en comique un récit dont le fonds eſt ſi noble & ſi intéreſſant : mais il s'agit de la populace de Rome ; & *Shakeſpear* cherchait les ſuffrages de celle de Londres.

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut-mal; c'eſt vous & moi qui tombons; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là; mais je ſuis ſûr que Jules Céſar eſt tombé: & regardez-moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théatre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a offert de ſe couper la gorge.... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée, Meſſieurs, ſi j'ai dit, ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi, ſe ſont miſes à crier, Hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque choſe?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CAS-

CASSIUS.

Pourquoi ?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourai plus guères vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelle à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu : il y a eu encor bien d'autres ſottiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir ?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, & ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Atten-moi. Adieu tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon ! qu'il eſt devenu brute !
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'apparence eſt chez lui rude, lente & groſſière ;
C'eſt la fauſſe, croi-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, ſéparons-nous ;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers j'y viendrai.
Allez, en attendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE IV.

CASSIUS *ſeul.*

BRutus, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes différentes.
Un grand cœur doit toûjours fréquenter ſes ſemblables :
Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jetter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar ;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quitter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre ; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

BOn ſoir, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui ?
Tu parais ſans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents, & les fières tempêtes,
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux ;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainſi les flammes ſur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

CASCA.

Un eſclave, je crois qu'il eſt connu de vous,
A levé ſa main gauche ; elle a flambé ſoudain,
Comme ſi vingt flambeaux s'allumaient tous enſemble,
Sans que ſa main brûlât, ſans qu'il ſentît les feux :
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)
Un lion a paſſé tout près du capitole ;

Ses yeux étincelans ſe ſont tournés ſur moi ;
Il s'en va fiérement, ſans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir ſans brûler la ville épouvantée.
Le triſte & ſombre oiſeau qui préſide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les loix de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent effroyables ;
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées ;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bon ſoir donc, cher Caſca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer ; adieu.
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUi marche dans ces lieux à cette heure ?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.
Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas ;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus couroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des Dieux ?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoye
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier ! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains eſt éteint dans tes ſens !
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant couroux veux-tu ſavoir la cauſe ?
Pourquoi ces feux errans, ces manes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent ?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites ?

Tant de monſtres, croi-moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore;
Et ſi je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes!

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi;
Et ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déja Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,

Rien ne retient un bras que le courage anime ;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable, oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il opprimer ?
Il n'eût jamais oſé régner ſur les Romains ;
Il ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons. *o*)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.
Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! & que d'ordure, ô ciel !
Notre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs ! où vais-je m'emporter ?
Devant qui mes regrets ſe ſont-ils fait entendre ?
Etes-vous un eſclave ? êtes-vous un Romain ?
Si vous ſervez Céſar, ce fer eſt ma reſſource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Caſca, que ce mot vous ſuffiſe.
Je ne ſais point flatter Céſar par des rapports.
Pren ma main, parle, agi, fai tout pour ſauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble deſſein,
Je le devancerai, compte ſur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier

o) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée baſſe; ils n'ont point le proverbe, *qui ſe fait brebis le loup le mange.*

Que de plus d'un Romain j'ai ſoulevé la haine.
Ils ſont prêts à former une grande entrepriſe,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée:
Allons, car à préſent dans cette horrible nuit,
On ne peut ſe tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés enſemble confondus
Sont comme mes projets, fiers, ſanglans & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eſt Cinna, ſa démarche eſt aiſée à connaître.
C'eſt un ami. *p*)

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CInna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca; je peux répondre de ſon zèle;
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rends graces au ciel.

Mais

p) Preſque toute cette ſcène me paraît pleine de grandeur, de force, & de beautés vraies.

Mais quelle horrible nuit ! Des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah ! ſi le grand Brutus était gagné par vous !

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier *q*)
Sur la chaire où ſe ſied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre :
Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue
De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent ;
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déja dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.

q) Un papier du tems de *Céſar* n'eſt pas trop dans *le coſtume* ; mais il n'y faut pas regarder de ſi près ; il faut ſonger que *Shakeſpear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à ſon ſeul génie.

Son crédit dans l'état eſt la riche alchymie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, & LUCIUS *l'un de ſes domeſtiques dans le jardin de la maiſon de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius ! hola ! j'obſerve en vain les aſtres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah ! Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appellez-vous ? milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y ſera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reſte ſeul.*)

Il faut que Céſar meure, — oui, Rome enfin l'exige; —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! — mais, quoi ! le diadême
Change-t-il après tout la nature de l'homme ?
Oui; le brillant ſoleil fait croître les ſerpens.
Penſons-y : nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſi-tôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.

Mais quoi ? je n'ai point vu que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre ;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt là ſon deſtin, c'eſt là ſon caractère ;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui s'il était couvé
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déja dans votre cabinet ;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, monſieur, ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides ? *a*)

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, monſieur. *b*)

BRUTUS.

Pren le calendrier,
Et vien m'en rendre compte.

a) Ce ſont ces fameuſes ides de Mars, 15. du mois, où *Céſar* fut aſſaſſiné.

b) Il l'appelle tantôt *milord*, tantôt monſieur, *Sir*.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*il lit.*)
» Tu dors; éveille-toi, Brutus, & ſonge à Rome;
» Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.
» Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
» Debout. Sers ton pays, parle, frappe, & nous venge.
J'ai reçu quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je penſe à Rome aſſez — Rome — c'eſt de tes rues
Que mon ayeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe & nous venge.*
Tu veux donc que je frappe — oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinziéme du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,
Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat; *c*)

c) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius votre frère *d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul.

LUCIUS.

Non, monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs *e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages ;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration ! quoi, dans la nuit tu trembles !
Dans la nuit favorable aux autres attentats !
Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pouras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
Va, ne te montre point, pren le maſque impoſant
De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

d) *Votre frère*, veut dire ici *votre ami.*

e) *Hats*, chapeaux.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.* TREBONIUS *en ſe découvrant.*

TREBONIUS.

NOus venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, ſommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le ſommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Caſſius.*)
Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le ſont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,
Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.
Celui-là c'eſt Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot ?

(*Il lui parle à l'oreille ; & pendant ce tems-là les conjurés ſe retirent un peu.*)

DECIMUS.

L'orient eſt ici ; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIMUS.

Pardonnez, monſieur, déja quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourſe ;
f) Mais ſes traits à préſent frappent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout ; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'affreuſe tyrannie ;

Que

f) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

g) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſcours ? Il eſt vrai que la

Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. *g*)
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands cœurs.
Un romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Ciceron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ſes cheveux blancs ſuffiſent,
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encor, & notre emportement
Trouveront un appui dans ſa grave vieilleſſe.

g) *la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.*

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Ciceron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions frapper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir : que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette *h*) *courſe* aux Romains paraîtrait trop ſanglante ;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres ;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
i) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir ? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah, que ne pouvons-nous en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps !
Hélas ! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, & non pas avec rage ;
Faiſons de la victime un plat digne des Dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée :

h) Le mot *courſe* fait peut-être allusion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi, *ſervice de plats ſur table.*

i) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théatre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warbur-*

Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraîtra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à frapper Marc-Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;
S'il aime tant Céſar, il pourait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir:
Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TREBONIUS.

Non, il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*On entend l'horloge ſonner; ce n'eſt pas que les Romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déja trois heures.

TREBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

ton l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les diſcours des devins, les rêves des augures
Pourraient le détourner de marcher au ſénat.

DECIMUS.

Ne crain rien, ſi telle eſt ſa réſolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaſſe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on ſaiſit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, ſont les filets des hommes.
Je le louerai ſurtout de haïr les flatteurs.
k) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai Céſar à ſortir ſans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

k) L'évêque *Warburton* dans ſon commentaire ſur *Shakeſpear*, dit que cela eſt admirablement imaginé.

Digitized by Google

CIMBER.

Caius Ligarius veut du mal à Céſar.
Céſar, vous le ſavez, l'avait perſécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous ?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber ; je le chéris, il m'aime :
Qu'il vienne ; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour parait, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous ; ſongez à vos promeſſes ;
Qu'on reconnaiſſe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

l) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes ;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins ;
Imitez les acteurs du théatre de Rome ;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bonjour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

BRUTUS.

Eh, garçon — Lucius — Il dort profondément.
Ah, de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

l) On traduit exactement.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRutus — milord. —

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi matin ?
Que voulez-vous ? ſongez que rien n'eſt plus mal ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'affronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus ! ah pourquoi vous dérober du lit ?
Hier quand nous ſoupions vous quittates la table,
Et vous vous promeniez, penſif, & ſoupirant :
Je vous dis, Qu'avez-vous ? Mais en croiſant les mains,
Vous fixates ſur moi des yeux ſombres & triſtes.
J'inſiſtai, je preſſai, mais ce fut vainement.
Vous frappates du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'inſtance, & vous, ſans dire un mot,
D'un revers de la main, ſigne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
m) Que ſouvent les maris font ſentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laiſſer parler,

m) C'eſt encor là un des endroits qu'on admire, & qui ſont marqués avec des guillemets.

Ni vous laiſſer manger, ni vous laiſſer dormir,
Sans ſavoir le ſujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah, ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte aſſez mal, c'eſt-là tout mon ſecret.

PORCIA.

Brutus eſt homme ſage, & s'il ſe portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la ſanté.

BRUTUS.

Auſſi fais-je ; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous reſtaurer,
A l'air humide & froid vous marchez preſque nud,
Et vous ſortez du lit pour amaſſer un rhume ?
Penſez-vous vous guérir en étant plus malade ?
Non, Brutus, votre eſprit roule de grands projets ;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouſe,
Je dois en être inſtruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit ſentir l'amour, & ſi notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages ?
Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raiſons ?
Que voulaient-ils ?

BRUTUS.

Hélas ! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,

Je n'aurais pas beſoin de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari ?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve ?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté ?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine, *n*)
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur
Que les gouttes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets ?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton ; pourriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux ? *o*)
Confiez-vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déja ſur moi-même eſſayé ma conſtance ;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit ;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire ?

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je ? Grands Dieux, rendez-moi digne d'elle.
Ecoute

n) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

o) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie* :

Certes vos ſentimens ſont aſſez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être,

Et

Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie.
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUi va-là ? répondez.

LUCIUS *en entrant & adreſſant la parole à Brutus.*

Un homme languiſſant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'eſt ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius ?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contretems !
Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage !

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets

Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée ; mais il eſt beau que *Shakeſpear* & *Corneille* ayent eu la même idée.

Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un *p*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impoſſible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? di.

BRUTUS.

Un exploit qui poura guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pouront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Vien, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis; ce ſeul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne ſais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe;
Mais vien, je le ferai: tu parles, il ſuffit.

(*Ils s'en vont.*)

p) *L'exorciſte* dans la bouche des Romains eſt ſingulier. Toute cette piéce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

SCENE V.

Le théatre repréſente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt; venez, on l'aſſaſſine.
Hola! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

Non, non, je ſortirai; tout ce qui me menace
q) Ne s'eſt montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouïra quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vu des choſes effroyables.

q) Encor une fois la traduction eſt fidelle.

Une lionne a fait ſes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts ſont échappés.
Des bataillons armés combattans dans les rues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont Tarpeïen:
Les airs ont retenti des cris des combattans;
Les chevaux henniſſaient; les mourans ſoupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens:
Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'eſt point de comètes;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend plus,
Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

Que diſent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, diſent-ils, de ſortir de ce jour.
En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CESAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons.
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il ſortira, vous dis-je, & le danger *r*) ſait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée;
Je ſuis l'aîné; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites-moi cette grace.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

SCENE VI.

DECIUS *entre.*

CESAR *à* DECIUS.

AH! voilà Décius, il fera le meſſage.

DECIUS.

Serviteur & bonjour, noble & vaillant Céſar;

r) Traduit mot à mot.

Je viens pour vous chercher, le ſénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au ſénat je ne ſaurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (c'eſt très faux), je n'oſe (encor plus faux.)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il eſt malade.

CESAR.

Eh quoi! Céſar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DECIUS.

Grand Céſar, dites-moi du moins quelque raiſon;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot ſuffit pour le ſénat:
Mais Céſar vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous ſatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je ſuis malgré moi-même
Retenu par ma femme: — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma ſtatue en fontaine changée,
Jetter par cent canaux des ruiſſeaux de pur ſang;
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce ſang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce ſonge eſt un avis des Dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DECIUS.

Elle interprète mal ce ſonge favorable :
C'eſt une viſion très belle & très heureuſe.
Tous ces ruiſſeaux de ſang ſortans de la ſtatue,
Ces Romains ſe baignans dans ce ſang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau ſang & de nouveaux deſtins.

CESAR.

C'eſt très bien expliquer le ſonge de ma femme.

DECIUS.

Vous en ſerez certain, lorſque j'aurai parlé.
Sachez que le ſénat va vous couronner roi ;
Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
C'eſt ſe moquer de lui, Céſar, que de lui dire,
» Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
» Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux.
Ils diront tous, Céſar eſt devenu timide.
Pardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe ;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainſi :
L'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au ſénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CESAR.

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bonjour, Caſca, bonjour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fiévre,
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CESAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.
(*Antoine entre, & Céſar continue.*)
Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble Céſar.

CESAR.

Va, fai tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,

J'ai

J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au ſortir du ſénat venez à ma maiſon ;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TREBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enſemble, *s*)
Et puis en bons amis nous irons au ſénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.

(*Ils ſortent tous, & Céſar reſte avec Calphurnie.*)

SCENE VIII.

Le théatre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théatre.*

ARTEMIDORE *liſant.*

» CEſar, garde-toi de Brutus ; pren garde à Caſſius ; ne laiſſe
» point Caſca t'approcher ; obſerve bien Cinna ; défie-toi
» de Trébonius ; examine bien Cimber, Décius. Brutus ne t'aime
» point ; tu as outragé Ligarius ; tous ces gens-là ſont animés du
» même eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu n'es pas immor-
» tel, pren garde à toi. La ſécurité enhardit la conſpiration. Que
» les Dieux tout-puiſſans te défendent ! *Ton fidèle Artémidore.*

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,

s) Toûjours la plus grande fidélité dans la traduction.

Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toûjours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*Il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au ſénat, ne me répon point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fuſſes de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance! ô courage! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi! tu reſtes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus ſe porte;
Il eſt ſorti malade... atten... obſerve bien —
Tout ce que Céſar fait, quels courtiſans l'entourent —
Reſte un moment, garçon — Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute ;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.
(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APproche ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maiſon.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eſt ?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, Céſar eſt-il au capitole ?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute ?

ARTEMIDORE.

Oui ; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar !
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, madame !
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à Céſar.

ARTEMIDORE.

Je ne ſais ce qu'on fait ; je ſais ce que je crains.
Bonjour, madame, adieu, la rue eſt fort étroite ;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer ;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.

(*Il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre.... Hélas ! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe !
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée ?
Ah ! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouïs.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vite, & di bien à Brutus —
— Que je ſuis très joyeuſe, & revole me dire —

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente une rue qui mène au capitole: le capitole eſt ouvert. CÉSAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre devin.*

CESAR *à l'autre devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DECIUS *du côté oppoſé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le tems.

ARTEMIDORE.

Liſez d'abord le mien, il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle eſt donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, liſez dès ce moment.

CESAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraud, fai place.

CASSIUS.

Peut-on donner ainſi des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'approchant de Caſſius.*

Ecoutez, Caſſius,
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès !

CASSIUS *étonné.*

Comment ! quelle entrepriſe ?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès, & de notre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle, obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar ſait tout, qu'allons-nous devenir ?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Caſſius.*

Va, ne pren point d'allarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Voi comme Céſar rit ; ſon viſage eſt le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DECIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment
Pour occuper Céſar il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eſt donné, ſerrons-nous près de lui.

CINNA *à Caſca.*

Souvien-toi de frapper, & de donner l'exemple.

CESAR *s'aſſied ici, & on ſuppoſe qu'ils ſont tous dans la ſalle du ſénat.*

Eh bien, tout eſt-il prêt? eſt-il quelques abus
Que le ſénat & moi nous puiſſions corriger?

CIMBER *ſe mettant à genoux devant Céſar.*

O très grand, très puiſſant, très redouté Céſar,
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces proſternemens,
Ces génuflexions, ces baſſes flatteries,
Peuvent ſur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choſes
Dans l'eſprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le ſang de Céſar puiſſe ſe fondre ainſi.
Les prières, les cris, les vaines ſimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un ſot;
Mais le cœur de Céſar réſiſte à ces baſſeſſes.
Par un juſte décret ton frère eſt exilé.
Flatte, prie à genoux, & lèche-moi les pieds;

a) Va, je te roſſerai comme un chien ; loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toûjours raiſon.

CIMBER *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon couroux en faveur de mon frère ?

BRUTUS *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flatterie ;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même inſtant rappellé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus !

CASSIUS.

Ah ! pardon, Céſar, Céſar, pardon !
Oui, Caſſius s'abaiſſe à te baiſer les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir ſi je vous reſſemblais.
Qui ne ſaurait prier réſiſte à des prières.
Je ſuis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon, *b*)
Conſtant de ſa nature, immobile comme elle.
Les vaſtes cieux ſont pleins d'étoiles innombrables :
Ces aſtres ſont de feu, tous ſont étincelans ;
Un ſeul ne change point, un ſeul garde ſa place.
Telle eſt la terre entière ; on y voit des mortels
Tous de chair & de ſang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,

Qui

a) Traduit fidélement. *b*) Traduit avec la plus grande exactitude.

Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar !

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olimpe ?

DECIUS *à genoux.*

Grand Céſar !

CESAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frappe, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contr'eux ; il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :*)

Et toi, Brutus, auſſi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, & criez, liberté.

BRUTUS *aux ſénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, reſtez.
Peuple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

Où donc eſt Publius ?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis ; les amis de Céſar
Nous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah ! c'eſt vous, Publius ; allons, prenez courage ;
Soyez en ſûreté ; vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez-nous ; la foule qui s'empreſſe
Pourait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre & de parler pour nous ;
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

QUe fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit, interdit, égaré ;

Il fuit dans ſa maiſon : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Penſent qu'ils ſont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O deſtin! nous ſaurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en eſt inconnue.
On compte ſur des jours dont le tems eſt le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorſqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainſi donc la mort eſt un bienfait;
Ainſi Céſar en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le tems qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baiſſons-nous ſur le corps de Céſar;
Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude; c)
Trempons-y nos poignards, & marchons à la place;
Là brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.
(*Ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée

c) C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Caſca* ne ſerait jamais tombée dans l'idée d'un auteur Français; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théatre, ſi ce n'eſt dans les occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve autant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théatres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière !

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette piéce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

Digitized by Google

VOilà tout ce qui regarde la conſpiration contre Céſar. On peut la comparer à celle de Cinna & d'Emilie contre Auguſte, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la piéce eſt une ſuite de la mort de Céſar. On apporte ſon corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple : Antoine le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encor joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les tems & de tous les lieux.

On voit enſuite Antoine, Octave & Lépide, délibérer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. Brutus & Caſſius ſe querellent. Brutus reproche à Caſſius qu'il vend tout pour de l'argent, & qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. Caſſius & Brutus ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par ſon génie, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, & voyent ſouvent encor avec plaiſir d'un côté Céſar s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce ; & de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers & des ſénateurs même, parlans comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plûpart des piéces de Lopez de Vega & de Calderon en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon, à côté de l'*Héraclius* de Corneille ; on y verra le même génie que dans Shakeſpear, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des gr ſſiéretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frappantes, & le même mêlange du beguin de Gilles, & du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Eſpagne & l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un ſiécle à des pieces qui

révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus oppoſé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes ſe réuniſſent-elles dans un goût ſi étrange ? Il faut qu'il y en ait une raiſon, & que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premiérement les Anglais, les Eſpagnols n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces piéces ſi bizarres & ſi ſauvages. J'ai vu jouer le *Céſar* de Shakeſpear, & j'avoue que dès la première ſcène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome ſon ingratitude envers Pompée, & ſon attachement à Céſar vainqueur de Pompée, je commençai à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcène qui ne me donnât de la curioſité ; & malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la piéce m'attachait.

Troiſiémement, il y a beaucoup de naturel : ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier & barbare. Ce ne ſont point des Romains qui parlent : ce ſont des campagnards des ſiécles paſſés qui conſpirent dans un cabaret ; & Céſar qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guère à Céſar. Le ridicule eſt outré ; mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de tems en tems comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encor ce monſtrueux ſpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encor plus froids.

Enfin, une quatriéme raiſon, qui jointe aux trois autres eſt d'un poids conſidérable, c'eſt que les hommes en genéral aiment le ſpectacle ; ils veulent qu'on parle à leurs yeux ; le peuple ſe plait à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu : & beaucoup de grands, comme on l'a déja dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très cultivé, & le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au ſeiziéme ſiécle, & les Français au dix-ſeptiéme, pour ne vouloir rien que de raiſonnable, rien que de ſagement écrit, & pour exiger qu'une piéce de théatre ſoit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureuſement Lopez de Vega & Shakeſpear eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé ; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Pluſieurs auteurs dramatiques en Eſpagne & en Angleterre, tâcherent d'imiter Lopez & Shakeſpear ; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils ſervirent encor à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient ſurpaſſer.

Nous reſſemblerions à ces nations, ſi nous avions été dans le même cas. Leur théatre eſt reſté dans une enfance groſſière, & le nôtre a peut-êrre acquis trop de rafinement. J'ai toûjours penſé qu'un heureux & adroit mêlange de l'action qui règne ſur le rhéatre de Londres & de Madrid avec la ſageſſe, l'élégance, la nobleſſe, la décence du nôtre, pourrait produire quelque choſe de parfait, ſi pourtant il eſt poſſible de rien ajourer à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraiſſent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune piéce parfaite ; on l'excuſe ſans doute ; il était preſque ſans modèle & ſans conſeil ; il travaillait trop rapidement ; il négligeait ſa langue, qui n'était pas perfectionnée encore ; il ne luttait pas aſſez contre les difficultés de la rime, qui eſt le plus peſant de tous les jougs, & qui force ſi ſouvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakeſpear, & plein de génie comme lui : mais le génie de Corneille était à celui de Shakeſpear, ce qu'un ſeigneur eſt à l'égard d'un homme du peuple né avec le même eſprit que lui.

RÉPONSE
A UN ACADÉMICIEN.

VOus me reprochez, Monſieur, de n'avoir point étendu ma critique dans mes commentaires ſur pluſieurs vers de *Corneille ;* vous voudriez que j'euſſe examiné plus ſévérement les fautes contre la langue & contre le goût ; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée :* *

Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de nos armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes allarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.

J'avoue que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut ſe dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des ſoupçons n'eſt pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette eſpèce, que j'ai craint de chagrer trop les commentaires. J'ai laiſſé quelquefois au lecteur le ſoin d'obſerver par lui-même les beautés & les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,

ne me paraît point un vers aſſez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répétitions dans le rôle de *Cornélie.* Il me ſemble que je l'indique aſſez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquiéme acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ſes mains :

N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.

* Acte III. Scène IV.

Il

Il eſt vrai qu'en général on ne doit point dire de ſoi qu'on a un grand cœur ; il eſt vrai qu'aujourd'hui on n'applique point de charmes à des maux ; il eſt encor vrai que quand on parle aſſez longtems, on ne doit point dire que les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impoſe ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne ſe vante d'en avoir un.

Appliquer des charmes à des maux, m'a paru bien, parce que dans ce tems-là ce qu'on appellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très connu pour avoir employé les prétendus ſecrets des ſortilèges. *Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler*, ſemble ſignifier ici, *s'amuſent à ſe plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

Mettant leur haine bas me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils ſont mauvais ; mais ayant déja remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes ſur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous ſavez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de ſévérité ; mais je vous aſſure que je n'ai ſongé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, ſans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont eſt l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au-deſſus de tout ce qui s'eſt jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne penſe point ainſi parce que je ſuis né en France, mais parce que je ſuis juſte. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de juſtice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'eſt aſſurément ſans vouloir me tromper.

Le même eſprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ſes grandes beautés. Vous avez

raiſon de dire que ſes dernières tragédies ſont très mauvaiſes, & qu'il y a de grandes fautes dans ſes meilleures. C'eſt préciſément ce qui me prouve combien il eſt ſublime, puiſque tant de défauts n'ont diminué ni ſon mérite, ni ſa gloire. Je crois de plus qu'il y a des ſujets qui ont par eux-mêmes des défauts abſolument inſurmontables : par exemple, il me ſemble qu'il était impoſſible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* ſans des longueurs & des additions inutiles. Je dis la même choſe de *Pompée* ; & il me paraît évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquiéme acte de *Rodogune*, ſans gâter le caractère de la princeſſe qui donne le nom à la piéce.

Joignez à tous ces obſtacles, qui naiſſent preſque toûjours du ſujet même, la prodigieuſe difficulté d'être précis & éloquent en vers dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le ſtile noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers, qui marchent toûjours deux à deux, qui ſouffrent très peu d'inverſions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Conſidérez encor la gêne des bienſéances, celle de lier les ſcènes de façon que le théatre ne reſte jamais vuide ; celle de ne faire ni entrer ni ſortir aucun acteur ſans raiſon. Voyez combien nous ſommes aſſervis à des loix que les autres nations n'ont pas connues ; vous verrez alors quel eſt le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois égalées. Mais auſſi vous voyez qu'il n'eſt guère poſſible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, & les limites de l'eſprit ſe montrent partout. Si quelque piéce entière approche de cette perfection, à laquelle il eſt à peine permis à l'homme de prétendre, c'eſt peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'eſt celle d'*Iphigénie*. J'ai toûjours penſé que ce ſont là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai penſé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, ſans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui ſont reſtés en poſſeſſion du théatre. Ce mérite eſt ſi rare, & cet art eſt ſi difficile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que preſque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles ? Vous n'êtes content,

Monſieur, d'aucune des piéces de théatre qu'on a faites depuis quatre-vingt ans ; voilà preſque un ſiécle entier de perdu. Je ſuis malheureuſement de votre avis : je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars çà & là, dans nos piéces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oſerai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Oedipe*, qui eſt mieux reçue au théatre que celle de *Corneille ;* mais je crois avec la même ingénuité, que cette piéce ne vaut pas grand'choſe, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid reſſouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocaſte*, me paraît inſupportable.

Toutes les autres piéces du même auteur me ſemblent très médiocres ; & la preuve en eſt que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille.*

J'ai fait toute ma vie une étude aſſidue de l'art dramatique ; cela ſeul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toûjours remarqué que le peintre le plus médiocre ſe connaiſſait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'eſt ſur ce fondement que je me ſuis cru autoriſé à dire ce que je penſais ſur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre ſous les yeux des objets de comparaiſon. Tantôt je fais voir comment un Eſpagnol & un Anglais ont traité à-peu-près les mêmes ſujets que *Corneille.* Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine.* Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très ſupérieur.

Je n'ai pu dire que mon ſentiment. Ce n'eſt point ici un vain diſcours d'appareil, dans lequel on n'oſe expliquer ſes idées, de peur de choquer les idées de la multitude ; mais en expoſant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet expoſé que des doutes que chaque lecteur pourra réſoudre.

J'ai toûjours ſouhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puiſque *Cinna* a des remords, il les eut immédiatement après la ſcène où *Auguſte* lui dit :

Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai penſé ainſi qu'en interrogeant mon propre cœur ; il m'a ſemblé que ſi j'avais conſpiré contre un prince, & ſi ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le tems même de la conſpiration, ce ſerait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs penſent autrement, je ne puis que les laiſſer dans leur opinion ; mais je ſens qu'il ne m'eſt pas poſſible de leur ſacrifier la mienne.

J'obſerverai encor avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages ſur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque ;* ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers ; un homme plein de ſentiment ſera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en eſt de même dans tous les arts : ce qui ſe rapproche le plus de nos mœurs eſt toûjours ce qui nous plait davantage.

Ainſi, Monſieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraiſſent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaiſir à celles qui ſeront plus de votre goût. Je prétends ſeulement que dans ces deux piéces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre ; que la magnificence de la poëſie y répand ſes charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les piéces d'aucun autre auteur ; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beautés : mais comme il y a des beautés de différente eſpèce, celles qui ſeront le plus conformes à votre manière de penſer ſeront toûjours celles qui devront faire le plus d'effet ſur vous.

Je m'en ſuis entiérement rapporté à vous ſur tout ce qui regarde la grammaire : c'eſt un article ſur lequel il ne peut guère y avoir deux avis ; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre choſe que de conſerver le mien, & de reſpecter celui des autres.

Je ſuis, &c.

L'HÉRACLIUS
ESPAGNOL,
OU
LA COMÉDIE FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VERITÉ, ET TOUT MENSONGE.

Fête repréſentée devant leurs Majeſtés, dans le ſallon royal du Palais, par don Pédro Calderon de la Barca.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

IL s'eſt élevé depuis longtems une diſpute aſſez vive, pour ſavoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de *Corneille*, ou celui de *Calderon ;* n'ayant rien vu de ſatisfaiſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'*Héraclius* de *Calderon*, intitulé, *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4°, avant que le recueil de *Calderon* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur attentif verra aiſément quelle eſt la différence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Calderon ;* & il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déja fait la comparaiſon des théatres français & anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théatre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HÉRACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMÉNIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FÉDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Muſiciens & ſoldats.

LA

Digitized by Google

LA
COMÉDIE FAMEUSE.

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théatre repréſente une partie du mont Etna ; d'un côté on bat le tambour & on ſonne de la trompette ; de l'autre on joue du luth & du théorbe ; des ſoldats s'avancent à droite, & Phocas paraît le dernier ; des dames s'avancent à gauche, & Cintia reine de Sicile paraît la dernière. Les ſoldats crient, *Vive Phocas :* Phocas répond, *Vive Cintia*, allons, ſoldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les ſoldats & les dames crient de toute leur force, *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ſes tambours & à ſes trompettes de battre & de ſonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ſes muſiciens de chanter en l'honneur de Phocas ; la muſique chante ce couplet.

* *Sicile en cet heureux jour,*
Voi ce héros plein de gloire,
Qui régne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

* Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce Céſar toûjours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas ; elle ſe félicite d'être la première à lui baiſer la main : Nous ſommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros ſi glorieux ; enſuite, cette belle reine ſe tournant vers les ſpectateurs, leur dit ; C'eſt la crainte qui me fait parler ainſi ; il faut bien faire des complimens à un tyran. La muſique recommence alors, & on répète, que Phocas eſt venu en Sicile par un heureux hazard. L'empereur Phocas prend alors la parole, & fait ce récit, qui, comme on voit, eſt très à propos.

Il eſt bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée, car j'y trouve des applaudiſſemens, & je pouvais y entendre des injures. Je ſuis né en Sicile comme vous ſavez ; & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvaſſe ici plus d'oppoſitions que de fêtes, attendu que perſonne n'eſt auſſi heureux dans ſa patrie que chez les étrangers, ſurtout quand il revient dans ſon pays après tant d'années d'abſence.

Mais voyant que vous êtes politique & aviſée, & que vous me recevez ſi bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni ſur vous ni ſur la Sicile, la ſoif hydropique de ſang de mon ſuperbe héritage ; & afin que vous ſachiez qu'il n'y a jamais eu de ſi grande clémence, & que perſonne juſqu'à préſent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruières m'ont donné la naiſſance, & que je ne dois qu'à moi ſeul, non à un ſang illuſtre, les grandeurs où je ſuis monté. Avorton de ces montagnes, c'eſt grace à ma grandeur que j'y ſuis revenu. Vous voyez ces ſommets du mont Etna dont le feu & la neige ſe diſputent la cîme ; c'eſt là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de ſerpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; & dans ma jeuneſſe, je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta longtems ſi j'étais homme ou bête, & réſolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre,

de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vaſſaux furent les griffes des oiſeaux, & les armes des hommes contre leſquels je combattis ; leurs corps me ſervirent de viande & leurs peaux de vêtemens.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits, qui pourſuivis par la juſtice, ſe retiraient dans les épaiſſes forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raiſonnable, ils me choiſirent pour leur capitaine ; nous mimes à contribution le plat pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entrepriſes, nous nous emparames de quelques villes bien peuplées ; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, & il était aſſez puiſſant pour me réſiſter ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Conſtantinople. Il paſſa en Italie, pour ſe venger de ce qu'on lui diſputait la ſouveraineté des fiefs du ſaint empire Romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ſes étendarts.

Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ſes états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs & à moi : (ô ſottes raiſons d'état !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuſe. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de ſuccès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ſes grandeurs, tous ſes triomphes s'évanouïrent ; ſon armée me nomma ſon capitaine par terre & par mer : alors je les menai à Conſtantinople, qui ſe mit en défenſe ; je mis le ſiége devant ſes murs pendant cinq années, ſans que la chaleur des étés ni le froid des hyvers, ni la colère de la neige, ni la violence du ſoleil me fiſſent quitter mes tranchées : enfin les habitans preſqu'enſevelis ſous leurs ruines, & demi morts de faim, ſe ſoumirent à regret, & me nommèrent Céſar. Depuis ma première entrepriſe juſqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années ; vous pouvez vous en appercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne aſſez rarement.

Me voilà à préſent revenu en Sicile ; & quoiqu'on puiſſe préſumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes

concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui eſt à préſent empereur, j'ai pourtant encor deux autres raiſons de mon retour. Ces deux raiſons ſont des propoſitions contraires, l'une eſt la rancune, & l'autre l'amour. C'eſt ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme & amante de Maurice, & qui le ſuivait dans toutes ſes courſes, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit pluſieurs de ſes ſujets), fut ſurpriſe des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué ſon mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Aſtolphe, qui était venu en ambaſſade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne ſais pour quelle affaire. Je me ſouviens très bien de cet Aſtolphe, & ſi je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en ſoit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (ſi pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Aſtolphe, ſe voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'eſt enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne ſait aujourd'hui s'il eſt mort ou vivant.

Mais laiſſons cela, & paſſons à une autre avanture; elle n'eſt pas moins étrange; & cependant elle ne paraîtra pas invraiſemblable; car deux avantures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les hiſtoriens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'hiſtoire tient du prodige.

Il faut que vous ſachiez qu'il y avait une jeune payſanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puis qu'en effet l'empire eſt dans la beauté; elle fut dame de mes penſées; il n'y a, comme vous ſavez, ſi fière beauté qui ne ſe rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans ſon village, je la laiſſai groſſe. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant ſupporter mon abſence, elle reſolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la ſurprirent en chemin dans un déſert;

mon confident qui l'accompagnait, alla chercher du ſecours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce tems-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile ; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant ; elle crut l'intéreſſer davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reſſentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chiffre gravé ſur une lame d'or, dont je lui avais fait préſent.

Cependant mon confident revenait avec du monde ; l'inconnu diſparut auſſi-tôt, emportant avec lui mon fils & le ſigne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, ſans qu'il nous ait été jamais poſſible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déja dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laiſſé le tems de faire les recherches néceſſaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient eſt calme, ainſi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux ſentimens de tendreſſe & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent, l'une eſt celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périſſe, j'ignore même encor ſi cet enfant eſt un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni ſoins ni peines ; je chercherai par toute l'iſle, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, juſqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes eſpérances & mes craintes finiſſent.

CINTIA.

Si j'avais ſu votre ſecret plus tôt, j'aurais fait toutes les diligences poſſibles ; mais je vais vous ſeconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui ſouhaite ? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ſes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, & ſonnez de la trompette.

CINTI'A.

Faites redire aux échos.

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix :

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive ! vive Cintia !

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive ! vive Phocas !

(*On entend ici une voix qui crie derrière le théatre*, Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, ſuſpendez vos chants : quelle eſt cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas ?

LIBIA *derrière le théatre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie ? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre ; c'eſt une femme qui paraît belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne ; elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main malheureuſe, & non pas des mains d'une bête.

Digitized by Google

PHOCAS *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du penchant de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté ; tu es en ſûreté, repren tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Di-nous qui tu es ?

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître ; il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes, & des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre : il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté, & de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'approcher, lorſqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête ; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante ; ſa barbe & ſes cheveux ſales couvraient en partie un viſage ſillonné de ces rides, que le tems, ce maudit laboureur, imprime ſur les ſillons de notre vie pour n'y plus rien ſemer. Cet homme reſſemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui étant ſans écorce & ſans racine, ſont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crain rien ; ne pourſui pas ; tu ne ſais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes ? Il y a là dedans quelque choſe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourez trouver aiſément cet homme ; car ſi les tambours & la muſique l'ont fait ſortir de ſa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, faiſons entendre encor nos inſtrumens.

(*La muſique recommence, & on chante encore.*)

Sicile en cet heureux jour,
Voi ce héros plein de gloire &c.

(*Après cette repriſe, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du ſorcier s'en vont à la piſte de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, ſans qu'on ſache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui eſt Aſtolphe lui-même, vient ſur le théatre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fils de Phocas. Ils ſont tous trois vétus de peaux de bêtes.*)

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de votre caverne ſans ma permiſſion, & que vous hazardiez ainſi votre vie & la mienne!

LEONIDE.

Que voulez-vous? cette muſique m'a charmé; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(*On entend alors le ſon des tambours.*)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printems les doux zéphirs & le bruit des ruiſſeaux s'accordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bien-venue des roſes & des œillets, leur muſique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hyver les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chûte des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un tems ſerein; il flatte mon cœur & l'embraſe.

ASTOL-

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appellé, pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appellé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'appercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente, ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah Léonide, que tu penſes à merveille!

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaiſir ſans elle, point de douleur ſans elle auſſi: on a raiſon de la craindre, on a

raiſon de l'eſtimer. Sage eſt qui s'y fie, & ſage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'allégreſſe & la triſteſſe ; elle bleſſe & elle guérit, c'eſt du thériaque & du poiſon. Enfin elle eſt comme la langue, il n'y a rien de ſi bon quand elle eſt bonne, & rien de ſi mauvais quand elle eſt mauvaiſe &c.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connuſſions ce bien par expérience pour en jouïr, & ce mal pour nous en garantir ?

HERACLIUS.

Léonide a très bien parlé. Juſqu'à quand, notre père, nous refuſerez-vous notre liberté ? & quand nous inſtruirez-vous qui vous êtes & qui nous ſommes ?

ASTOLPHE.

Ah ! mes enfans ! ſi je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, ſachez qu'il eſt dangereux pour vous de ſortir d'ici. La raiſon qui m'a forcé à vous cacher votre ſort, c'eſt l'empereur Héraclius, cet Atlas chrêtien.

(*Cette converſation eſt interrompue par un bruit de chaſſe. Héraclius & Léonide s'échappent, excités par la curioſité. Les deux payſans gracieux, c'eſt-à-dire les deux bouffons de la piéce, viennent parler au bon homme Aſtolphe, qui craint toûjours d'être découvert. Cintia & Héraclius ſortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel eſt cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très irréſolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous, poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles ; qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je ſuis une femme, & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je préſume pourtant que ſi : j'ai vu le ciel ; & ſi l'homme eſt un petit monde, la femme eſt le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien ſavant ; ſi tu as eu une éducation de brute, ce n'eſt point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Quel eſt ce vieillard qui écoutait & qui a fait tant de peur à une femme ?

HERACLIUS.

Je ne le ſais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette ſorte dans les montagnes ?

HERACLIUS.

Je n'en ſais rien.

CINTIA.

Tu ne ſais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi, ce n'eſt pas peu ſavoir, que de ſavoir qu'on ne ſait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule ; elle veut prendre ſes flèches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures ; tenez-vous-en à leurs rayons ; quel beſoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton ſtile, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage ? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette conversation arrivent Libia & Léonide, qui se disent à-peu-près les mêmes choses que Cintia & Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théatre. Héraclius & Léonide sortent & rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, & concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.*)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état: qui êtes-vous?

HERACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, & que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même; & vous autres, pourai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LEONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, & tous les précipices. Les endroits

les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure, c'eſt là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des ſoldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que perſonne n'oſe en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée ; allons, qu'ils meurent.

* Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce diſcours de *Cintia* eſt peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un ſiécle où l'on était ſi loin du bon goût, un auteur ſe ſoit abandonné à ſon génie ſauvage pour amuſer une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu juſqu'à préſent n'eſt que contre le bon ſens ;

CINTIA.

Qu'il ne reſte pas dans les carquois une flèche qui ne ſoit lancée dans leur poitrine. *

(*Comme on eſt prêt à tirer ſur ces deux jeunes gens, Aſtolphe ſort de ſon antre, & s'écrie*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce ſoit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reſte en ſuſpens, en s'écriant :*)

Qu'eſt-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle choſe admirable !

(*Les deux payſans gracieux prennent ce moment intéreſſant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette ſituation, & ils croyent que tout cela eſt de la magie : Phocas reſte tout penſif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu létargie pareille à celle dont le diſcours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du tems, de tes cheveux blancs, & de ton vieux viſage brûlé par le ſoleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta perſonne ; je t'ai vu ambaſſadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève-toi, & dis-moi, ſi l'un de ces deux jeunes gens n'eſt pas le fils de Maurice que ta fidélité ſauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, ſeigneur, l'un eſt le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, ſans qu'il ſache qui il eſt, ni qui je

mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques ſentimens pour *Héraclius*, & qui doit l'épouſer à la fin de la piéce, ordonne qu'on le tue lui & *Léonide*, cela choque ſi étrangement tous les ſentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuſe* de D. *Pédro Calderon de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

ſuis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainſi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéiſſance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, voi comment le deſtin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux eſt le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'eſt l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'eſt des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puiſqu'en les tuant tous deux je ſuis ſûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En aſſouviſſant ta fureur dans mon ſang : ce ſera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'eſt l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'eſt la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'eſt moi qui ſuis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu ſûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHO-

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur. *

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux enſemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Aſtolphe.*

Di, toi, qui des deux l'eſt ?

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'eſt l'un des deux ; ma tendreſſe taira qui c'eſt des deux.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un ? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

* On voit que dans cet amas d'avantures & d'idées romaneſques, il y a de tems en tems des traits admirables. Si tout reſſemblait à ce morceau, la piéce ſerait au-deſſus de nos meilleures.

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils ; & pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es ſûr que l'un des deux eſt né de toi, pouras-tu les faire périr l'un & l'autre ?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vu ?

CINTIA.

Quel événement étrange !

PHOCAS.

O ciel ! où ſuis-je ? Quand je ſuis prêt de me venger d'un ennemi qui pourait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître ; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauve-garde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crain que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon; & cette longue mort t'arrachera ton ſecret piéce à piéce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS & LEONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Oſez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a ſauvé notre vie, n'eſt-il pas juſte que nous gardions la ſienne?

PHOCAS.

Ainſi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une payſanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un ſuprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la préſomption de vouloir être au-deſſus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'eſt donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puiſque ce perfide reſte le maître de ce ſecret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la ſoif, la nudité, les tourmens le faſſent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts ſur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'eſt là aimer. Hélas ! je cherchais auſſi à aimer l'un des deux. Que mon indignation ſe venge ſur l'un & ſur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les ſoldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'eſpèrent-ils ? qu'on les traîne en priſon, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eſt trop peu de choſe, ne lui ſacrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien, je ſens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette ſcène terrible, ſi étincelante de beautés naturelles, eſt interrompue par les deux payſans gracieux. Pendant ce tems-là les deux ſauvages ſe défendent contre les ſoldats de Phocas. Cintia & Libia reſtent préſentes ſans rien dire. Le vieux ſorcier Liſippo père de Libia arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens ſont peu de choſe; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune & le ſoleil obéiſſent à ma voix.

(*Auſſi-tôt la terre tremble, le théatre s'obſcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs ſe ſauvent en tombant les uns ſur les autres.*)

C'eſt ainſi que finit la première journée de la piéce de Calderon.

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la ſeconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconſéquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce ſauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainſi: » Nous ſommes » les premières qui avons vu combien ſa rudeſſe eſt traitable.... » J'en ai eu compaſſion, j'en ai été troublée; je l'ai vu d'abord » ſi fier, & enſuite ſi ſoumis avec moi! Il s'animait d'un ſi » noble orgueil, en ſe croyant le fils d'un empereur; il était » ſi intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que d'être » le fils d'un autre que de Maurice! enfin ſa piété envers ce » vénérable vieillard! Tout doit te plaire comme à moi.

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui paraît ſublime, c'eſt cette réponſe de Phocas au ſorcier Liſippo, quand celui ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. Pho-

cas répond : » C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur ; & en voyant » l'excès de leur courage je les ai cru tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Aſtolphe, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au-lieu de gardes : » Car, dit Aſtolphe, » puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de notre ca- » verne, il les attirera une ſeconde fois. « On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à Phocas que toute cette avanture pourrait bien n'être qu'une illuſion ; qu'on n'eſt ſûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt partout jointe au menſonge. » Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout- » à-l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces déſerts » ſauvages, ſur quoi eſt-il fondé ? ſur le vent ; c'eſt un portrait » de la vie humaine.

Bientôt après Héraclius & Léonide reviennent au ſon de la muſique, & Héraclius fait l'amour à Cintia, à-peu-près comme *Arlequin ſauvage*. Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrette horreur pour Phocas. Les payſans gracieux apprennent à Héraclius & à Léonide, que Phocas eſt à la chaſſe au tigre, & qu'il eſt dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas ; ainſi la nature s'explique dans Léonide & dans Héraclius ; mais elle ſe dément bien dans le reſte de la piéce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le ſorcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encor entendre de la muſique. On répond en chantant à toutes leurs queſtions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit, *On ne ſait ſi leur origine royale eſt menſonge ou vérité.* Le ſecond chœur dit, *Que leur bonheur ſoit vérité & menſonge.* Enſuite on leur préſente à chacun une épée.

Je ceins cette épée en friſſonnant, dit Héraclius : *je me ſouviens qu'Aſtolphe me diſait que c'eſt l'inſtrument de la gloire, le tréſor de la renommée, que c'eſt ſur le crédit de ſon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréſor royal : pluſieurs la prennent comme un ornement, & non comme le ſigne de leur devoir. Peu de gens oſeraient accepter cette feuille blanche s'ils ſavaient à quoi elle oblige.*

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais, & ces riches habits dont on lui fait préſent, *Tout cela eſt beau*, dit-il, *cependant je n'en ſuis point ébloui, je ſens qu'il faut quelque choſe de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainſi développer dans le fils de Maurice l'inſtinct du courage, & dans le fils de Phocas l'inſtinct de l'ambition. Cela n'eſt pas ſans génie & ſans artifice ; & il faut avouer (pour parler le langage de Calderon) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ſes épaiſſes fumées.

Phocas vient voir les deux ſauvages ainſi équipés ; ils ſe proſternent tous deux à ſes pieds, & les baiſent. Phocas les traite tous deux comme ſes enfans. Héraclius ſe jette encor une fois à ſes pieds, & les baiſe encore ; aviliſſement qui n'était pas néceſſaire. Léonide au contraire ne le remercie ſeulement pas. Phocas s'en étonne. » De quoi aurai-je à te remercier ? lui dit Léonide : » ſi tu me donnes des honneurs, ils ſont dûs à » ma naiſſance, quelle qu'elle ſoit : ſi tu m'as accordé la vie, » elle m'eſt odieuſe, quand je me crois fils de Maurice. « Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. Les payſans gracieux ſe mêlent de la converſation. La reine Cintia & Libia arrivent ; elles ne donnent aucun éclairciſſement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces diſparates arrive un ambaſſadeur du duc de Calabre, & cet ambaſſadeur eſt le duc de Calabre lui-même. Il baiſe auſſi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiſer la main. Phocas le relève, le prétendu ambaſſadeur parle ainſi :

» Le grand-duc Fréderic, ſachant, ô empereur ! que vous » êtes en Sicile, m'envoye devers vous, & devers la reine » Cintia, pour vous féliciter tous deux ; vous, de votre arri- » vée, & elle, de l'honneur qu'elle a de poſſéder un tel hôte ; » il veut mériter de baiſer ſa main blanche. Mais, pour venir » à des matières plus importantes, le grand-duc mon maître » m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Caſſandre, ſœur de » l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne » doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'em- » pire ; mais que s'il ne ſe trouve point d'héritier plus proche que » Maurice, c'eſt à mon maître qu'appartient le bonnet impé-

» rial, & la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. » Il vous ſomme de les reſtituer.

PHOCAS.

Ne pourſui point, tai-toi, tu n'as dit que des folies. De ſi ſottes demandes ne méritent point de réponſe, c'eſt aſſez que tu les ayes prononcées.

LEONIDE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt point aſſez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par leſquelles on peut faire ſauter au plus vîte monſieur l'ambaſſadeur.

HERACLIUS.

Léonide, pren garde : il vient ſous le nom ſacré d'ambaſſadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir ſon maître.

PHOCAS *à l'ambaſſadeur.*

Pourquoi reſtes-tu ici ? n'as-tu pas entendu ma réponſe ?

FREDERIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raiſon des princes, eſt de la poudre, des canons & des boulets. *

PHOCAS.

Eh bien ſoit. — Que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA.

Pour moi, mon avis eſt, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des feſtins, des bals, de la muſique & des danſes.

PHOCAS.

Vous avez raiſon : entrons dans ces jardins, & divertiſſons-nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(*Léonide & Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jetter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un ſouf-*

* Le lecteur remarque aſſez ici l'érudition de *Calderon*, & celle des ſpectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des balles au cinquiéme ſiécle, ſont dignes de la conduite de cette piéce.

ſouffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur, & une ſi grande majeſté.)

LEONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encor dans le doute où nous ſommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſottement à celui qui n'y a point de droit?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naiſſance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS (*qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très bien, & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuſe? & di-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, & qui était en ſon pouvoir? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un & de l'autre?

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LEONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous inſtruire de notre deſtinée: mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tai-toi : puiſque tu prends ſon parti, tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis prêt de....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi ; vieux traître, vieux tyran!

(*Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(*Phocas paraît alors. Cintia & le ſorcier arrivent.*)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaiſe affaire.

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, je ne le tuerai pas, puiſque vous le défendez. Il vivra, madame, puiſque vous le voulez.

(*Léonide relevé, s'excuſe devant Phocas & Cintia de ſa chûte ; il dit qu'on n'en eſt pas moins valeureux pour être mal adroit, & veut courir après Héraclius pour s'en venger ;* PHOCAS *l'en empêche, & doutant toûjours lequel des deux eſt ſon fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu : mais dans mes incertitudes, je ſens que tous deux me plaiſent également, qu'ils ſont également dignes de moi, l'un par ſon courage opiniâtre, & l'autre par ſa modération.

Fin de la ſeconde journée.

TROISIEME JOURNÉE.

LA troiſiéme journée reſſemble aux deux autres. La reine Cintia donne toûjours des concerts aux deux ſauvages pour les polir ; & ces deux princes, qui ſont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuiſent en galanterie ſur les yeux & ſur la voix de Cintia, & de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en préſence de Léonide, qu'Héraclius eſt le fils de Maurice : Comment le ſavez-vous ? dit Héraclius ; C'eſt, répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais auſſi la Sicile où je règne, qui eſt une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce ſecret ; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra ; car l'empire eſt hydropique de mon ſang, & il s'aſſouvira du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, & voyez comment vous pourez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comme vous pourez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ

LIBIA.

Pluſieurs ne vous ſuivent.

CINTIA.

Pluſieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impoſſible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impoſſibilité

(*Toutes deux enſemble.*)

Que vous réuſſiſſiez tant que Phocas ſera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain ſur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théatre ayant feint de dormir.*

Déja ils ſont informés de cette tromperie, & perſuadés de la vérité à mon préjudice ; il eſt bien force qu'entre deux ſentimens ſi contraires & ſi diſtincts, celui d'ennemi & celui de père, le ſang faſſe ſon devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les obſerve finement, car il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi & qu'ils ne ſe confient qu'à elles ; de manière que je vais une ſeconde fois faire ſemblant d'avoir ſommeil.

Je flotte toûjours dans mes incertitudes : mon cœur ſe partage néceſſairement en deux ſentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi ; allons, voyons ſi la nature ſe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence ; il eſt clair qu'ils diſſimulent avec moi, & qu'ils ne ſe confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce ſonge finiſſe.

LEONIDE *ſans voir Phocas.*

J'avoue que je me ſuis ſenti pour Phocas je ne ſais quelle affection ſecrette ; mais je vois à préſent que ce ſentiment ne venait que de mon orgueil qui aſpirait à l'empire. La même tendreſſe me prend actuellement pour Maurice, & je ſens que ce faux amour que je croyais ſentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il eſt un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. *

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir ſu quel noble ſang échauffe mes veines, quoiqu'à préſent ce feu ſoit attiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer ſur ce qu'ils diſent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du menſonge on paſſera à la vérité. Je me ſens trop troublé par les inquiétudes de tout ce ſonge, dont la rêverie eſt un vrai délire.

* On ſent combien ce diſcours eſt abſurde : comment l'empire était-il à *Léonide ?* parlerait-il autrement ſi on lui avait dit qu'il eſt fils de *Maurice ?* Tout cela parait d'une démence inconcevable.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raiſon, ni jugement ; je ne veux que régner ; & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi je n'ai d'autre ambition, d'autre déſir que d'être digne de ce que je ſuis. Laiſſons au ciel l'accompliſſement de mes deſſeins. Il ſoutiendra ma cauſe.

(*Ici Héraclius ſe retire un moment ſans qu'on en ſache la raiſon.*)

LEONIDE.

Il eſt parti, & je reſte ſeul. Non, je ne ſuis pas ſeul ; mes inquiétudes, mes peines ſont avec moi ; je ſuis ſi ſaiſi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier ſacré des empereurs, que je ne ſais comment je réſiſte aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à perſonne.

LEONIDE.

Cependant ſi Libia m'a fait entendre en m'en diſant davantage, que quand Phocas ſera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois eſpérer ? * Mais quoi ? je me ſuis ſenti une ſecrette inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette ſecrette inclination ? Sans doute : donc, qu'eſt-ce que je crains ? pourquoi reſtai-je en ſuſpens ?

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(*Léonide tire ici ſon poignard, Héraclius tire le ſien, & Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

* *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'eſt à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos ; il faut donc qu'elle ait tenu le même diſcours, tantôt à *Héraclius*, tantôt à *Léonide*.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'eſt moi qui me ſuis oppoſé à ſa fureur.

HERACLIUS.

C'eſt Léonide qui voulait t'aſſaſſiner, & c'eſt moi qui te ſauve la vie.

PHOCAS.

Ah ! malheureux, je ne ſuis ni endormi, ni éveillé ; j'entends crier, Qu'il meure ; j'entends crier, Qu'il ne meure pas ; je confonds ces deux voix, aucune n'eſt diſtincte ; ce ſont deux métaux fondus enſemble que je ne peux démêler ; il m'eſt impoſſible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles, tout eſt égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main !

HERACLIUS.

Je me ſuis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le ſien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde ; je ne peux, il eſt vrai, porter un jugement aſſuré ſur les voix que j'ai entendues, ſur l'action que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défen-moi, Léonide ; toute ma valeur tremble encor à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace ; il me ſemble que je le vois encor eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Fh ! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

Digitized by Google

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS (*quand Héraclius eſt parti.*)

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré.... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître eſt un nouvel indice de ſon crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend ſubitement, ſeigneur?

PHOCAS.

Je ne ſais ce que c'eſt; c'eſt une létargie, un évanouiſſement, un tournement de tête, un ſpaſme, une frénéſie, une angoiſſe; mes idées ſont toutes troublées; je ne ſais ſi c'eſt un ſonge, ſi tout cela eſt vrai ou faux. C'eſt un crépuſcule de la vie; je ne ſuis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me ſauver au-lieu de me tuer. Je ne ſais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius eſt coupable, & que ſi Léonide ne m'avait ſecouru, Héraclius ſe ſerait baigné dans mon ſang. Je jurerais que cet Héraclius eſt le fils de Maurice; toute ma colère crève ſur lui. Dites-moi ce que vous en penſez, & ſi je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela eſt ſi obſcur, qu'on ne peut pas juger de leur intention: il faut les entendre: notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'eſt pas ſur les lèvres.

PHO-

PHOCAS *à Liſippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien ſur cette étrange avanture ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déja tout dit ; mais la déïté qui m'inſpire, me menace ſi je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia ; & les autres, à dire ce qu'ils ſavent de ces prodiges ?

(*Tous enſemble.*)

On ne poura nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi ?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des deſtinées eſt arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet inſtant même.

(*Tous enſemble.*)

Nous ſommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils diſparaiſſent tous avec le palais. Phocas & Liſippo reſtent ſur la ſcène.*)

PHOCAS.

Ecoute, eſpère tout de moi.

LISIPPO.

C'eſt en vain ; je dois vous laiſſer dans la ſituation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raiſons de mon ſilence.

(*Il ſort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas auſſi ?

(*On entend derrière la ſcène des cris de chaſſeurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buiſſon, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la ſcène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laiſſé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pu ſavoir autre choſe d'eux tous, ſinon qu'Héraclius m'a voulu ſecourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide eſt un aſſaſſin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon ſecours. O abîme impénétrable ! que de choſes tu me dis, & que de choſes tu me caches !

(*On entend derrière le théatre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théatre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puiſque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie. *

(*Tous les chaſſeurs appellent ici leurs chiens, & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *ſur le devant du théatre.*

Ainſi donc afin que la concluſion de cette terrible avanture réponde à ſon commencement, voici mon tigre qui revient ſur moi pourſuivi par les chiens, ſans que j'aye le tems de me mettre en défenſe. J'ai des vaſſaux, des domeſtiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon ſecours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette piéce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour ſavoir... ; mais que vois-je ?

LEONIDE.

Je viens ſavoir... ; mais qu'apperçois-je ?

* Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

HERACLIUS.

Tu apperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois auſſi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai ſongé?

LEONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HERACLIUS.

Qu'eſt devenu ce beau palais? où était-il?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier juſqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin juſqu'à-ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes ſauvages, les aboyemens des chiens; j'ai appellé, vous êtes venus; ſûrement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvé à leur ordinaire au ſon de la muſique. Soyez les bien venus.

(*Tous les chaſſeurs derrière le théatre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux payſans gracieux, & une ſuite nombreuſe. Les payſans gracieux ſont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, *dit un des gracieux*, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LEONIDE.

Je n'en ſais rien.

(*Les dames ſont des complimens à Phocas ſur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payſans gracieux ſoutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*)

PHOCAS.

Quoi qu'il en ſoit de ce palais, qui ſans doute eſt un enchantement, j'ai déja dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de ſauvages en habits royaux, & où nous ferons des feſtins & des réjouiſſances.

LEONIDE.

O ciel ! ſera-ce une fiction ? & ce que nous avons vu était-il une vérité ? quel eſt le certain ? quel eſt l'incertain ? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous-en où nous ſerons bien logés, pompeuſement vêtus, & bien ſervis : que ce ſoit une vérité ou un menſonge, qui jouït, jouït ; ſoit que les choſes ſoient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baiſe ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très ſagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auſſi des graces que je te fais ?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne cauſent que des peines, & que les pompes royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & qui diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe & Liſippo arrivent, & s'arrêtent au fond du théatre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe approcher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris ; & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſupplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré au mépris de mon honneur?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus ſont une preuve de ta trahiſon. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahiſon pouvez-vous avoir découverte en lui, puiſqu'il arrive tout-à-l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puiſque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'eſt la vérité ; & puiſque tu ſais le ſecret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je ſuis le fils de Maurice, & je m'enorgueillis à tel point d'un ſi beau titre, que je dirai mille fois que Maurice eſt mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais aſſez ; mais de qui le ſais-tu?

HERACLIUS.

D'un témoin irréprochable, c'eſt Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu le ſavoir ?

HERACLIUS.

C'eſt Aſtolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel eſpoir me reſte-t-il ? Moi, madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Aſtolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand ſecret, je le paye aſſez par ma mort; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiſſance, puiſque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu ſi hardi de la nier à préſent, & de manquer de reſpect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déja dit que je ne ſais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te replique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai ſauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point ſans raiſon ; car s'il eſt vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eſt pas vrai que nous ſoyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eſt mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

Digitized by Google

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le ſorcier l'avait deviné par ſa profonde ſcience.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainſi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abîme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret ; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire ?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici ?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent ; il n'eſt plus tems de feindre : Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Tous les acteurs crient.

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius !

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il eſt venu ſur votre parole & ſur la mienne, il faut la tenir ; & ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous, & pour moi j'accomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres ; faites démarrer cette barque qui eſt ſur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort ; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoye courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vu. Adieu, Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant. *

PHO-

* C'eſt que *Phocas* a fait ſemblant de ſavoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Aſtolphe*. Ainſi, ſelon Calderon, *tout eſt menſonge & vérité.*

PHOCAS.

Eſpère mieux, & voi ſi j'ai de la compaſſion. Je ne t'envie point la conſolation d'être avec cet Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion!

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouiſſances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaiſſe; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, & qu'ils diſent à haute voix, Vive Léonide!

HERACLIUS.

O cieux! favoriſez-moi!

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous!

(*La muſique chante*, Vive Léonide!)

LEONIDE.

Que tout ceci ſoit une vérité ou un menſonge, que cela ſoit certain ou faux, que l'enchantement finiſſe ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire; & quand le deſtin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une ſi grande félicité à côté d'un ſi grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favoriſez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La muſique recommence, & chante*, Vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Aſtolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours & du canon, qui paraiſſent vouloir changer nos divertiſſemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, & qui revient ſur le théatre.*)

Je regardais d'une vue de compaſſion le combat des vents & des flots, & ce gonflement paſſager des vagues qui ſe jouent en bouillonnant ſur ces vaſtes champs verds & ſalés, lorſque j'ai vu de loin dans le golfe une vaſte cité de navires, qui ont fait une ſalve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'eſt apparemment quelque roi voiſin, feudataire de l'empire, (comme ils le ſont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obſervant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi ?

LISIPPO.

Que c'eſt la flotte du prince de Calabre, dont l'ambaſſadeur eſt venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertiſſemens ! Cette flotte ne m'inſpire aucune épouvante ; je vais enrôler du monde ; & pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégreſſe.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

Digitized by Google

CINTIA.

Je te ſuis malgré moi avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* O cieux ! ayez pitié de nous ! *On voit avancer la flotte de Fréderic, & on entend :* A terre, à terre, aux armes, aux armes, guerre, guerre.)

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins !

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide ! vive Léonide !

FREDERIC grand-duc de Calabre, *deſcendant de ſon vaiſſeau.*

Prenons terre, formons nos eſcadrons ; que les ennemis ſurpris ſoient épouvantés : qu'ils ne ſachent mon débarquement que par moi, puiſque les eaux & les vents m'ont été ſi favorables : que le ſang & le feu faſſent voir un autre élément. Le deſtin m'a fait prince de Calabre ; je ſuis neveu de Maurice, ſa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au-lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit ? ſurtout, lorſque je ſais que le fils poſthume de Maurice eſt perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à ſa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile : les deſtinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puiſque le tyran eſt ici mal accompagné ? n'eſt-ce pas à moi de ſoutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice ? Enfin, quand je n'aurais d'autre raiſon d'entreprendre cette guerre glorieuſe, que les prédictions ſiniſtres de Liſippo, cette raiſon me ſuffirait ; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte ſur ſes craintes.

(*On voit de loin Aſtolphe ſur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déja porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je ſur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de deſtruction ! Autant que ma

vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci eſt monſtrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il ſouffle comme un animal : ce n'eſt point un oiſeau, car il ne vole pas : ce n'eſt point un poiſſon, car il ne nage pas; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons votre ſecours.

FREDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, & du limon, au-lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés, que le deſtin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous ſouffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des ſoldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce ſerait une cruauté d'avoir pitié de nous; & afin que vous ſoyez obligés de nous ôter cette malheureuſe vie, ſachez que je ſuis le fils de Maurice. Ce vieillard que ſa fidélité a banni ſi longtems de la cour, m'a ſauvé deux fois

* Le fonds de cette ſcène paraît intéreſſant & admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance & de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'eſt-à-dire, d'une péripétie attendriſſante, toute en action, ſans aucun embarras.

la vie ſur la terre & ſur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe. * Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi héſitez-vous ? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens ?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croye avec tant de facilité ; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifeſter ſa juſtice, & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Eh qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice ! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice ; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprens mes eſprits ; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déja vu.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais approché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité ; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir ſans me voir !

HERACLIUS.

Oui.

ſans le froid recours des lettres écrites longtems auparavant, ſans rien de forcé, ſans aucun de ces raiſonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane ; & apres qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déja en admiration.

HERACLIUS.

Je t'ai déja dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail & à la peine ; & quoique j'aye beaucoup ſouffert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna.....

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

Déja on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oppoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

Digitized by Google

FREDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déja mes ſoldats s'avancent avec audace.

(*Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes & les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne : on entend d'un côté*, Vive Phocas ; *& de l'autre*, Vive Fréderic. *Puis tous enſemble crient*,

Aux armes, aux armes, combattons, combattons.)

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les ſentiers ; ſi vous marchez de ce côté, vous pourez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée, à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui poura ſoutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux !

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? Rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie, moi fuir ? & fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi

impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand que ſi tu enfonces ce paſſage, & ſi tu reſtes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

(CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*)

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai ſoin de ma réputation, & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

Parce que ſi vous me traitez avec tant de bonté à préſent, vous direz peut-être comme vous avez déja fait, que vous ne vous en ſouvenez plus, & que mon bien & mon mal vous ſont indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théatre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'eſt par-là qu'Héraclius a paſſé.

FREDERIC.

Paſſez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je ſuis ! quand je voudrais fuir, * je ne pourrais ;

* On ne conçoit rien à ce diſcours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'eſt une ironie avec *Cintia*, il eſt difficile de s'en appercevoir.

† On ne conçoit rien à ce diſcours de *Cintia*. Je l'ai traduit fidèlement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quiſiera al temer

SI

rais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye & qui abandonne le poſte que vous gardiez ? Fuiez, vous pourez à peine ſauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez tête, ſoldats ; ils ont forcé le paſſage que gardait Cintia ; défendons ſa vie, je ſerai le premier à mourir.

HERACLIUS *ſe jettant ſur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LEONIDE.

Je ne ſuis point étonné de te voir en vie. Je ſuis perſuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le déſir que j'en ai. Je crains ma ruine ſi Héraclius eſt vainqueur, puiſque ſon pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes eſpérances ſont perdues ; il eſt contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, ſecourez-moi ! †

(*On entend les tambours.*)

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui en briſant ton frein, briſe les loix & le devoir, puiſque tu oſes ainſi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainſi déchaîné, ne fui pas.

Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi eſperanza
Pues es contra mi interes
Qu'be de bazer ? cielos piadoſos !

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui eſt amoureux d'elle ?

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en ſautant aux ennemis.*

O ciel ! ma vie eſt perdue !

HERACLIUS *courant ſur lui.*

C'eſt mon ennemi, qu'il meure.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux ! qu'ai-je entendu ? tout eſt toûjours équivoque entr'eux. Toûjours ces voix, *qu'il meure, qu'il ne meure pas !* Qui des deux me tue ? qui des deux me défend ? je ſuis toûjours en doute, je ſuis confondu.

HERACLIUS.

Ne ſois plus en doute à préſent. Si tu as voulu faire ici l'eſſai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité ſe montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il diſait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas.* Tout eſt changé; c'eſt lui qui te défend, & c'eſt moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je ſuis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain préſage quand j'ai cru voir ton glaive enſanglanté ?

LEONIDE.

Je ne me ſuis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Fréderic, & des ſoldats s'approchent.*)

LIBIA.

C'eſt ici qu'eſt tombé Phocas.

FREDERIC.

C'eſt ici que ſon cheval l'a jetté par terre.

LEONIDE.

Je ne ſuis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de ſoldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous .... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par ſon fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas ſon fils.

LE SOLDAT.

Qui eſt-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de ſang, qui ne pouvant boire celui des autres, appaiſe ſa ſoif dans le ſien propre.

(*Phocas meurt en diſant ces paroles; mais comment peut-il dire qu'Héraclius a verſé ſon propre ſang? il faut donc qu'il ſe croye ſon père; mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déja tous ſes gens ſont en fuite, & les miens ayant ſecoué le joug de la tyrannie diſent & rediſent:

Vive Héraclius, qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne ſon front du ſacré laurier!
Il doit régner, il eſt fils de Maurice.

(*Les ſoldats & le peuple diſent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée; c'eſt à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briſer le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime poſſeſſeur. Vous l'êtes; c'eſt à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne ſais ſi je l'oſerai.

FREDERIC.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

C'eſt que j'ignore ſi tout ce que je vois eſt menſonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment?

HERACLIUS.

C'eſt que je me ſuis déja vu traité & vêtu en prince, & qu'enſuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de ſon habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grace.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère, nous fumes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidèle.

HERACLIUS.

Si par hazard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouït, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſoldats s'écrient :*)

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FREDERIC.

Que ces applaudiſſemens finiſſent.

HERACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſiéme & dernière journée.

DISSERTATION DE L'EDITEUR

SUR

L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aiſément l'irrégularité de Shakeſpear, ſa grandeur & ſa baſſeſſe, des traits de génie auſſi forts, un comique auſſi déplacé, une enflure auſſi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéreſſans.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Calderon, & le *Jules Céſar* de Shakeſpear, c'eſt que l'*Héraclius* eſpagnol eſt un roman moins vraiſemblable que tous les contes des *Mille & une nuits*, fondé ſur l'ignorance la plus craſſe de l'hiſtoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus abſurde. La piéce de Shakeſpear, au contraire, eſt un tableau vivant de l'hiſtoire romaine, depuis le premier moment de la conſpiration de Brutus, juſqu'à ſa mort. Le langage, à la vérité, eſt ſouvent celui des yvrognes du tems de la reine Elizabeth; mais le fonds eſt toûjours vrai, & ce vrai eſt quelquefois ſublime.

Il y a auſſi des traits ſublimes dans Calderon, mais preſque jamais de vérité, ni de vraiſemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de piéces ennuyeuſes dans notre langue, ce qui eſt encor pis: mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas appercevoir dans ce fameux Calderon, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte; & ſûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que Calderon ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une

reine de Sicile du tems de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le traveſtir d'une manière ſi horrible ? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de Philippe V, & ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique ; nous, au contraire, nous primes plus de quarante piéces dramatiques des Eſpagnols du tems de Louis XIII & de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid ;* il traduiſit le *Menteur*, la *Suite du Menteur ;* il imita *D. Sanche d'Arragon.* N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la piéce de Calderon, il les ait inſérés dans ſon *Héraclius*, & qu'il ait embelli le fonds du ſujet ? Molière ne prit-il pas deux ſcènes du *Pedant joué* de Cyrano de Bergerac ſon compatriote & ſon contemporain ?

Il eſt bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon, mais il ne l'eſt pas que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* eſpagnol était très fameux en Eſpagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe faiſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin.* Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille ? & quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors comme il avait avoué ſes traductions de Guillen de Caſtro, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du *Menteur.* C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Calderon dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduits de Calderon ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon *Héraclius* eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies.* Il entend toutes nos piéces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu Calderon en vue, n'aurait-il pas dit que les Eſpagnols commençaient enfin à

Digitized by Google

imiter les Français, & leur faiſaient le même honneur qu'ils en avaient reçu ? aurait-il ſurtout appellé l'*Héraclius* de Calderon une belle copie ?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comédia* fut jouée ; mais on eſt ſûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640. Elle ſe trouve citée (dit-on) dans des romances de 1641. Ce qui eſt certain, c'eſt que le docteur maître Emanuel de Guera, juge eccléſiaſtique, chargé de revoir tous les ouvrages de Calderon, après ſa mort parle ainſi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en eſte raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emanuel aurait-il dit que Calderon n'imita jamais perſonne, s'il avait pris le ſujet d'*Héraclius* dans Corneille ? Ce docteur était très inſtruit de tout ce qui concernait Calderon ; il avait travaillé à quelques-unes de ſes comédies ; tantôt ils faiſaient enſemble des piéces galantes, tantôt ils compoſaient des actes ſacramentaux, qu'on joue encor en Eſpagne. Ces actes ſacramentaux reſſemblent pour le fonds aux anciennes piéces italiennes & françaiſes, tirées de l'Ecriture ; mais elles ſont chargées de beaucoup d'épiſodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces piéces à Louis XIV les premières années de ſon mariage.

Au reſte, il eſt très inutile au progrès des arts, de ſavoir qui eſt l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui eſt utile, c'eſt de ſavoir ce qui eſt bon ou mauvais, ce qui eſt bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de ſe faire des idées juſtes d'un art ſi longtems barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & preſque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection ſpécieuſe en faveur des irrégularités des théatres eſpagnols & anglais. Des peuples pleins d'eſprit ſe plaiſent, dit-on, à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lopez de Vega lui-même, génie égal pour le moins à Shakeſpear. Voici comme il parle à-peu-près dans ſon épitre en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce tems.*

Les

Les Vandales, les Goths dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos ayeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos ayeux étoient des barbares. *
L'abus régne, l'art tombe, & la raiſon s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** *Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.*

Je me vois obligé de ſervir l'ignorance :
J'enferme ſous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide & Térence.
J'écris en inſenſé, mais j'écris pour des fous.

Le public eſt mon maître, il faut bien le ſervir ;
Il faut pour ſon argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des ſuccès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue enſuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il ſe reproche ; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épitre, il en eſt à ſa quatre-cent-quatre-vingt-troiſiéme piéce de théatre ; il alla depuis juſqu'à plus de mille. Il eſt ſûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez & de Shakeſpear était d'être comédiens ; mais Molière était comédien auſſi ; & au-lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiécle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût ; ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chanſons du pont-neuf & le ſecond livre de Virgile. Les chantres du pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût ; Au-

* Mas come le ſervieron muchos barbaros
Che enſeñaron el vulgo a ſus rudezas ?
** Muere ſin fama è gallardon.
*** Encierro los preceptos con ſeis llaves &c.

guſte, Mécène, Pollion, Varius avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges? diront les partiſans de ces piéces irrégulières & bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus & pater & res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſiéme, le quatriéme & le ſixiéme livre de Virgile, & le ſauront par cœur, ſoyez ſûr que ce ſont là des beautés de tous les tems & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* & d'*Athalie* applaudis ſur tous les théatres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure?

Digitized by Google

CONTES
DE
GUILLAUME VADÉ.

PREFACE DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encor la mort de mon couſin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le ſait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole : je le gardais, & je lui diſais en pleurant, Ah ! mon couſin, voilà ce que c'eſt que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était comme vous une des lumières du ſiécle. Que voulez-vous que je vous diſe ? me répondit Guillaume ; j'attendais la permiſſion de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop ſcrupuleux.

L'état va faire une furieuſe perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre & frère Bertier ſont morts ; Sémiramis & la Fillon, Sophocle & Danchet ſont en pouſſière. — Oui, mon cher couſin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permiſſion de donner au public pour le conſoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalates l'année paſſée ? ils faiſaient les délices de notre famille ; & Jérôme Carré votre couſin iſſu de germain, faiſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute *à tout l'univers*, c'eſt-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de ſi hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare, Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuſcules puiſſent

trouver place, & que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ſerait toûjours beaucoup ; il y a très peu de perſonnes qui jouïſſent de cet avantage. Le deſtin de la plûpart des hommes eſt de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit ſont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous ſerez diſtingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paſſer à la dernière poſtérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuſcules ?* Ma couſine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaiſes* eſt le plus convenable ; la plûpart des choſes qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent aſſez ce titre.

J'admirai la modeſtie de mon couſin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit ſon teſtament, par lequel il me laiſſait maîtreſſe abſolue de ſes manuſcrits Jérôme & moi lui demandames où il voulait être enterré ; & voici la réponſe de Guillaume, qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

» Je ſens bien que n'ayant été élevé dans ce monde à aucune » des dignités qui nourriſſent les grands ſentimens, & qui élè- » vent l'homme au-deſſus de lui-même, n'ayant été ni conſeil- » ler du roi, ni échevin, ni marguillier, on me traitera après » ma mort avec très peu de cérémonie. On me jettera dans les » charniers St. Innocent, & on ne mettra ſur ma foſſe qu'une » croix de bois qui aura déja ſervi à d'autres ; mais j'ai toû- » jours aimé ſi tendrement ma patrie, que j'ai beaucoup de » répugnance à être enterré dans un cimetière. Il eſt certain » qu'étant mort de la maladie qui m'attaque, je puerai horri- » blement. Cette corruption de tant de corps qu'on enſevelit » à Paris dans les égliſes, ou auprès des égliſes, infecte néceſ- » ſairement l'air ; & comme dit très à propos le jeune Ptolomée, » en délibérant s'il recevra Pompée chez lui.

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

» Cette ridicule & odieuſe coutume de paver les égliſes de

» morts, cauſe dans Paris tous les ans des maladies épidémi-
» ques, & il n'y a point de défunt qui ne contribue plus ou
» moins à empeſter ſa patrie. Les Grecs & les Romains étaient
» bien plus ſages que nous : leur ſépulture était hors des vil-
» les ; & il y a même aujourd'hui pluſieurs pays en Europe
» où cette ſalutaire coutume eſt établie. Quel plaiſir ne ſerait-
» ce pas pour un bon citoyen d'aller engraiſſer, par exemple,
» la ſtérile plaine des Sablons, & de contribuer à faire naître
» des moiſſons abondantes ! Les générations deviendraient uti-
» les les unes aux autres par ce prudent établiſſement ; les
» villes ſeraient plus ſaines, les terres plus fécondes. En vérité,
» je ne puis m'empêcher de dire qu'on manque de police pour
» les vivans & pour les morts.

Guillaume parla longtems ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obſèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris, je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin Guillaume ; j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère Antoine, & quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais Guillaume n'avait poſſédée dans aucun tems de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume ; aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, & Guillaume fut inhumé ſans que perſonne en ſût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu ; car encor qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, & on négligeait l'auteur ; c'eſt ainſi, (comme dit le divin Platon) qu'on ſuce l'orange, & qu'on jette l'écorce, qu'on cueille les fruits de l'arbre & qu'on l'abat enſuite. J'ai toûjours été frappée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé, nous perdimes notre bon parent & ami Jérôme Carré, ſi connu en ſon tems par la comédie de l'*Ecoſſaiſe* qu'il diſait avoir traduite

pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait Jérôme dans les derniers jours de ſa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère Giroflée ſon confeſſeur.

Vous ſavez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jérôme, St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort, & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola, St. François Xavier, St. François de Borgia, & St. Régis, tous jéſuites, de ſorte que je m'appelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru longtems qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de rien ſur terre. Ah frère Giroflée, que je me ſuis trompé ! Il faut qu'il en ſoit des patrons comme des valets, plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais voyez, s'il vous plait, quelle eſt ma *déconvenue*, (car ce mot eſt très bon, quoi qu'en diſe un poliſſon ; Montagne, Marot, & pluſieurs auteurs très facétieux en font ſouvent uſage, il eſt même dans le dictionnaire de l'académie.) Voici donc mon avanture.

On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes, ou jéſuites, pource que leur inſtitut eſt pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la ſociété humaine &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet inſtitut appellé *Régime*, après s'être fait feſſer au collège de Ste. Barbe, Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il eſt clair qu'ils ſont tous également répréhenſibles, & que voilà quatre ſaints qu'il faut néceſſairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques ſcrupules ſur St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages, & j'ai été confondu, quand j'ai vu dans Thomas & dans Raimond à-peu-près les mêmes paroles que dans Buſembaum. Je me ſuis défait auſſi-tôt de ces deux patrons, & j'ai brûlé leurs livres.

Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom de Jérôme ; mais ce Jérôme, le ſeul patron qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile que les autres ; eſt-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis ? J'ai conſulté ſur cette affaire un très ſavant homme ; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes injures au St. évêque de Jéruſalem Jean, & au St. prêtre Rufin, que même il appella celui-ci *hydre* & *ſcor-*

pion, & qu'il l'inſulta après ſa mort : il m'a montré les paſſages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui eſt bien déſagréable.

C'eſt ainſi que Carré dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère Giroflée, lequel lui répondit ; Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez St. François d'Aſſiſe. Non, fit Carré, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci eſt une affaire ſérieuſe. Eh bien, prenez St. Dominique. Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de St. Bernard ? — Il a trop perſécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'eſprit que lui, & il ſe mêlait de trop d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère Giroflée lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé & ignoré ; il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que notre ami ne connaiſſait pas ; ce qui revenait au même ; mais à chaque ſaint qu'il propoſait, il demandait quelque choſe pour ſon couvent ; car il ſavait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Eſpagne qui avait promis de diſtribuer des aumônes conſidérables à tous les habitans d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ; mais les huiſſiers ne voulurent les laiſſer entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon homme Cardéro ſe préſenta le premier au monarque, ſe jetta à ſes pieds, & lui dit, Grand roi, je ſupplie votre alteſſe royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaiſante demande, dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière ? C'eſt, dit Cardéro, que vos gens veulent abſolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un préſent conſidérable à Cardéro. De-là vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir à faire à Dieu qu'à ſes ſaints.*

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de Guillaume ; & je me flatte que Meſſieurs les Pariſiens pour qui Vadé & Carré ont toûjours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hyver allonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'avanture eſt digne de mémoire.
Son nom était Meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe
Tout paladin fut très mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;
Mais il avait reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
Comme il était aſſez près de Lutèce,

Au

Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde treſſe :
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine,
Qui tenterait les ſaints du paradis.
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre :
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
A ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accolle avec franchiſe ;
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe ;
C'eſt tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. ROBERT preſſe la belle,
La fait tomber, & tombe auſſi-tôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſait, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.
De ſaint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.
Enfin Marton rajuſtant ſa coëffure,
Dit à ROBERT, Où ſont mes vingt écus ?

Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert,
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert :
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſurtout point payée.
Le ſage prince à Marton répondit ;
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit :
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
Robert était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil
Lorgnaient Robert & répandaient des larmes.
Marton de loin dans un coin ſoupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.

Berthe au conſeil alors remémora,
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit :
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems déſire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, & ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à ROBERT auſſi-tôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit ſerment aux genoux de la reine,
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout penſif.
Comment nommer, diſait-il en lui-même,
Très nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine & ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante,
De lui conter ce que plus elle aimait ;
Toutes faiſaient réponſe différente,
Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déja ſept fois l'aſtre qui nous éclaire,
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,

Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparaît, tout fuit.
Le jour baiſſait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée ;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte, & d'un ton familier,
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous ; mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
Le chevalier lui dit, Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :

Mon heure arrive, & je dois en perſonne ;
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plait tant aux dames.
La vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoye,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joye ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant déſiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plait & qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je déſire.
Le bon ROBERT le jura non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte-à-côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & ROBERT appellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes dames.
Ce qui vous plait en tous lieux, en tous tems,
N'eſt pas toûjours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toûjours que la femme commande ;

C'eſt là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
ROBERT abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant;
On lui fait place, & voici ſa harangue.
O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton;
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurais payer ma bienfaictrice.
La reine dit, Tout vous ſera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés.

La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit, Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux ;
Rien de ROBERT ne me plait que lui-même ;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime :
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front ; & d'un ton lamentable,
Il s'écriait, Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable ;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit,
Vous le voyez, ô reine ! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,

On ſait penſer : & Salomon a dit,
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à-côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats.
Et croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes déſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits ;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée,
A ſa chaumière, où ce noble hyménée

Doit

Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier ſur ſon cheval temonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur & rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jetter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.
Sa tendre épouſe en trottant avec lui,
Lui rappellait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Rémi
L'ampoule ſainte & le céleſte chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans ſon batême.
Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pute,
Qui, ſans couper le fil de l'avanture,
Faiſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière,
Que poſſédait l'affreuſe avanturière.
Elle ſe trouſſe & de ſa ſale main,

De ſon époux arrange le feſtin ;
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces tréteaux :
Du triſte époux les regards ſe baiſſèrent.
La décrépite égaya le repas,
Par des propos plaiſans & délicats,
Par des bon mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content,
Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vînt avec elle au lit.
Le déſeſpoir, la fureur le poſſède
A cette criſe : il ſouhaite la mort ;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort ;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.
Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux,
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible ;
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible ?
A Rome, on dit que la grace d'en-haut,
Donne à la fois le vouloir & le faire ;
La grace & moi nous ſommes en défaut.

Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eſt bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit ?
Ainſi parlant le bon ROBERT ſe jette
Froid comme glace au bord de ſa couchette ;
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant, Ah ! ROBERT, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens,
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu !
Je me diſſous, je brûle, je me pâme,
Ah ! le plaiſir m'enyvre malgré moi ;
Je n'en peux plus, faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avait un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.

Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante,
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toûjours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidèle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,

Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le Dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais & moi-même;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur:
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eu les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſecourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer:
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voiſins, & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur faiſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons & les fées;
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Puiſque le Dieu du jour en ſes douze voyages
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encor aſſiégés des orages,
Et que nos prés riants ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte.
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, yvre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, & ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet état aſſez mince;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur;
Tous trois ſe rélayaient. On lui faiſait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur:
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons, & d'inſipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.

Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent;
Emon fut exilé; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſère accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur madré découvrit le myſtère;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux ſcélérats qui tremblaient que leur maître
Ne ſe connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet, & le trempa de larmes.
On n'oſait réſiſter. Le timide Alamon

Vainement attendri, s'arrachait à ſes charmes ;
Car ſon eſprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend, Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jéſus-Chriſt :
On voit un peuple entier fuyant de place en place ;
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de muſulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le miniſtère en eût le moindre vent ;
La mort le dévançait, & dans Rome la ſainte
Saint Pierre avec Saint Paul était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'égliſe envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés.
Tels étaient Monſeigneur & ſes referendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confeſſeur,
Qui toûjours ſe ſignant, & diſant ſes roſaires,
Leur prêchait la conſtance, & ſe mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent ;
Les hommes, les chevaux, & les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toûjours déguiſé la nature,

Ils

Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs, ainſi que la figure,
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.
Du chef des muſulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muſcles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe,
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile;
C'eſt un tourment de plus. Déja paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouïr, il s'écria, Perfide!
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre;
Dans un autre langage Amide répondit,
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,

Qui pénétrait à l'ame : & ce regard lui dit,
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant ſon excellence ;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouïſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les faiſant attendre, irritaient ſes deſirs.
Les femmes ont toûjours des prétextes honnêtes :
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe diffère ;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour, accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corſaire,
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Eſt de faire donner deux cent coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, ſeigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala repliqua : Vos deſirs ſont mes loix.
Ainſi dit, ainſi fait ; le très indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement

De tous les priſonniers, & de tout Bénévent.
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle,
Vous avez du courage, Emon vous eſt fidelle,
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête-homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puis que vous avez tort, demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie,
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours;
Hâtez-vous; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſiéme journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux.
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur
Tout eſclaves qu'ils ſont des ſentimens d'honneur,
Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros, ſitôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit,
Au moment que le Turc ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.

Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons;
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels : le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable ! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtreſſe;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace,
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe :
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE, ou *L'EDUCATION D'UNE FILLE.*

MEs amis, l'hyver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toûjours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toûjours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille ; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis ſon batême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle.
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.

Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux :
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon par les ſaints abhorrés,
Etaient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.
Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue ;
Un eſcalier ſecret loin des profanes yeux
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables ;
Les filles en ce tems goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiète, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage & s'étendait auprès ;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'avanture,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer :
Ne penſant point encor & cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de myſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,

Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure;
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ſes dents;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci;
Ma mère eſt fort contente, & je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin, dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente & ſoupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, & ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.
Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'apperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien :
Elle ſe compoſa : puis répondit, Ma fille;
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille;
Et depuis quelque tems, j'ai choiſi S. André.
Je lui ſuis très dévote : il m'en ſait fort bon gré :
Je l'invoque en ſecret, j'implore ſes lumières;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prières;
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.

Digitized by Google

A quelque tems de-là, certain monſieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait, quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enyvré.
Gertrude les ſurprit, & ſe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi S. Denis, comme vous S. André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toûjours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle au monde préſentée
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappella pour toûjours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſſèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIERES.

QUe les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur eſprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable !
La plus belle à mon gré de leurs inventions,
Fut celle du théatre, où l'on faiſait revivre
Les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Conſacrer cet exemple & chercher à le ſuivre.
Le théatre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaiſirs du théatre d'Athène,
Etait de couronner, dans des jeux ſolemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En préſence du peuple on leur rendait juſtice.
Ainſi j'ai vu Villars, ainſi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtiſan quelquefois cenſura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainſi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout ſur ſon paſſage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théatre d'Eſchyle, avant que Melpomène
Sur ſon cothurne altier vînt parcourir la ſcène,

On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour ſa maîtreſſe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,
Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentît l'orateur,
De n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grèce tranquile.
C'était, il m'en ſouvient, ſous l'arconte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Grèce au ſpectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent;
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or Vénus avec ſon fils,
Prêtait à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a conſacré ſa vie
Aux muſes, aux talens, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;
Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille,

Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux,
Elevé dans ſon art, & qui ſaurait le mieux
Animer ſur la toile & chanter ſur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait ; ſon eſprit ſans culture,
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature ;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment ;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment ;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître.
L'amour forma ſon cœur, les graces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit !
Quand mon père eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique ;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des Dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe:
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançait redoublait mes allarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toûjours ;
J'attendais mon arrêt ; & j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :

Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ſes bras.
Un eſclave empreſſé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile auſſi-tôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je ſemblais reſpirer & parler ;
Mon cœur en longs ſoupirs paraiſſait s'exhaler ;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne ſe montrait pas, c'eſt la nature même,
La nature embellie ; & par de doux accords,
L'ame était ſur la toile auſſi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obſcure,
Comme on voit au matin le ſoleil de ſes traits
Percer la profondeur de nos vaſtes forêts,
Et dorer les moiſſons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut ſurpris ; il voulut cenſurer ;
Tout le reſte ſe tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art ſi ſublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle ſa foi ?
Ligdamon ſe montrant, lui dit, elle eſt à moi !
L'amour ſeul eſt ſon peintre, & voilà ſon ouvrage.
C'eſt lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mêlange inoui de ſons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.

Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait ; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brûlait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées,
Il court ; il va frapper ; je vis l'affreux moment,
Où le traitre à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth reſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat, & lui pardonne.
Jugez, ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait ;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.

* *

Téone ſe leva : Son air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon avanture,
En vers moins allongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaiſſez tous Agaton,
Il eſt plus charmant que Nirée.
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix eſt tendre, il a le ton

Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Auſſi-tôt que je fus nubile.
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris,
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achile.
Un ſoir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade ;
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau ;
Il laiſſe ma tante, il me happe,
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.
Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée,

Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agaton
S'amuſât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'avanture
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déja fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.
Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité

Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un ſerrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté
D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux ſeuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité;
Car il n'était point là de prêtre;
Et, comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer
Quand on eſt ſous les yeux du maître.
Le ſoir le ſatrape amoureux,
Dans mon lit ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut pour appaiſer ſes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous eſt fort à mon gré;
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon,
Qu'il accompagnait de careſſes,
Il voulait agir tout de bon.
Il exécutait ſes promeſſes,
Et je tremblais pour Agaton.
Mais mon Grec d'une main guerrière
Le ſaiſiſſant par la crinière,

Et

Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De nè ſuivre en nulle façon:
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous ſur un eſquif,
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte, point de langage;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéiſſance.
Lorſqu'on a peur, on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquames avec nous.
Si-tôt que nous fumes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon;
Elle fut en ſonnante eſpèce:
Elle était forte, il m'en fit don:
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel eſprit Ligdamon;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content qu'importe qu'on admire?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivaient avec art, & ſemblaient négligées;
Le rithme en eſt facile, il eſt mélodieux;
L'hexamètre eſt plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour,
Par les plaiſirs fut apporté ſur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & ſa loi douce & pure,
A ſes ſujets n'avaient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes autels;
Les Dieux ſont bons; les prêtres ſont cruels.

Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Irait finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la Déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelque amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer conſtamment ?
Et ſi jamais à la faibleſſe en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joie,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimais, & ſi j'avais beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faiſait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous reſpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déeſſe.
L'aſtre des cieux en commençant ſon cours,
En l'achevant contemplait nos amours ;
La nuit ſavait quelle était ma tendreſſe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir ; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diſtila les poiſons de l'envie ;

Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monſtres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de ſa trame ſecrette ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeſſe en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas ;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.
C'en était fait ; mon amant dans les flots
S'était jetté pour me ſauver la vie.
On l'admirait, en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort ! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allais le ſuivre.
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité

Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile eſt mort, & c'eſt pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes ſoupirs, que mes funèbres ſoins
Touchent vos cœurs, que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe,
» Athène & moi couronnons mon amant.
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.

* *

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri,
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon aréopage.

THÉLÈME ET MACARE.

THélème eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toûjours ébloui,
Et ſon cœur toûjours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?

N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizare.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toûjours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſçu plaire.
On lui dit, Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère,
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, Madame,
Nous avons longtems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde ;
Ceſſez de courir à la ronde

Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, Sur mon avis
Vous pouriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte :
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis

De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ce repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie:
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre.
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,

A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, * c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd ; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie ;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, & cacher ſa vie.

* On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que *Macare* eſt le bonheur, & *Thélème* le déſir ou la volonté.

AZOLAN, OU LE BÉNÉFICIER.

A Son aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan ;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune ;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mecque & Médine ;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner,
Quand tu ſeras en exercice.
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'égliſe,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penſer faire une ſottiſe.
Monſieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il ſe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence,
N'étaient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eſt chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux eſclavage;
La ſeul Amine aura mon cœur,
Soyons heureux dans mon village.
L'Archange auſſi-tôt deſcendit,
Pour lui reprocher ſa faibleſſe:
Le tendre amant lui répondit;
Voyez ſeulement ma maîtreſſe;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon ſupplice;

Je ne veux qu'Amine & ſa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophête Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toûjours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel,
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUand Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur;
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers en ſon humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très maltraité;
Mais il obtint par importunité

Cette conquête aux autres Dieux aiſée.
Ainſi Pandote occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems,
Elle ne peut jamais faire autre choſe.
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas longtems.
Elle avait eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatire, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-tems,
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon père,
L'autre un ſatire; & bien peu d'entre nous,
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux:
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

Fin des contes de Vadé.

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

Par feu Mr. de *St. Didier* ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille.

DAns les ſacrés cayers méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens & les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (1)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (2)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile. (3)
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains, chez Eſope, enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (4)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal & noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora dans ſa phyſique obſcure
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa longtems les ſots.
Laiſſons-là ſa folie, & ſuivons nos propos.
Un jour un Marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible ; & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.

Il

Il n'était pas Hercule : & tout tranſi de peur
Il ſe mit à genoux, & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faiſait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français ; ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe?
Ecoute, j'ai dîné : je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les loix
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin ;
(5) Il ſavait Rabelais & ſon Saint Auguſtin.
D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (6)
Que la terre eſt ſon trône ; & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet Africain
Ne pouvait ſans péché manger ſon ſouverain.
Le lion qui rit peu ſe mit pourtant à rire :
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible, monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés ;
Deux mammelles ſans lait, ſans grace, ſans uſage ;
Un crâne étroit & creux couvrant un plat viſage,

Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce roi ſans diadême,
Privé de ſa parure & réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.
Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure :
Je penſais être roi : j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère,
Un roi n'eſt point aimé s'il n'eſt pas débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au-deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des loix,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon ayeul enfermés ſi longtems, (7)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs,
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolemnel.... Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ?... Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément & ſage,
De ne toucher jamais à l'homme ſon image. (8)
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté.....
Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel tems ? dans quel lieu ? (9)
Je vais t'en montrer un, plus ſûr, plus véritable.

Digitized by Google

De mes quarante dents voi la file effroyable, (10)
Ces ongles dont un ſeul te pourait déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux dont jailliſſent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger eſt ma loi;
C'eſt là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent tu jeûnes en hermite.
Et moi que l'appétit en tout tems ſollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler crud ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.
Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe & qu'on meure.
Appren qu'il vaut autant, raiſonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.....
Sire, les Marſeillois ont une ame immortelle.
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle.
La mienne apparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
C'eſt ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, croi-moi, ne me tentera pas.....
Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance.

Mais quand on a dîné n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays,
Je laiſſe dans Marſeille une femme & deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la miſère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père.....
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive.
Je lui dois la pâture, il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdeleine & Lazare ? (11)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de ton avarice ?
Répon-moi donc, maraud..... Sire, je ſuis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toûjours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; & c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrêtien
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un Turc, & payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus ;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés ;

Et mon valet, chez vous, reſtera pour ôtage.....
Ce pacte, dit le roi, me plait bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité ; ſui-moi chez le Cadi ;
Donne des cautions : ſois ſûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes ;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné ; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les tems nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

Monſieur de St. Didier, ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille, auteur du poëme de Clovis, *s'amuſa quelque tems avant ſa mort à compoſer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philoſophie anglaiſe. Ces traits ſont en effet imités de la fable des abeilles de Mandeville, mais tout le reſte appartient à l'auteur Français. Comme il était de Marſeille, il n'a pas manqué de prendre un Marſeillois pour ſon héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage ſur une copie très exacte.*

NOTES.

(1) *Un ſerpent.*

IL eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Geneſe dit expreſſément, *qu'il etait le plus ruſé de tous les animaux.* La Geneſe ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire Eve. Elle rapporte la converſation du ſerpent & de la femme comme on rapporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent & qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi évident que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit & de ſon éloquence; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au-lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. Flavien Joſeph dans ſes antiquités, Philon, St. Baſile, St. Ephrem n'en doutent pas. Le révérend père Dom Calmet dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi. *Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du ſerpent, & on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet animal était encor plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecriture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits; elle dit qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jeſus-Chriſt dans l'Evangile nous conſeille d'avoir la prudence du ſerpent.*

(2) *Un âne avec eſprit.*

Il n'en était pas ainſi de l'âne, ou de l'âneſſe qui parla à Balaam. Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneſſe. Et même Sr. Pierre dans ſa ſeconde Epitre, dit, *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que St. Auguſtin dans ſa 48e queſtion dit, que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler ſon âneſſe. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend pere Dom Calmet avoue que la choſe eſt très ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le belier de Phrixus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, & l'ormeau d'Apollonius de Thyane ont parlé diſtinctement. Voilà de grandes autorités qui ſervent merveilleuſement à juſtifier Mr. de St. Didier.

(3) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile.*

La remarque de Madame Dacier ſur cet endroit d'Homère, eſt également importante & judicieuſe. Elle appuye' beaucoup ſur la ſage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe & Balie, fils de Po-

darge, ſont d'une race immortelle ; & qu'ayant déja pleuré la mort de Patrocle, il n'eſt point du tout étonnant qu'ils tiennent un long diſcours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesſe de Balaam, auquel il n'y a rien à repliquer.

(4) *Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Deſcartes était certainement un bon géomètre & un homme de beaucoup d'eſprit ; mais toutes les nations ſavantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être ſon guide, & qu'il abuſa de ſon eſprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du ſentiment pour ne point ſentir, eſt une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ſes trois élémens, ſon ſyſtème ſur la lumière, ſon explication des reſſorts du corps humain, ſes idées innées, ſont regardés par tous les philoſophes comme des chimères abſurdes. On convient que dans toute ſa phyſique il n'y a pas une vérité phyſique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(5) *Il ſavait Rabelais & St. Auguſtin.*

Il eſt rapporté dans l'hiſtoire de l'Académie que La Fontaine demanda à un docteur, s'il croyait que St. Auguſtin eût autant d'eſprit que Rabelais, & que le docteur répondit à La Fontaine, *prenez garde, monſieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers* ; ce qui était vrai.

Ce docteur était un ſot. Il devait convenir que St. Auguſtin & Rabelais avaient tous deux beaucoup d'eſprit ; & que le curé de Meudon avait fait un mauvais uſage du ſien. Rabelais était profondément ſavant & tournait la ſcience en ridicule ; St. Auguſtin n'était pas ſi ſavant, il ne ſavait ni le grec, ni l'hébreu ; mais il employa ſes talens & ſon éloquence à ſon reſpectable miniſtère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus baſſes. St. Auguſtin s'égara dans des explications myſtérieuſes que lui-même ne pouvait entendre. On eſt étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans ſon ſermon ſur le Pſeaume ſix.

„ Il eſt clair & indubitable que le
„ nombre de quatre a rapport au
„ corps humain à cauſe des quatre élé-
„ mens & des quatre qualités dont il eſt
„ compoſé ; ſavoir le chaud & le froid,
„ le ſec & l'humide. C'eſt pourquoi
„ auſſi Dieu a voulu qu'il fût ſoumis
„ à quatre différentes ſaiſons, ſavoir
„ l'été, le printems, l'automne &
„ l'hyver. — Comme le nombre de
„ quatre a rapport au corps, le nom-
„ bre de trois a rapport à l'ame, par-
„ ce que Dieu nous ordonne de l'ai-
„ mer d'un triple amour, ſavoir de
„ tout notre cœur, de toute notre
„ ame, & de tout notre eſprit.

„ Lors donc que les deux nombres
„ de quatre & de trois, dont le pre-
„ mier a rapport au corps, c'eſt-à-di-
„ re au vieil homme & au vieil Teſ-
„ tament ; & le ſecond a rapport à

„ l'ame, c'eſt-à-dire au nouvel hom-
„ me & au nouveau Teſtament, ſe-
„ ront paſſés & écoulés, comme le
„ nombre de ſept jours paſſe & s'écou-
„ le, parce qu'il n'y a rien qui ne ſe
„ faſſe dans le tems, & par la diſtri-
„ bution du nombre quatre au corps,
„ & du nombre de trois à l'ame; lors,
„ dis-je, que ce nombre de ſept ſera
„ paſſé, on verra arriver le huitiéme
„ qui ſera celui du jugement.

Pluſieurs ſavans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à St. Joſeph, l'une par St. Matthieu, & l'autre par St. Luc, il diſe dans ſon ſermon 51, *qu'un fils peut avoir deux péres, puiſqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encor reproché d'avoir dit dans ſon livre contre les manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler enſemble, & d'avoir imputé aux manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé pluſieurs de ſes contradictions. Ce grand ſaint était homme, il a ſes faibleſſes, ſes erreurs, ſes défauts comme les autres ſaints. Il n'en eſt pas moins vénérable, & Rabelais n'eſt pas moins un bouffon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de ſon livre, quoi qu'il ait été l'homme le plus ſavant de ſon tems, éloquent, plaiſant, & doué d'un vrai génie. Il n'y a pas ſans doute de comparaiſon à faire entre un père de l'égliſe très vénérable & Rabelais; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'eſprit. Et un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

(6) *L'homme eſt mis pour régner.*

Dans le *Spectacle de la nature*, monſieur le prieur de Jonval, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Pluſieurs peuples ont cru ſérieuſement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du tems pour détromper notre orgueil & notre ignorance. Mais auſſi pluſieurs philoſophes, & Platon entr'autres, ont enſeigné que les aſtres étaient des Dieux. St. Clément d'Alexandrie & Origène ne doutent pas qu'ils n'ayent des ames capables de bien & de mal; ce ſont des choſes très curieuſes & très inſtructives.

(7) *Par Noé mon ayeul.*

Il faut pardonner au lion s'il ne connaiſſait pas Noé. Les Juifs ſont les ſeuls qui l'ayent jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniaton n'en a point parlé. S'il en avait dit un mot, Euſebe ſon abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne ſe trouve point dans le Zenda-Veſta de Zoroaſtre. Le Sadder qui en eſt l'abrégé

ne

ne dit pas un ſeul mot de Noé. Si quelque auteur Egyptien en avait parlé, Flavien Joſeph qui rechercha ſi exactement tous les paſſages des livres égyptiens qui pouvaient dépoſer en faveur des antiquités de ſa nation, ſe ſerait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entiérement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en eſt parlé ni dans le Védam, ni dans le Shaſta, ni dans les cinq Kings; & il eſt très-remarquable que lui & ſes ancêtres ayent été également ignorés du reſte de la terre.

(8) *De ne toucher jamais à l'homme ſon image.*

Au chap. IX de la Genèſe, verſet 10 & ſuivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domeſtiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme eſt ſon image. Il défend de même à la race de Noé de manger du ſang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux ſont preſque toûjours traités dans la loi juive à-peu-près comme les hommes. Les uns & les autres doivent être également en repos le jour du ſabbat. (Exod. chap. XXIII.) un taureau qui a frappé un homme de ſa corne eſt puni de mort. (Exod. chap. XXI.) une bête qui a ſervi de ſuccube ou d'incube à une perſonne eſt auſſi miſe à mort. (Levit. chap. XX.) Il eſt dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Eccléſiaſte chap. III. & XIX.) dans les playes d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux ſont également frappés. (Exod. chap. XII. & XIII.) Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes & les animaux. Quand Joſué prend Jérico il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux eſpèces du même genre. Les Arabes ont encor le même ſentiment. Leur tendreſſe exceſſive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en eſt un témoignage aſſez connu.

(9) *Par qui fut-il écrit?*

Le grand Newton, Samuel Clarke, prétendent que le Pentateuque fut écrit du tems de Saül. D'autres ſavans hommes penſent que ce fut ſous Ozias; mais il eſt décidé que Moïſe en eſt l'auteur malgré toutes les vaines objections fondées ſur les vraiſemblances, & ſur la raiſon qui trompe ſi ſouvent les hommes.

(10) *De mes quarante dents.*

Ceux qui ont écrit l'hiſtoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions, mais ils ont oublié cette particularité auſſi bien qu'Ariſtote. Quand on parle d'un guerrier il ne faut pas umettre ſes armes. Mr.

de St. Didier qui avait vu diſſéquer à Marſeille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'aſſura qu'il avait quarante dents.

(11) *Où tu fêtais en paix Magdeleine & Lazare?*

Ce lion paraît fort inſtruit, & c'eſt encor une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Beaume où ſe retira Sainte Marie-Magdeleine eſt fort connue; mais peu de gens ſavent à fond cette hiſtoire. La *Fleur des ſaints* peut en donner quelques notions; il faut lire ſon article Tome II. de la Fleur des ſaints, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdeleine à qui deux anges parlèrent ſur le Calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira le ſavant auteur de la Fleur des ſaints, dit expreſſément, que ſi cela n'eſt pas dans l'Evangile, la choſe n'eſt pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jéruſalem auprès de la Vierge Marie avec ſon frère Lazare, que Jeſus avait reſſuſcité, & Marthe ſa ſœur qui avait préparé le repas lorſque Jeſus avait ſoupé dans leur maiſon.

L'aveugle-né nommé Celedone, à qui Jeſus donna la vue en frottant ſes yeux avec un peu de boue, & Joſeph d'Arimathie, étaient de la ſociété intime de Magdeleine. Mais le plus conſidérable de ſes amis fut le docteur St. Maximin, l'un des ſoixante & dix diſciples.

Dans la première perſécution qui fit lapider St. Etienne, les Juifs ſe ſaiſirent de Marie-Magdeleine, de Marthe, de leur ſervante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveuglé-né, & de Joſeph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaiſſeau ſans voiles, ſans rames & ſans mariniers. Le vaiſſeau aborda à Marſeille comme l'atteſte Baronius. Dès que Magdeleine fut à terre elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marſeille; Maximin eut l'évêché d'Aix. Joſeph d'Arimathie alla prêcher l'Evangile en Angleterre. Marthe fonda un grand couvent; Magdeleine ſe retira dans la Sainte-Beaume où elle brouta l'herbe toute ſa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toûjours toute nue; mais ſes cheveux crûrent juſqu'à ſes talons, & les anges venaient la peigner & l'enlever au ciel ſept fois par jour, en lui donnant de la muſique. On a gardé longtems une fiole remplie de ſon ſang & ſes cheveux, & tous les ans, le jour du Vendredi-Saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liſte de ſes miracles avérés eſt innombrable.

Digitized by Google

LES
TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

Par Mr. l'Abbé *Caille.*

L'Héritier de Brunſwick & le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un deſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, & de tout il ſe laſſe,
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs arrivés dans la ville,
Loin du monde & du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.
Ils évitaient l'éclat, les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour.
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,
Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,

D'un regard indulgent contemplent nos erreurs ;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie ;
Qui ne s'appellent point, *la bonne compagnie*,
Qui la ſont en effet. Leur eſprit & leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils ſoupèrent,
Moins ils cherchaient l'eſprit & plus ils en montrèrent ;
Tous charmés l'un de l'autre ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toûjours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites ;
Mais on les rencontrait aux arſenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux atteliers des arts.
Ils les encourageaient en peſant leurs mérites.
On conduiſit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.
Le plaiſir de l'eſprit paſſe celui des yeux.
D'un plaiſir différent nos trois Céſars jouïrent,
Lorſqu'à l'obſervatoire un verre induſtrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils deſcendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur & le père ;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous ;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit : Vous ſavez ſon hiſtoire,
On adore aujourd'hui ſa valeur, ſa bonté,
Quand il était au monde il fut perſécuté.

Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire. (1)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir ;
On ſe trompe ; & ſa dent qui ne peut s'aſſouvir
Juſques dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſſèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître :
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raiſon,
Les quatre Facultés & juſqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient Saint Thomas & prenaient leurs degrés.
Au ſéjour de l'*Ergo*, Ribaudier en perſonne
Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin, juſte ciel ! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros auguſtin
Du concile gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſu dans leurs impiétés
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des Facultés.
O morts ! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices, (2)
Princes, ſages, héros, exemples des vieux tems,
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, ſelon nous, à la gêne éternelle
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus l'amour du genre-humain,
(3) Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,
Tous créés pour l'enfer & morts ſans ſacremens.

Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments (4)
Dont nous avons ici ſolemniſé la fête ;
De beaux rayons dorés nous ceignimes ſa tête :
Ravaillac & Damiens, s'ils ſont de vrais croyans, (5)
S'ils ſont bien confeſſés ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face ; (6)
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eſt notre plaiſir. Telle eſt la loi de grace.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire : (7)
Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez ;
Les Facultés par fois ſont aſſez mal inſtruites
Des ſecrets du Très-Haut, quoi qu'ils ſoient révélés,
Dieu n'eſt ni ſi méchant, ni ſi ſot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard
Dans des convulſions dignes de Saint Médard,
Nomma le demi-Dieu déiſte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant ſortent de l'écurie.
Mon Dieu, diſait Titus, ce Monſieur Ribaudier
Pour un docteur Français me ſemble bien groſſier.
Nos ſages rougiſſaient pour l'honneur de la France ;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'aſſiſtons jamais à ces belles leçons.
Nous nous ſommes mépris ; Ribaudier nous étonne,
Nous penſions en effet vous mener en Sorbonne ;
Et l'on vous a conduits aux petites-maiſons.

NOTES.

(1) *Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.*

ON dit qu'un écrivain, nommé Mr. de Buri, a fait une hiſtoire de Henri IV, dans laquelle ce héros eſt un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite ſecte qui s'élève ſourdement contre la gloire de ce grand-homme. Ces Meſſieurs ſont bien cruels envers la patrie; qu'ils ſongent combien il eſt important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité, un prince qui expoſa toûjours ſa vie pour ſa nation, & qui voulut toûjours la ſoulager. Mais il avait des faibleſſes. Oui, ſans doute; il était homme: mais béni ſoit celui qui a dit que ſes défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ſes vertus celles d'un grand-homme. Plus il fut la victime du fanatiſme, plus il doit être preſque adoré par quiconque n'eſt pas convulſionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a beſoin de ſe choiſir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh! quel autre choiſira-t-on que celui qui dégageait ſes amis aux dépens de ſon ſang dans le combat de Fontaine-Françaiſe, qui criait dans la victoire d'Ivry, *épargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puiſſance & de la gloire diſait à ſon miniſtre, *je veux que le payſan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(2) *O morts! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices.*

Il eſt néceſſaire de dire au public qui l'a oublié, qu'un nommé Thibaudier principal du collége Mazarin, & un régent nommé Cogé, s'étant aviſés d'etre jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire cenſurer par ceux qu'on appelle *Docteurs de Sorbonne.* Au bout d'un an ils firent imprimer cette cenſure en latin & en français. Elle n'eſt cependant ni françaiſe ni latine; le titre même eſt un ſoléciſme, *Cenſure de la Faculté de Théologie contre le livre &c.* On ne dit point, *cenſure contre*, mais, *cenſure de.* Le public pardonne à la Faculté de ne pas ſavoir le français, on lui pardonne moins de ne pas ſavoir le latin. *Determinatio Sacræ Facultatis in libellum*, eſt une expreſſion ridicule. *Determinatio* ne ſe trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in*, eſt un barbariſme inſupportable; & ce qui eſt encor plus barbare, c'eſt d'appeller *Bélisaire* un libelle en faiſant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui eſt encor plus barbare, c'eſt de declarer damnés tous les grands-hommes de l'antiquité qui ont enſeigné & pratiqué la juſtice. Cette abſurdité eſt heureuſement démentie par St. Paul, qui dit expreſſément dans ſon Epitre aux Juifs tolérés à Rome:

Lorſque les Gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande n'ayant point notre loi, ils ſont loi à eux-mêmes. Tous les honnêtes gens de l'Europe & du monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette déteſtable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuiſtres ſans raiſon & ſans humanité qui puiſſent ſoutenir une opinion ſi abominable & ſi folle, déſavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne ſont des cuiſtres, nous avons pour eux une conſidération plus diſtinguée; & nous les plaignons ſeulement d'avoir ſigné un ouvrage qu'ils ſont incapables d'avoir fait, ſoit en français, ſoit en latin.

Remarquons pour leur juſtification qu'ils ſe ſont intitulés dans le titre *ſacrée faculté*, en langue latine, & qu'ils ont eu la diſcrétion de ſupprimer en français ce mot *ſacrée*.

(3) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même.*

En effet le Sr. Ribalier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne Mr. Marmontel pour avoir dit que Dieu pourait bien avoir fait miſéricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Ribalier eſt un peu dur.

(4) *Mais parmi ſes élus nous plaçons les Clément.*

On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément aſſaſſin de Henri III, étudiant en Sorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ſes droits à la royauté, & Henri IV incapable de régner.

Il eſt clair que ſelon les principes cent fois étalés alors par cette Faculté, l'aſſaſſin parricide Jacques Clément qu'on invoquait publiquement alors dans les égliſes, était dans le ciel au nombre des ſaints, & que Henri III prince voluptueux, mort ſans confeſſion, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut auſſi ſans confeſſion. Mais il s'était confeſſé, & même avait communié l'avant-veille, de la main de ſon prieur Bourgoin ſon complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, & qui fut écartelé. Ainſi Clément muni des ſacremens fut non-ſeulement ſaint, mais martyr. Il avait imité St. Judas, non pas Judas Iſcariote, mais Judas Maccabée; Ste. Judith qui coupait ſi bien les têtes des amans avec leſquels elle couchait; St. Salomon qui aſſaſſina ſon frère Adonias; St. David qui aſſaſſina Urie, & qui en mourant ordonna qu'on aſſaſſinât Joab; Ste. Jahel qui aſſaſſina le capitaine Sizara; St. Aod qui aſſaſſina ſon roi Eglon, & tant d'autres ſaints de cette eſpèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi. On ne peut lui conteſter l'eſpérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puiſqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il eſt donc auſſi ſûr que Jacques Clément eſt ſauvé, qu'il eſt ſûr que Marc-Aurèle eſt damné.

(5) *Ra-*

(5) *Ravaillac &c.*

Selon les mêmes principes Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin; & Henri IV dans l'enfer qui eſt ſous terre; car Henri IV mourut ſans confeſſion, & il était amoureux de la princeſſe de Condé. Ravaillac au contraire n'était point amoureux, & il ſe confeſſa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces conſolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, & qui fait un élu de Ravaillac & de ſes ſemblables. Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

(6) *Un Fréron bien huilé.*

Mr. l'abbé Caille a ſans doute accollé ces deux noms pour produire le contraſte le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron*, tout gredin inſolent, tout poliſſon qui ſe mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et Mr. l'abbé Caille oppoſe un de ces faquins de la lie du peuple qui reçoit l'extrême-onction ſur ſon grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon ſans le ſecours des ſaintes-huiles, dans le tems qu'il était amoureux de Madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, & ſert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la poſſeſſion du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuſe aux plus grands-hommes, & aux plus vertueux de la terre.

(7) *Marc-Aurèle lui dit.*

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, & à jetter les yeux, s'ils le peuvent, ſur la cenſure *contre Béliſaire*. Ils trouveront dans cette cenſure des diſtinctions ſur la foi & ſur la loi, ſur la grace prévenante, ſur la prédeſtination abſolue, & dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus ſublime & de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Welches inconnus aux honnêtes gens, ayent condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit ſervir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme ſommes-nous deſcendus! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laiſſé répandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'ordre des capucins a dépenſé quatre cent mille écus aux dépens des peuples pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de Cucufin ſous le nom de Saint Séraphin: & Ribaudier damne Marc-Aurèle! O Ribaudiers, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes.

Lecteur éclairé & judicieux, car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de Le Tourneux, ou le *Pé-*

dagogue chrêtien ; de grace apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des offices de Cicéron, du manuel d'Epictète, des maximes de l'empereur Antonin à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement dans tous les livres faits depuis ſix cent ans rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous oſons nous élever contre nos maîtres!

A MAD. DUDEFFANS.

OUi, je perds les deux yeux ; vous les avez perdus,
O ſage Dudeffans, eſt-ce une grande perte ?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour ;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde ;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour ;
Plutus, la Fortune, & l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre, & c'eſt un avantage
Que la nature accorde à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes & les rois ;
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Epicure & les ſiens prétendaient autrefois
Que ce cinquiéme ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ſerait encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes.

A Mr. LE COMTE DE SCHOWALOU,

QUI LUI AVAIT ADRESSÉ UNE ÉPITRE PENDANT SON SÉJOUR A FERNEY.

Puiſqu'il faut croire quelque choſe,
J'avoûrai qu'en liſant vos ſéduiſans écrits
Je crois à la métempſycoſe.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays :
Près du lac de Genève, il vient ſe faire entendre :
En vous liſant il renaît aujourd'hui,
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

A Mr. BLIN DE SAINMORE,

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ UNE HÉROÏDE SOUS LE NOM DE GABRIELLE D'ETRÉES, A HENRI IV.

Mon amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit : mon goût l'eſt davantage :
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, bleſſé la vérité.
Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle longtems :
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.
Tout lecteur ſage avec plaiſir verra,

Qu'en expirant l'aimable Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.
Avoir du goût pour le roi très chrêtien,
C'eſt œuvre pie : on n'y peut rien reprendre ;
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

A Mr. DE C..,

Sur son ballet de *Mis is.*

VOus poſſédez la langue de Cythère :
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler & faire ;
Ce Dieu fripon reſſemble aſſez aux rois :
Les bien ſervir, n'eſt pas petite affaire ;
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter, que de les ſatisfaire.

A MAD. DE....

en lui envoyant la Henriade.

QUand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables ;
Je chantais dignement, vos graces, vos vertus :
Cet ouvrage naquit dans des tems favorables ;
Il eût été parfait : mais vous ne m'aimez plus.

A Mr. L'ABBÉ DE VOISENON,

AU SUJET DU CONTE D'*Isabelle* ET *Gertrude*, DONT IL AVAIT FAIT UN OPÉRA COMIQUE.

J'Avais un arbuſte inutile,
Qui languiſſait dans mon canton :
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon ſauvageon;

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin groſſier & plat :
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat :

Ma bague était fort peu de choſe,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphoſe.

Vous ſentez, monſieur, à qui ſont adreſſés ces mauvais vers. Je vous prie de préſenter mes complimens à Mr. *Favart*, qui eſt l'un des deux conſervateurs des graces & de la gaîté françaiſe. Comme il y a dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'oſe vous dire, O mon ami, écrivez-moi ! mais je vous dis, Ah, mon ami, vous m'avez oublié net.

AU ROI DE DANNEMARCK,

QUI AVAIT ENVOYÉ UNE SOMME POUR LES SIRVEN, ACCUSÉS DE PARRICIDE COMME LES CALAS.

Pourquoi généreux prince, ame tendre & ſublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans de lointains climats,
Des cœurs infortunés que l'injuſtice opprime?
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes états.
Tes vertus ont franchi, par ce bienfait auguſte,
Les bornes des pays, gouvernés par tes mains;
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, & tu veux qu'on ſoit juſte.
Hélas! aſſez de rois que l'hiſtoire a faits grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les allarmes:
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes;
Ceux qui font des heureux, ſont les vrais conquérans.

A Mr. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

SUR CETTE JOLIE PIÉCE DE VERS QU'IL APPELLAIT *LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.*

Vous êtes dans la ſaiſon
Des plus aimables faibleſſes;
Puiſſiez-vous ſervir vos maîtreſſes,
Comme vous ſervez Apollon!
Entre des vers & vos Liſettes,
Goûtez le deſtin le plus doux;
Votre confeſſeur eſt jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

A Mr. DE C..,

QUI AVAIT ÉCRIT A L'AUTEUR QUE LE BRUIT COURAIT QU'IL ÉTAIT MORT.

Reſſuſciter eſt ſans doute un grand cas ;
C'eſt un plaiſir que je viens de connaître :
Mais le plus grand ce ſerait d'apparaître
A ſes amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il eſt quelques obſtacles ;
C'en ſerait trop pour les gens d'ici-bas,
Que deux plaiſirs & ſurtout deux miracles.

LETTRE EN VERS DE Mr. DE V.

SUR CE QUE LE GÉNÉRAL DES CAPUCINS L'AVAIT AGRÉGÉ A CET ORDRE EN RECONNAISSANCE DE QUELQUES SERVICES QU'IL AVAIT RENDUS A CES MOINES.

Il eſt vrai, je ſuis capucin,
C'eſt ſur quoi mon ſalut ſe fonde ;
Je ne veux pas dans mon déclin,
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur eſt de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles graces des élus,
A mes confrères ſi communes.

Je ne ſuis point frère Frapart,
Confeſſant ſœur Bue & ſœur Nice,

Je

Je ne porte point le cilice
De St. Grizel, de St. Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je ſuis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Milanie.

Dès que monſieur l'abbé Terray
A ſu ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré,
Que ſervent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il eſt leſte & plein de prudence;
Plût-à-Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France.

QUATRAINS
SUR LA FONDATION DE VERSOY.
A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

MAdame, un héros deſtructeur
S'il eſt grand n'eſt qu'un grand coupable,
J'aime bien mieux un *fondateur*,
L'un eſt un Dieu l'autre eſt un diable.

Dites bien à votre mari,
Que des neuf filles de mémoire,
Il ſera le ſeul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge ;
Mais quand Didon fonda Carthage,
C'eſt qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Aſſirie,
Avait eu pour ſur-intendant
Un conſeiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très ſots ayeux autrefois
Ont *fondé* de pieux aſyles
Pour mes moines de Saint François,
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines ſont perdues :
A Verſoy nous avons des rues ;
Et nous n'avons point de maiſons.

Sur la raiſon, ſur la juſtice,
Sur les graces, ſur la douceur,
Je *fonde* aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

A MAD. NEKRE.

QUelle étrange idée eſt venue
Dans votre eſprit ſage éclairé ?
Que vos bontés l'ont égaré !
Et que votre peine eſt perdue !

A moi chétif une ſtatue !
Je ſerais d'orgueil enyvré.
L'ami Jean Jacque a déclaré
Que c'eſt à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaiſſance,
Lui devait cette récompenſe ;
Mais l'univers eſt un ingrat.

C'eſt vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorſqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus ſûre.

Ah ! ſi jamais de ma façon,
De vos attraits on voit l'image,
On ſait comment Pigmalion
Traitait autrefois ſon ouvrage.

Fin du tome ſecond.

TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

Fragment d'une lettre. . . . . . pag. 1.

LES PÉLOPIDES, *ou* ATRÉE ET THIESTE, *tragédie.* . . . . . 3.

Epitre dédicatoire à Mgr. le duc de la Vallière, *ſur la tragédie de la* SOPHONISBE. . . . . 63.

SOPHONISBE, *tragédie de* Mairet, *réparée à neuf.* 69.

Préface ſur la comédie du DÉPOSITAIRE. . . . 127.

LE DÉPOSITAIRE, *comédie.* . . . . . 131.

LES LOIX DE MINOS, *tragédie.* . . . . 233.

Notes. . . . . . 295.

Avertiſſement de l'éditeur ſur la tragédie de JULES CÉSAR. 311.

JULES CÉSAR, *tragédie de* Shakeſpear, *traduite de l'anglais.* . . . . . 313.

Réflexions ſur ladite piéce. . . . . . 373.

Réponſe à un académicien. . . . . . 376.

*Préface de l'éditeur ſur l'*HÉRACLIUS. . . . 383.

LA COMEDIE FAMEUSE. . . . . 385.

*Diſſertation de l'éditeur ſur l'*HÉRACLIUS *de* Calderon. 438.

CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

Préface de Catherine Vadé. . . . pag. 443.
Ce qui plait aux dames. . . . . . 448.
L'éducation d'un prince. . . . . . 462.
Gertrude, ou *L'éducation d'une fille.* . . . . 469.
Les trois manières. . . . . . 473.
Thélème & Macare. . . . . 486.
Azolan, *ou* Le bénéficier. . . . . 491.
L'origine des métiers. . . . . . 494.

Le Marseillois & le lion. . . . . . 496.
Notes. . . . . . 502.

Les trois empereurs en Sorbonne. . . . . 507.
Notes. . . . . . 511.

A Mad. Dudeffans. . . . . 515.
A Mr. le comte de Schowalou, *qui lui avait adressé une épitre pendant son séjour à Ferney.* . . . . 516.
A Mr. Blin de Sainmore, *qui lui avait envoyé une héroïde sous le nom de* Gabrielle d'Etrées, *à* Henri IV. . . ibid.
A Mr. de C. . , *sur son ballet de* MISIS. . . . 517.
A Mad. de . . . . en lui envoyant la HENRIADE. . ibid.
A Mr. l'abbé de Voisenon, *au sujet du conte d'*Isabelle & Gertrude, *dont il avait fait un opéra comique.* . . 518.
Au roi de Dannemarck, qui avait envoyé une somme pour les Sirven, *accusés de parricide comme les* Calas. . . 519.
A Mr. le marquis de Chauvelin, *sur cette jolie pièce de vers qu'il appellait* LES SEPT PÉCHÉS MORTELS. . . ibid.

Z

A Mr. de C..., qui avait écrit à l'auteur que le bruit courait qu'il était mort. . . . . . pag. 520.

Lettre en vers de Mr. de V. sur ce que le général des capucins l'avait agrégé à cet ordre en reconnaissance de quelques services qu'il avait rendus à ces moines. . . . ibid.

Quatrains sur la fondation de Versoy. A Madame la duchesse de Choiseul. . . . . 521.

A Mad. Nekre. . . . . 522.

2
1-3-28
we L²⁰

1-3-28

Google

005787552

Digitized by Google